NOTE TO USERS

The original manuscript received by UMI contains broken, slanted and or light print. All efforts were made to acquire the highest quality manuscript from the author or school.

Microfilmed as received.

This reproduction is the best copy available

UMI

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS

Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

LA PERCEPTION DE LA QUALITÉ DE LA LANGUE AU QUÉBEC
DE 1960 À 1992 D'APRÈS LES OPINIONS PUBLIÉES DANS LA PRESSE

par

LYSE LAJEUNESSE

Bachelière ès arts (études françaises)

de l'Université de Sherbrooke

MÉMOIRE PRÉSENTÉ

pour obtenir

LA MAÎTRISE ÈS ARTS (ÉTUDES FRANÇAISES)

Sherbrooke

MAI 1997



National Library of Canada

Acquisitions and Bibliographic Services

395 Wellington Street Ottawa ON K1A 0N4 Canada Bibliothèque nationale du Canada

Acquisitions et services bibliographiques

395, rue Wellington Ottawa ON K1A 0N4 Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a nonexclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-26582-X



RÉSUMÉ

Le présent mémoire, La perception de la qualité de la langue au Québec de 1960 à 1992 d'après les opinions publiées dans La Presse, a été réalisé grâce à une méthodique recherche sur microfilms. Toutes les pages de ce journal ont été parcourues et 973 articles traitant de la qualité de la langue parlée et écrite au Québec y ont été relevés.

Le premier chapitre présente le travail et l'objectif poursuivi; le deuxième explique la constitution du corpus de presse; le troisième chapitre trace le portrait global de la perception de la langue au Québec; le quatrième décrit les caractéristiques du mal parler québécois; le cinquième chapitre analyse le phénomène du mot joual et enfin le sixième et dernier chapitre traite de la norme linguistique.

Deux annexes terminent ce mémoire : une première composée de citations et une seconde regroupant les différentes synthèses des opinions publiées dans La Presse.

LYSE LAJEUNESSE

Auteure

Maître ès arts (études françaises)

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUC	TION	•
Recherch	e antérieure	:
Recherch	e actuelle	(
Descript	ion des chapitres	-
CHAPITRE	1 : PRÉLIMINAIRES	9
1.0 PRÉ	SENTATION DU TRAVAIL ET OBJECTIF POURSUIVI	9
1.1 1.2 1.3	Problématique Définition : « qualité de la langue » Objectif	10 14
CHAPITRE	2 : CONSTITUTION DU CORPUS DE PRESSE	16
2.0 MÉT	HODOLOGIE DE LA RECHERCHE	16
2.1 2.2 2.3	Choix du journal La Presse	16 17 20
Tableau	1.0 : Tableau des commentaires	22
2.4	Les gens qui s'expriment dans La Presse 2.4.1 nombre d'articles écrits par des professions de la langue et des personnages publics 2.4.2 nombre d'articles écrits par les lecteurs - auteurs de lettres/textes	
2.5	Professionnels + lecteurs	28
2.6 2.7	Synthèses Textes ou événements qui ont suscité plusieurs commentaires	29 30
2.8	Conclusion	30

		ii
CHAP	PITRE 3 : PORTRAIT GLOBAL DE LA PERCEPTION DE LA LANGUE	33
1.0	LA NÉGATIVITÉ GÉNÉRALE DES COMMENTAIRES	33
2.0	LA PERCEPTION DE LA LANGUE PARLÉE	34
	2.1 Quelques commentaires positifs	34
3.0	LA PERCEPTION DE LA LANGUE ÉCRITE	36
	3.1 Série d'articles percutants de Lysiane Gagnon -	
	Avril - 1975	36 41
	3.2 L'enseignement de la langue écrite	41
	langue parlée	48
4.0	CONCLUSION	49
СНАР	ITRE 4 : LES CARACTÉRISTIQUES DU MAL PARLER QUÉBÉCOIS	51
1.0	LA DÉGRADATION DE LA LANGUE	52
2.0	L'INLUENCE DE L'ANGLAIS	54
	2.1 Rapport entre francophones et anglophones	54
	2.2 Une langue contaminée par l'anglais	54
3.0	LA VULGARITÉ	61
	3.1 Sacres, jurons	61
4.0	LA PAUVRETÉ DU VOCABULAIRE	65
5.0	LA PRONONCIATION RELÂCHÉE	68

6.0 CONCLUSION.....

Tableau 2.0 - mal parler.....

72

73

CHAP	ITRE 5 : LE JOUAL	74
1.0	DÉFINITION ET ORIGINE	74
2.0	FRÉQUENCE D'UTILISATION DU MOT JOUAL AU FIL DES ANS	75
	Tableau 3.0 - joual	76 77 78 80
3.0	LA PERCEPTION DES GENS	80
	3.1 Plusieurs façons de décrire le joual 3.1.1 vocabulaire	80 84 86 87
4.0	L'INFLUENCE DÉTERMINANTE DE LA PIÈCE LES BELLES-SOEURS L'ÉCRITURE JOUAL DE MICHEL TREMBLAY	- 90
	4.1 Commentaires négatifs	92 96
5.0	CONCLUSION	97
СНАР	TTRE 6 : LA NORME LINGUISTIQUE	99
1.0	LA RÉFÉRENCE : LE FRANÇAIS DE FRANCE / INTERNATIONAL	99
	1.1 Comparaisons	99 100 102 104 106 110 111 115 119

-	
2.0 LES NIVEAUX DE LANGUE	121
2.1 Le français parlé par l'élite	121
3.0 UNE LANGUE SANS NORME VÉRITABLE	131
4.0 CONCLUSION	134
CONCLUSION	136
ANNEXE 1 - Citations	144
ANNEXE 2 - Synthèses	167
LISTE DES TABLEAUX	217
BIBLIOGRAPHIE	218
APARTARIAN WERLINGS STORES STO	

INTRODUCTION

SOYONS FIERS DE NOTRE LANGUE! (8/2/61)LE MOT JUSTE, BIEN PRONONCÉ (16/3/61) PUBLICITÉ FARCIE D'ANGLICISMES (28/3/70) À LA DÉFENSE DU JOUAL (15/5/71)DEUX LANGUES À MOITIÉ (21/10/72)LETTRE OUVERTE AU FRÈRE UNTEL (3/1/73) ASSUMONS NOTRE QUÉBÉCITÉ (7/3/73) À PROPOS DE MICHEL TREMBLAY (18/4/73) BEAUCOUP PLUS QU'UN DRAME : UNE TRAGÉDIE (7/5/75)QUAND LE FRANÇAIS SE MEURT... (10/9/84) MANGEURS DE SYLLABES (16/2/87) DU JOUAL AU SUPER JOUAL (18/4/90)

Tous ces titres d'articles parus dans le journal La Presse au fil des ans ne représentent qu'une infime partie de tout ce que contient le corpus de la recherche que j'ai effectuée portant sur la qualité de la langue au Québec de 1960 à 1992. Pourquoi une recherche traitant de la qualité de la langue au Québec? Quoique les raisons soient nombreuses, quelques-unes se démarquent de façon évidente.

D'abord, le sujet de la qualité de la langue, tant au niveau de la langue écrite que de la langue orale, a toujours fait partie des débats qui animent la société québécoise. Quel Québécois! n'a pas entendu quelqu'un observer, comparer, évaluer, voire même dénigrer les différentes composantes de sa langue, que ce soit l'écriture, le langage des médias, la prononciation, le vocabulaire, le français enseigné dans les écoles ou encore les différents niveaux de langue? L'ensemble de tous ces éléments atteste que la qualité de la langue française au Québec demeure une

Dans ce texte, le genre masculin est utilisé afin de ne pas alourdir le texte.

préoccupation sociale et ce mémoire tentera de faire ressortir cette perspective sociolinguistique.

En effectuant cette recherche sur la qualité de la langue au Québec, je savais que l'analyse et les résultats que j'obtiendrais dans ce mémoire de maîtrise représenteraient des informations inédites et révélatrices. Je reconnais cependant les limites de mon corpus bâti à partir du journal La Presse, car même s'il sagit d'une partie non négligeable de l'opinion publique québécoise, cela représente qu'une partie seulement.

Recherche antérieure : avant 1960 - bref historique

Dans le cadre d'une recherche effectuée antérieurement portant également sur la qualité de la langue, mais couvrant la période des années 1600 à 1960 et ayant pour titre La perception de la qualité de la langue au Québec avant 1960, j'ai observé que le sujet de la qualité de la langue française a toujours fait partie des débats qui animent la société québécoise.

Si l'on fait un bref résumé des commentaires relevés entre les années 1850 et 1940 et émis par des linguistes, grammairiens, hommes de lettres, journalistes, avocats, etc., on peut conclure que la très grande majorité, au nombre de 37, sont positifs. Plusieurs affirment que la langue n'est pas un patois, que les gens parlent correctement, que leur langage est franc, que l'accent est bon. D'autres, par contre, pour un total de 9, jettent un regard plus critique et soulignent quelques faiblesses : la pauvreté et l'imprécision du vocabulaire, l'utilisation des anglicismes, le caractère archaïque du parler québécois, la prononciation molle du peuple canadien-français, etc.

À partir de l'année 1946 commencent peu à peu les critiques plus sévères, les commentaires cinglants pour un total de 8, entrecoupés à quelques reprises de commentaires positifs au nombre de 4. M. Paul Daoust, dans sa recherche Vues et aperçus sur le français au Canada, constate sensiblement la même chose:

Donnée lourde de signification si elle était confirmée par d'autres études, les Canadiens français, avant 1940, ne considèrent aucunement leur langue mauvaise. Sur soixante-huit appellations strictement négatives, il s'en trouve trois seulement formulées avant cette date. A partir de 1945, on note chez les éditorialistes, les chroniqueurs de langue, les critiques littéraires, les écrivains, les lecteurs et même les linguistes à l'occasion, des jugements dépréciateurs à l'extrême. (p. 15)

Les années passent et les commentaires deviennent de plus en plus négatifs et rarement y retrouve-t-on des éléments positifs. Tout y est critiqué : la rusticité de la prononciation, l'indigence du vocabulaire, la pauvreté de l'écriture, la lourdeur de l'accent, le fléchissement de la syntaxe, etc. Et en 1959 apparaît l'appellation péjorative qui deviendra le symbole de toutes ces critiques : le joual, vocable qui entraînera un nombre considérable de commentaires négatifs concernant la qualité de la langue. La collectivité n'hésite pas à dénoncer la dégénérescence de sa langue.

Ne pouvant reprendre ici la recherche faite antérieurement, voici quelques extraits représentatifs de ce qui se disait à cette époque.

En 1884, Napoléon Legendre, membre de la Société Royale du Canada, docteur ès lettres de l'Université Laval, président de la première section de la Société royale du Canada, écrivait dans son mémoire La province de Québec et la langue française:

Non seulement nous avons conservé notre langue dans toute sa pureté, dans toute son intégrité, mais nous l'avons même fait accepter à ceux qui voulaient nous imposer la leur (p. 17). [...] nous l'avons enrichie d'une foule de mots et de locutions empruntées à des circonstances nouvelles et qui ne pouvaient se produire que difficilement ailleurs qu'ici (p. 18).

En 1914, Adjutor Rivard, secrétaire de la Société du parler français au Canada, dans Études sur les parlers de France au Canada, déclarait:

Le langage des Canadiens français n'est pas encore connu tellement qu'on puisse, l'ayant analysé, dire avec précision quels éléments l'ont formé, dans quelle exacte proportion chacun d'eux y a contribué; mais on aperçoit bien que ce n'est ni le français classique, ni un patois pur, ni un français corrompu, et que cependant il accuse des particularités assez saillantes et assez d'uniformité, sur toute l'étendue du territoire, pour constituer un parler régional... car on abuserait peut-être du langage en l'appelant un dialecte. (p. 40)

En 1922, Joseph Dumais, professeur de diction et homme de lettres, dans son livre Le parler de chez nous, écrivait :

... notre parler n'a pas autant de douceur, de souplesse, de couleur, d'expression et de précision que celui des Français instruits [...] nos voyelles sont trop gutturales, qu'elles sont souvent énoncées incorrectement, que notre articulation est sans vigueur, trop molle. Et puis, que de mots tronques! Que de syllabes muettes... (p. 112)

En 1931, Alphonse Fortin, prêtre, dans son texte Survivances de la syntaxe du XVII' siècle dans notre parler populaire, émettait l'opinion suivante :

Il court de par le monde, certains préjugés désobligeants pour notre populaire, et dont le plus injuste, à mon sens, est que notre peuple n'a jamais parlé autre chose qu'un français corrompu, - quand on ne dit pas qu'il parle un charabia ou un simple patois! (p. 462) A tout le moins, il me semble que vous jugerez que notre parler populaire, qui peu à peu fait place à un français meilleur - il n'y a pas à regretter -, ne mérite pas le mépris de certains censeurs imprudents. Ne laissons pas dire que c'est du français corrompu. Assurément il a un vocabulaire en partie dialectal et "accent" son est particulier (p. 557-558).

Ces quelques citations attestent de l'importance que les gens accordaient à la qualité de la langue au siècle dernier ainsi qu'au début du présent siècle.

Depuis la fin du XIX^c siècle, plusieurs grands noms, spécialistes, amateurs, ont analysé, commenté la qualité de la langue au Québec. On reconnaît d'emblée, parmi tant d'autres, Benjamin Sulte (1873), Arthur Buies (1888), Maurice Lebel (1959), le célèbre Frère Untel (1960) et Ferdinand Brunot (1967). Tous ces gens connus pour leur intérêt pour la langue française au Québec,

ont publié des analyses, des recherches très intéressantes. Le présent mémoire viendra compléter l'ensemble de ces commentaires en présentant la façon dont les Québécois perçoivent leur langue, leur opinion à ce sujet.

Recherche actuelle : à partir de 1960

Le but de cette recherche consiste à regrouper et à faire ressortir les courants d'opinions qui animent une partie de la population québécoise sur la qualité de la langue qu'elle soit écrite ou parlée. Plusieurs questions viennent spontanément à l'esprit des observateurs lorsqu'on aborde ce sujet. Est-ce que les Québécois jugent qu'ils parlent bien ou mal? À quels éléments rattachent-ils la notion de qualité de leur langue? Que dit-on de la langue écrite et de l'apprentissage qui en est fait dans les écoles? Autant de questions auxquelles les gens tentent de répondre ou qu'ils se contentent simplement de commenter. Une grande majorité s'inquiète de l'avenir de leur langue, d'autres, par contre, s'enthousiasment et lui reconnaissent certaines particularités valorisantes.

Pourquoi avoir choisi 1960 pour débuter cette recherche? Tout simplement parce que cette année marque le début d'une décennie et, fait encore plus important, représente le commencement de la « Révolution tranquille », moment historique de l'évolution du Québec. En ce qui a trait à la dernière année du corpus soit 1992, celle-ci se terminait lorsque j'ai entrepris de constituer mon corpus au début de l'année 1993.

Le sujet développé dans le présent mémoire se limite à tout ce qui touche directement la qualité de la langue. La législation et la politique linguistiques instituées par le gouvernement du Québec et tout ce qui en découle, sont donc excluses.

Si je situe mon mémoire dans un seul contexte linguistique, je me dois de préciser les limites de mon sujet. Les perceptions de la qualité de la langue qu'on y retrouve ne sont pas basées sur des faits linguistiques, mais bien sur des opinions subjectives qui ne pourraient être défendues d'un point de vue linguistique.

Description des chapitres :

Le premier chapitre s'intitule Les préliminaires, chapitre où j'établis explicitement la problématique du présent mémoire. Par la suite, je définis ce que « qualité de la langue » signifie dans le cadre de la présente recherche et je présente l'objectif poursuivi.

Le deuxième chapitre a trait à la méthodologie de la recherche et au choix du journal La Presse, à la description du corpus de presse et au profil des commentateurs. Tout cela avant de procéder à l'analyse détaillée des commentaires.

Les chapitres suivants présentent les principaux sujets de mon corpus de recherche :

Dans le troisième chapitre, je brosse un portrait global de la perception de la langue au Québec à partir des opinions recueillies. Je relève les caractéristiques des commentaires et j'analyse la perception de la langue écrite et parlée.

Le chapitre quatre regroupe les caractéristiques du « mal parler québécois » qui sont, suite à mon analyse : les anglicismes,

la vulgarité, la prononciation relâchée et la pauvreté du vocabulaire.

Dans le cinquième chapitre, une analyse exhaustive du vocable joual est présentée. Après l'avoir défini et en avoir expliqué l'origine, je traite de sa fréquence d'utilisation dans mon corpus, de la perception qu'en ont les gens et enfin je parle de l'influence de la pièce de théâtre Les Belles-Soeurs et de l'écriture de Michel Tremblay.

Le sixième et dernier chapitre traite de la *norme* linguistique. J'établis une comparaison avec le « référent » et le français de France/international, pour ensuite classer les opinions selon les différents niveaux de langue.

Pour chacun des chapitres de ce mémoire, un processus analytique de toutes les opinions émises sera fait afin d'ouvrir la voie à des analyses plus approfondies pouvant servir à d'éventuels travaux de recherche. Des conclusions pertinentes pour chaque sujet seront ensuite tirées. Enfin, j'effectuerai une sélection des meilleures citations ou à tout le moins des plus représentatives afin que les points traités soient bien illustrés. Parfois, je me devrai de les regrouper pour que ressorte clairement l'idée directrice et que l'on puisse en constater le caractère prédominant.

La conclusion de ce mémoire regroupera une synthèse des différents sujets traités et les conclusions que l'on peut en tirer.

CHAPITRE 1

PRÉLIMINAIRES

1.0 Présentation du travail et objectif poursuivi

1.1 Problématique

La première étape de ce mémoire de maîtrise consiste à décrire la problématique de la présente recherche soit la perception que peuvent avoir les Québécois de la qualité de leur langue. Il apparaît sans l'ombre d'un doute que cela représente un objet constant de préoccupations pour ceux-ci. À titre d'exemple, nous n'avons qu'à évoquer quelques débats importants qui ont eu lieu au fil des ans et qui ont éveillé la conscience collective des Québécois autour des Insolences du Frère Untel en 1960, des Belles-Soeurs de Michel Tremblay en 1970. Que de commentaires émis régulièrement, que de débats dans les quotidiens du Québec! La question de la qualité du français écrit et parlé au Québec suscite donc un grand nombre de réactions écrites et mérite en conséquence de faire l'objet d'une attention particulière.

La variation dans le temps est un aspect non négligeable de la problématique de ce mémoire, car on peut se demander si les perceptions des Québécois demeurent les mêmes depuis 1960. Y a-t-il des variations observables, voire importantes à constater? L'observateur attentif, en effet, est en droit de se demander si les notions reliées à la qualité de la langue varient au cours des années. Tenait-on le même discours en 1960 qu'au début des années 1990 par exemple? Parfois un événement marquant, comme la parution de la pièce de théâtre Les Belles-Soeurs, peut faire en sorte de changer les courants d'opinion.

La présente recherche tentera de répondre à ces questions et de voir s'il existe certains courants d'opinion ou certains courants idéologiques qui varient au fil des ans. La première observation générale dégagée par tout observateur de la question linguistique au Québec repose sur la régularité dont font preuve les Québécois dans leurs écrits concernant la qualité de leur langue, que ce soit dans les revues, les quotidiens ou encore par le biais des médias électroniques, lors de certaines tribunes radiophoniques par exemple. Les citoyens n'hésitent pas à critiquer, de façon régulière, la langue écrite et parlée ou à la louanger parfois, ce qui arrive plus rarement.

1.2 Définition : « qualité de la langue »

Avant de définir l'expression « qualité de la langue », il est important d'établir la distinction entre trois concepts interreliés soit la qualité de la langue, le statut de la langue et la politique linguistique, celle-ci étant mise sur pied par le gouvernement du Québec.

C'est pourquoi le gouvernement québécois a dû se doter, à partir de 1969, d'un véritable plan d'aménagement et de politique linguistiques : adoption de plusieurs lois et création d'organismes voués à la promotion de la langue française au Québec (Cajolet-Laganière, Martel 1995 : 9).

La politique linguistique touche surtout la francisation des entreprises et l'affirmation du français comme langue de travail, la langue d'affichage et d'étiquetage, la langue d'enseignement pour tous, y compris ceux qui viennent s'établir au Québec. Indéniablement, la politique linguistique peut avoir des répercussions sur la qualité de la langue, le bon usage. Mais même devant une telle évidence, le présent mémoire ne traitera que de « qualité de la langue ».

La conscience linguistique collective des Québécois n'ayant fait sa véritable apparition qu'au début des années soixante, c'est surtout à partir de ce moment que des efforts ont été faits afin d'aménager le statut du français québécois. Mais que veut-on dire exactement lorsqu'on parle de statut? D'après Jean-Claude Corbeil, linguiste, « le statut de la langue constitue un préalable et un aspect essentiel à la politique linguistique. » Il définit la problématique de la façon suivante :

À la fin des années soixante, il était devenu évident que le problème du français au Québec problème un uniquement pas linguistique, mais aussi politique, donc une question de statut du français par rapport à l'anglais, statut juridique d'une part, statut de fait d'autre part, i.e. d'usage dans les domaines susceptibles de conférer au français une importance collective certaine et d'en faire une langue de promotion sociale et économique pour tous les Québécois, et surtout pour les Québécois francophones. (Corbeil, 1989)

Parmi les efforts qui ont contribué à l'amélioration du statut du français québécois, on ne peut ignorer l'apport de la commission Laurendeau-Dunton (1963) et de la commission Gendron (1968) qui ont examiné la situation linguistique pour en faire ressortir les aspects les plus marquants :

- si l'évolution démographique du Québec se maintient, les Québécois francophones seront de moins en moins nombreux;
- les immigrants marquent une forte tendance à s'intégrer au groupe minoritaire anglophone;
- dans l'entreprise, le français est, dans une très large mesure, la langue de petits emplois et des faibles revenus;
- l'anglais est la langue des affaires (Corbeil 1981 : 62)

Selon de nombreux auteurs, depuis 1969, le statut du français au Québec s'est amélioré, en dépit d'une certaine fragilité, notamment en ce qui concerne la francisation des entreprises. Les linguistes Hélène Cajolet-Laganière et Pierre Martel comparent l'évolution entre le statut de la langue québécoise et sa « qualité ».

On constate toutefois que l'état de la langue elle-même, ou sa « qualité », n'a pas évolué de manière aussi nette que son statut, n'a pas reçu la même attention ni fait l'objet d'autant de mesures correctives de la part du gouvernement (Cajolet-Laganière, Martel 1995 : 9).

Après avoir défini brièvement ce qu'est le statut de la langue et la politique linguistique, il faut préciser ce qu'il faut entendre par « qualité de la langue ». Que veut-on dire exactement? Sait-on que cette expression est peu ou pas utilisée en France? Là-bas, on parle d'usages ou encore de bon usage alors qu'ici au Québec les gens utilisent plutôt l'expression « qualité de la langue ».

Ce serait le linguiste Jean-Denis Gendron qui, à la fin des années 1960, aurait utilisé cette expression pour la première fois. Paradoxalement, ce concept demeure vaque. En général, la notion de « qualité » est définie à partir de critères positifs (degré élevé d'une échelle de valeurs); au contraire, la « qualité de la langue », au Québec, est perçue d'une manière négative et renvoie le plus souvent à des textes qui en seraient dépourvus (Cajolet-Laganière, Martel 1995 : 11-12).

En ce qui a trait à la perception de la qualité de la langue écrite, sa définition repose sur le respect des différentes règles, qu'elles soient orthographiques, grammaticales ou encore syntaxiques. Quant à la qualité de la langue parlée au Québec, les critères d'évaluation sont la prononciation, le vocabulaire (le choix des mots, la vulgarité) et les codes syntaxiques. Ceux-ci, étant bien sûr différents de ceux de l'écrit, que ce soit l'emploi de la négation ou encore l'omission de certains mots pourtant essentiels à l'écriture comme : « Je sors avec » au lieu de « Je sors avec elle ».

Dans cette recherche, la notion de « qualité de la langue » renvoie précisément à la manière dont les Québécois formulent un jugement sur la langue écrite ou parlée au Québec. Il ne s'agit pas de « statuer » sur la qualité d'un texte, mais au contraire, de relever toutes les opinions des gens concernant la qualité de leur propre langue telle qu'ils la perçoivent. Et tous ces textes relevés dans La Presse pourront apporter certaines réponses aux questions suivantes :

- À quels éléments les Québécois rattachent-ils cette notion de qualité?
- Comment perçoivent-ils la qualité de leur langue?
- Quels sont leurs attitudes et leurs jugements à l'égard de leur langue?

Le débat, toujours vivant sur la qualité de la langue, regroupe plusieurs éléments, mais la phrase suivante résume bien cette réalité au Québec : Je parle bien, tu parles mal... Nous parlons bien, vous parlez mal...

1.3 Objectif

L'objectif général poursuivi est celui de dégager certains éléments, certains paramètres afin d'effectuer un regroupement thématique parmi les différentes opinions exprimées dans le corpus journalistique, quant à la façon de percevoir la langue parlée et écrite, et ce, à travers le journal *La Presse* de 1960 à 1992.

Voici l'hypothèse de départ que j'émets et qui servira de fil conducteur tout au long de ce mémoire : en ce qui a trait aux idées exprimées dans La Presse, l'opinion négative que les Québécois ont de leur langue française en 1960, ne s'améliore aucunement au cours des années, au contraire, elle se détériore.

d'atteindre cet objectif général, des objectifs spécifiques s'avèrent nécessaires. Dans un premier temps, des opinions émises réalisée sera selon diachronique, afin de déterminer si la perception du public québécois s'est améliorée, s'est nuancée, s'est dégradée ou encore a stagné durant la période de temps retenue.

En second lieu, l'évolution, la stagnation ou la régression au niveau des commentaires, sera relevée et commentée dans chacune des parties suivantes :

- Portrait global de la perception de la langue
- Les caractéristiques du mal parler québécois
- Le joual
- La norme linguistique

Enfin, le dernier objectif spécifique consiste en une étude des principaux points analysés, soit le vocabulaire, les anglicismes, la prononciation, le joual, pour n'en nommer que quelques-uns. Ces observations permettront de découvrir si l'on peut établir des liens entre les différents éléments de la langue ou faire ressortir des différences en les comparant.

Dans le présent mémoire, il sera notamment question de la perception et des opinions des Québécois et Québécoises, relevées dans mon corpus, portant sur la qualité de la langue française. Je rappelle que tous les points qui y sont étudiés le sont toujours sous l'aspect de la qualité de la langue.

Pour atteindre cet objectif, j'aurais pu me servir des différents ouvrages traitant de la qualité de la langue ou encore de plusieurs journaux québécois, mais j'ai plutôt opté pour un corpus de presse constitué d'articles parus dans le journal La Presse que je décris dans le prochain chapitre.

CHAPITRE 2

CONSTITUTION DU CORPUS DE PRESSE

2.0 Méthodologie de la recherche

2.1 Choix du journal La Presse

Les journaux sont un reflet important de la pensée collective des Québécois. En effet, on se rend compte, à leur lecture, qu'ils rapportent les idées des spécialistes, des politiciens, des lecteurs, etc., en d'autres mots qu'ils sont un excellent moyen de découvrir ce que pense une partie importante de la population en ce qui a trait à une foule de sujets de la vie publique et même privée. Au Québec, ils abordent fréquemment le sujet de la langue.

Le journal La Presse a été choisi parmi un grand nombre de médias écrits parce que c'est un journal avec l'un des plus forts tirages, et qu'il s'adresse à un large éventail de la population québécoise. Contrairement à d'autres journaux comme La Tribune, Le Soleil et Le Nouvelliste, La Presse rejoint un très large public à Montréal et un public un peu moins nombreux, mais présent partout en région. Il est lu par des gens favorisés et moins favorisés qui ont un certain niveau d'éducation. C'est donc un moyen terme entre le Journal de Montréal, qui, lui, s'adresse plus spécifiquement à une classe moins scolarisée de lecteurs et qui se veut plus populaire, alors que Le Devoir rejoint davantage la classe instruite et « nationaliste » du Québec.

J'aurais pu effectuer des recherches dans ces journaux afin de vérifier si les opinions lues dans La Presse sont aussi partagées, mais cela aurait constitué un tout autre travail et dépasserait le cadre de ce mémoire de maîtrise. Je travaillerai donc uniquement avec La Presse.

2.2 Constitution du corpus

Un corpus de textes est souvent la pierre angulaire sur laquelle repose les recherches en sociolinguistique, d'où l'importance de sa constitution.

J'ai constitué le corpus méthodiquement et méticuleusement sur une période de deux ans environ. Les éditions quotidiennes du journal La Presse, du ler janvier 1960 au 31 décembre 1992, ont été parcourues à l'aide d'un lecteur de microfilms, ce qui représente environ 11,680 exemplaires de La Presse, pour un total approximatif de 584,000 pages qui ont toutes été parcourues. Tous les articles où il était question de la qualité de la langue française ont été repérés. Ces derniers seront d'ailleurs décrits au point suivant.

Voici les différentes étapes qui ont conduit à la constitution du corpus de presse. Une fois l'article repéré sur microfilm, je notais la date, la page du journal et le titre de l'article sur une feuille préparée à cet effet.

La deuxième étape consistait à photocopier tous les articles retenus. À la bibliothèque de l'université, je ressortais les microfilms dont j'avais besoin et je photocopiais tous les articles en question. Le corpus compte environ mille photocopies.

La troisième étape a consisté à relire la photocopie du texte en question afin de marquer avec un surligneur les passages où il était question de la qualité de la langue et à délimiter le passage que je voulais retenir.

Ensuite, la quatrième étape consistait à informatiser toutes ces citations qui totalisent 535 pages. Dans le corpus, on retrouve donc par ordre chronologique, la date de la parution de l'article,

le titre de l'article, qu'il soit significatif ou non, et l'auteur dudit article. Il arrive que certains textes ne soient pas signés ou encore que la signature ne comprenne que les initiales de la personne qui écrit.

J'ai mis en caractère gras tous les mots-clés et toutes les phrases qui portent un jugement sur la qualité de la langue. En voici quelques exemples : le parler joual, la parlure québécoise, un jargon, cette pseudo-langue, un régionalisme trop étroit, l'enseignement du français dans nos écoles est lamentable, etc.

Le fait que ce corpus soit informatisé ajoute à ce dernier un élément de recherche inestimable. Il suffit de vouloir connaître tout ce qui s'est dit concernant le mot « joual » et on peut balayer le corpus afin d'obtenir toutes les occurrences du mot.

Voici donc le nombre d'articles retenus dans La Presse de 1960 à 1992. Ils sont regroupés par année de parution et séparés en deux parties : les lecteurs et les professionnels de la langue que je décrirai plus loin dans ce chapitre.

	ARTICLES ÉCRITS	ARTICLES ÉCRITS PAR DES
année	PAR DES LECTEURS	PROFESSIONNELS
1960	3	18
1961	32	12
1962	18	6
1963	20	5
1964 1965	3 (grève du 4/6/6 5 4/1/65)	
1966	10	3
1967	8	3 7
1968	15	7
1969	<u> </u>	10
	121	71
1970 1971 1972 1973 1974 1975 1976	8 7 12 44 21 46 15	8 8 25 48 72 65 35
1978 1979	4	12 6
	169	288
1980	1	-
1981	1 3	5 3 6
1982	4	6
1983	1	4
1984	9	11
1985	9	39
1986	18	23
1987	24	39
1988 1989	24 2 7	20 22
1990	2	9
1991	1	22
1992	13	28
	94	230

TOTAL

2.3 Description des textes retenus

Que ce soit un éditorial, une manchette à la une, une lettre d'opinion, tout, ou à peu près tout, a été relevé. Un article parlant de la qualité de la langue au Québec a même été trouvé dans les pages économiques, car on y établissait le lien entre l'économie québécoise et la qualité de la langue. Selon les articles, cela pouvait être une citation très longue, trente à quarante lignes, ou encore d'une brièveté réduite à une ligne seulement.

Les segments de textes journalistiques comportant une évaluation positive ou négative d'un aspect quelconque du français québécois, vocabulaire, prononciation, syntaxe, ont été retenus tout comme les segments purement descriptifs qui ne comportent aucune évaluation. Ces derniers sont appelés commentaires neutres. Voici un exemple d'un commentaire négatif:

Comme si nous n'étions pas déjà assez humiliés de compter un grand nombre de sacreurs chez les Canadiens français,... Disons simplement que ce langage grossier ne sert qu'à démontrer un manque de maîtrise de ses sentiments, une pauvreté de vocabulaire et un manque d'éducation (François Desmarais, lecteur, 18/6/76).

Les commentaires positifs sont beaucoup plus rares, mais en voici un exemple :

> Qu'importe si notre langage est un peu rustre au tympan de certains illuminés? N'a-t-il pas quand même son charme, sa chaleur et sa pittoresque éloquence que lui donnent certaines expressions particulières aussi louables qu'imagées? Preuve est que notre

littérature canadienne nous fait honneur dans tous les pays d'Europe (Virginie Dussault, lectrice, 9/2/61)

Un commentaire dit neutre se définit dans la présente recherche comme étant un commentaire « objectif », c'est-à-dire qui ne condamne ni ne louange la langue parlée ou écrite dans son ensemble ou l'un de ses éléments (le vocabulaire, les emprunts, la prononciation) comme l'exemple suivant :

Qu'il s'agisse de la maîtrise de la lecture, de l'écriture ou d'une certaine manière de parler, il faut s'interroger sur la capacité et la motivation des étudiants à acquérir ces «compétences». A titre d'illustration, il faut se demander si la majorité des étudiants sont psychologiquement capables d'apprendre et de maîtriser l'orthographe française (Roland Berger, lecteur, 2/6/75).

Après avoir vu un exemple illustrant chaque type de commentaires, on retrouve, à la page suivante, le tableau détaillé des textes d'opinion lus dans La Presse au fil des ans. Les pourcentages relevés ont trait aux articles eux-mêmes, c'est-à-dire qu'une opinion négative concernant la qualité de la langue sera comptée dans les commentaires négatifs. Le même processus s'applique pour les commentaires positifs et neutres. Par conséquent, les trois articles précédemment cités se retrouveraient chacun dans sa catégorie.

Un commentaire peut toucher plusieurs points à la fois comme le joual, la prononciation, par exemple, mais il ne sera compté qu'une seule fois.

TABLEAU 1.0

TABLEAU DES COMMENTAIRES

			BECT	EURS			
Années			Comn	nentaires			Takal
	Né	gatifs	Ne	eutres¹	P	ositifs	Total
1960-1969	93		12		16		121
1970-1979	125		21		23		169
1980-1992	85		4		5		94
Total	303	(78,9 %)	37	(9,6 %)	44	(11,5 %)	384

		SI	ÉCIA	LISTES			•
Années			Comm	ientaires			Total
Annees	Néga	tifs	Ne	eutres¹	P	ositifs	Total
1960-1969	64		3		4		71.
1970-1979	216		36		36		288
1980-1992	192		23		15		230
Total	472	(80,1 %)	62	(10,5 %)	55	(9,4 %)	589

Grand total	775	(79,6 %)	99	(10,2 %)	99	(10,2 %)	973

Un commentaire dit *neutre* se définit dans la présente recherche comme étant un commentaire objectif, c'est-à-dire qui ne condamne ni ne louange la langue parlée ou écrite dans son ensemble ou l'un de ses éléments, que ce soit le vocabulaire, les emprunts ou encore la prononciation.

2.4 Les gens qui s'expriment dans La Presse

J'ai établi trois catégories de textes tirés de La Presse. Premièrement, les gens qui écrivent dans la chronique L'opinion des lecteurs et qui sont sans doute représentatifs de la population en général. Deuxièmement, les professionnels de la langue, qui sont des personnes impliquées directement ou indirectement dans le dossier de la langue, et des personnes publiques (voir énumération ci-dessous).

Et enfin, la troisième et dernière partie du corpus de presse regroupe les opinions des gens venant de l'extérieur du Québec. Cette partie qui est la moins volumineuse compte seulement trente-sept opinions et ne servira pas de source de référence dans le présent mémoire parce que je tiens compte seulement de l'opinion des Québécois. Toutefois, ces données pourront servir à d'éventuelles recherches dans ce domaine.

2.4.1 Nombre d'articles écrits par des professionnels de la langue et des personnages publics

La première catégorie de textes regroupe les opinions émises par un public averti que l'on pourrait qualifier d'« élite intellectuelle » c'est-à-dire des professionnels de la langue, des spécialistes ou des responsables du « dossier politique » de la langue. On y retrouve des écrivains, des linguistes, des éditorialistes, des journalistes, des professeurs, des ministres, des personnes qui occupent un poste public, des écrivains, etc.

On remarque qu'un certain nombre d'entre eux, étant donné la nature de leur métier, écrivent régulièrement des articles concernant la qualité de la langue. Que ce soit Lysiane Gagnon, journaliste, Jean-Guy Dubuc, éditorialiste, Pierre Beaudry, grammairien et chroniqueur, Philippe Barbaud, linguiste et chroniqueur, André Pratte, journaliste, tous ces gens s'expriment régulièrement dans La Presse. Il y a en outre des spécialistes de la langue (linguistes, professeurs, etc.) qui écrivent leurs observations sur la qualité de la langue de façon sporadique d'où il ressort clairement que la contribution de chacun est très inégale.

Par conséquent, faire le relevé du nombre d'articles écrits par des professionnels durant ces années, ne signifie pas nécessairement que cela correspond au même nombre d'articles. En voici la compilation :

Nombre d'articles écrits par les professionnels de la langue

de	1960	à	1969	71	articles
de	1970	à	1979	288	articles
de	1980	à	1992	230	articles
TOTAL				589	articles

On peut constater une nette augmentation dans les années 1970, années, comme nous le verrons dans cette recherche, où plusieurs événements sont venus marquer cette décennie.

L'augmentation considérable du nombre d'articles dans les deux premières décennies doit être mentionnée. Nous verrons dans le présent mémoire des explications à ce phénomène.

Mais qui sont-ils ces professionnels de la langue cités dans le présent mémoire? En voici la liste :

journalistes :

- Marcel Adam
- Raymond Bernatchez
- Denise Bombardier
- Gilbert Brunet
- Martial Dassylva
- Roger Duhamel
- Lysiane Gagnon
- Léopold Lizotte
- Michèle Ouimet
- Alain Pontaut
- André Pratte
- Jean Rémillard
- Louis-Bernard Robitaille
- Jean Taillefer
- Germain Tardif
- Rudel Tessier
- Jean-Claude Trait

éditorialistes :

- Alfred Ayotte
- Guy Cormier
- Jean-Guy Dubuc
- Claude Gravel
- Renaude Lapointe
- Jean Pellerin
- Vincent Prince
- Pierre Vennat

linguistes et professeurs :

- Philippe Barbaud, linguiste
- Gilles Bibeau, Université de Montréal
- Hélène Cajolet-Laganière, Université de Sherbrooke
- René Charbonneau, vice-doyen
- Gilles Gagné, Université de Montréal
- Jean-Denis Gendron
- Jean-Marie Laurence
- Georges-Henri Lévesque, Université Laval
- Pierre Martel, Université de Sherbrooke
- Yvon Pageau, UQAM
- Claude Poirier, rédacteur-Dictionnaire du Français Plus

chroniqueurs :

- Albert Brie
- Pierre Beaudry
- Réginald Martel

écrivains :

- Roger Lemelin
- Victor Lévy-Beaulieu

autres :

- Gérard Dagenais
- Le juge Philippe Ferland, président de l'Institut de diction
- L'Honorable Georges-Émile Lapalme
- Ernest Pallascio-Morin, représentant du ministre des Affaires culturelles
- Jean-Noël Tremblay, ministre des Affaires culturelles
- Jean-Paul Desbiens (Frère Untel)
- Yvette Merat, secrétaire de l'Institut de Diction française de Montréal
- Pierre Niedlispacher, Directeur de l'école française

2.4.2 Nombre d'articles écrits par les lecteurs - auteurs de lettres/textes

Voici le tableau du bilan du nombre d'articles écrits par les lecteurs qui ont, tout au long de ces années, pris le temps d'émettre leur opinion sur la qualité de la langue française dans le journal La Presse :

Nombre d'articles écrits par les lecteurs - auteurs de lettres/textes

TO	PAL.			384 articles
de	1980	à	1992	94 articles
de	1970	à	1979	169 articles
de	1960	à	1969	121 articles

Comme chez les professionnels, on remarque une augmentation constante du nombre d'articles au cours des deux premières décennies. Cette augmentation notable se transforme toutefois en une baisse remarquable dans la dernière décennie soit 1980 à 1992. Notons que la dernière décennie compte trois années de plus ce qui accentue la baisse radicale du nombre d'articles publiés durant cette période.

De plus, cette diminution est beaucoup plus accentuée que celle que l'on retrouve chez les professionnels. Comparons : 169 articles contre 94 articles dans les deux dernières décennies en ce qui a trait aux lecteurs, et 288 articles contre 230 articles dans les mêmes décennies chez les professionnels.

Il est important de noter qu'un même lecteur peut à l'occasion écrire plusieurs articles au cours de ces années comme M. Louis Landry par exemple, mais cela ne se produit qu'occasionnellement. Parfois les lecteurs indiquent à la suite de leur nom, leur métier ou leur profession comme enseignant, journalier ou étudiant. Même si l'auteur d'une lettre parue dans La Presse est une personne connue, l'article qu'il a écrit sera compté dans la chronique L'Opinion des lecteurs.

2.5 Professionnels + lecteurs

L'augmentation du nombre de pages dans La Presse au fil des ans n'influence pas réellement la quantité d'articles publiés dans la chronique l'Opinion des lecteurs. Parfois une plus grande place est consacrée à cette rubrique, mais nul doute que l'espace accordé peut dépendre de l'actualité du moment. Par exemple, dans les années soixante, les lettres des lecteurs pouvaient occuper une demi-page de La Presse, alors que dans les années quatre-vingts, cela pouvait atteindre trois-quart de page. Cela demeure toutefois très variable.

Mais que l'on soit en 1960 ou en 1982, il est essentiel de noter la présence constante du sujet de la qualité de la langue. Cette réalité fait prendre conscience de l'importance que les Québécois et Québécoises (selon l'échantillonnage de mon corpus) lui accordent.

Pour appuyer cette affirmation, je peux mentionner l'accroissement frappant du nombre de commentaires concernant ce sujet dans le journal La Presse. Par exemple dans les années 1960, 192 articles du journal La Presse ont traité plus ou moins directement de cette question, alors que pendant les années 1970, il y en a eu 457, et 324 dans les années 1980 à 1992. Même si cette dernière décennie enregistre une baisse par rapport à la décennie précédente, on constate quand même une augmentation comparée aux années 1960.

Il apparaît donc que le sujet de la qualité de la langue semble prendre de plus en plus de place et par le fait même intéresser un plus grand nombre de personnes.

2.6 Synthèses

La dernière partie de mon corpus de recherche regroupe différentes synthèses. À la fin de chaque décennie, soit 1969, 1979 et à la dernière année de recherche soit 1992, j'ai rédigé une synthèse afin de compiler et de regrouper, sous différentes catégories, les commentaires recueillis (voir Annexe 2). Par exemple, dans une même lettre, on peut retrouver trois commentaires différents: un concernant le vocabulaire, un autre qui a trait à la prononciation et un dernier traitant du joual. Chaque commentaire se retrouve dans l'une ou l'autre des catégories suivantes:

- les différentes appellations de la langue
- les commentaires et/ou opinions concernant le vocabulaire
- les commentaires et/ou opinions concernant la syntaxe
- les commentaires et/ou opinions concernant l'écriture
- les commentaires et/ou opinions concernant la prononciation
- les opinions défavorables
- les opinions favorables
- les opinions variées
- les commentaires et/ou opinions concernant le joual

Étant donné qu'un lecteur ou qu'un professionnel peut émettre plusieurs commentaires et ce, dans les différentes catégories précédemment énumérées, cela signifie que le nombre de commentaires comptabilisés n'a aucun rapport avec le nombre d'articles relevés précédemment.

Par exemple, on peut connaître le nombre de commentaires défavorables émis par les lecteurs de *La Presse* pendant les années 1970 à 1979, en consultant cette synthèse.

Tout au long de ce mémoire, j'utiliserai les données du corpus ainsi que des différentes synthèses pour appuyer mes affirmations.

2.7 Textes ou événements qui ont suscité plusieurs commentaires

L'élaboration d'un corpus permet d'identifier divers éléments qui amènent les gens à émettre leur opinion. Certains textes ont suscité un nombre appréciable de commentaires et il m'apparaît important de les indiquer :

- Le Frère Untel, livre écrit par Jean-Paul Desbiens (1960)
- Les Belles-Soeurs, pièce de théâtre de Michel Tremblay (1972)
- Manifeste contre le joual, Yvette Merat, secrétaire de l'Institut de Diction française de Montréal (1973)
- Le drame de l'enseignement du français, série d'articles de la journaliste, Lysiane Gagnon (1975)
- Le français à la dérive, série d'articles de la journaliste,
 Michèle Ouimet (1991)

Le contraire se produit également, c'est-à-dire que suite à certains événements importants, où l'on aurait pu prévoir plusieurs commentaires de la part des lecteurs de La Presse, les idées exprimées sont en nombre très restreint ou nul. C'est le cas notamment du Manifeste des linguistes de Montréal, paru au début des années 1970 qui n'a pas eu beaucoup d'impact. Également deux autres parutions qui n'ont à peu près pas fait l'objet d'articles dans La Presse, soit Place à l'homme de Henri Bélanger (1969) et Joual de Troie de Jean Marcel (1973).

Dans le présent mémoire, je traiterai davantage des événements ou des textes les plus marquants (ceux précédemment énoncés), en d'autres mots ceux dont les gens parlent le plus, parce qu'ils rendent vraiment compte de l'actualité. Par conséquent, l'importance accordée aux parutions précédemment énumérées est notable.

2.8 Conclusion

Les affirmations et idées dégagées de mon analyse et avancées dans le cadre de ma recherche seront appuyées par des extraits d'articles du journal La Presse écrits par les lecteurs ou professionnels de la langue. La valeur informative de ces articles sera leur premier critère de sélection. L'absence même d'un commentaire dans le corpus peut à l'occasion être un phénomène significatif dans la mesure où cette absence est surprenante ou « anormale ». Dans ce cas, cela sera clairement indiqué en spécifiant qu'il y a peu ou pas de citations à l'appui.

Étant donné le très grand nombre d'articles concernant chacun des sujets, dont plusieurs s'avèrent des plus intéressants, une sélection a dû être effectuée. D'une part, pour éviter d'alourdir le texte et d'interrompre la continuité, et d'autre part, pour fournir aux lecteurs l'ensemble des informations jugées pertinentes et essentielles à la qualité de ce mémoire. Par conséquent, une liste de citations complémentaires se retrouvera en annexe. Une note en bas de page indiquera le renvoi en donnant le numéro de la citation ou des citations selon le cas.

Toujours en ce qui a trait aux citations, le caractère gras que j'utilise est dans le but de faire ressortir l'importance de certains mots ou de certaines phrases.

Cet unique et imposant corpus que je viens de décrire est une partie importante de mon mémoire, car non seulement m'a-t-il permis des découvertes importantes, mais je dois également souligner son exploitation possible par d'autres chercheurs, ce qu'ont déjà fait les linguistes Hélène Cajolet Laganière et Pierre Martel lors de l'écriture de leur livre La qualité de la langue au Québec.

CHAPITRE 3

PORTRAIT GLOBAL DE LA PERCEPTION DE LA LANGUE

1.0 La négativité générale des commentaires

Peut-on affirmer, sans craindre de se tromper, que la majorité des commentaires faits sur la qualité de la langue parlée et écrite au Québec sont négatifs? La réponse est oui, car 79,6 % des opinions lues dans La Presse critique, blâme le langage utilisé quotidiennement par les Québécois (voir Tableau 1.0 dans le chapitre précédent). Nous analyserons davantage le mal parler dans le troisième chapitre, mais voici quelques exemples venant condamner cette façon de parler²:

Le mal est profond. Ce ne sont pas seulement les enfants qui doivent améliorer leur langage; ce sont aussi leurs parents; ce sont les éducateurs à tous les niveaux (Alfred Ayotte, éditorialiste, 9/11/60).

Nous parlons mal en famille, les éducateurs parlent généralement mal, la langue du gouvernement est pauvre, incorrecte et bourrée d'anglicismes, la langue des affaires est un sabir ... (Jean-Noël Tremblay, ministre des Affaires culturelles, 15/11/66)

..., une langue qui existe, se parle en famille ou dans la rue, comment la reconnaître puisqu'elle est défigurée, ce qui est grave : puisqu'elle est avilie ou dégénérée, ce qui est impardonnable. Qu'avons-nous fait de l'héritage reçu? Où en sommes-nous en 1968? Des années de négligence, pour ne pas dire de mépris, ont fait que nous devons réapprendre à parler, alors que nous devrions tous, et dans tous les milieux, parler naturellement bien (Ernest Pallascio-Morin, 25/10/68).

² Autres citations en annexe, numéros l à 5.

On est tellement habitué à se laisser aller dans un langage mou, imprécis, pauvre, qu'on se moque encore de ceux qui parlent correctement (Jean-Guy Dubuc, éditorialiste, 15/12/86).

Comme on peut le constater, certains commentaires sont très sévères et sans indulgence aucune. Étant relevés au fil des ans, ils prouvent que la problématique reste la même que l'on soit au début des années soixante ou encore à la fin des années quatrevingt.

2.0 La perception de la langue parlée

2.1 Quelques commentaires positifs

À travers ces commentaires négatifs, certains lecteurs ou professionnels se sont permis un regard optimiste. Que ce soit dans le domaine sportif, dans le milieu scolaire ou encore dans le milieu publicitaire, ils réussissent à faire ressortir qui, un commentaire positif, qui, une amélioration, qui, une justification à certaines utilisations.³

... pour dire que c'est une sacrée chance que Radio-Canada ait recruté une équipe de reporters sportifs si soucieux de parler une langue correcte et même élégante... (Rudel-Tessier, journaliste, 29/11/74)

Tant M. Jean-Paul Ladouceur, de Télé-Métropole que M. Anthony Shorteno, de CKAC, estiment eux aussi que la langue parlée du grand public

³ Autres citations en annexe, numéros 6 à 8.

s'est considérablement améliorée, comme l'indiquent les «lignes ouvertes» et le fait qu'ils peuvent plus facilement qu'auparavant recruter de gens du public pour participer à leurs émissions. [...] Autre sujet de consensus: c'est dans le domaine du sport que l'amélioration du langage se ferait le plus sentir (?, 15/10/79).

Les gens qui sont à l'extérieur des écoles ne voient que l'orthographe. C'est un problème qu'il faut résoudre c'est sûr, mais à part ça, je vous jure que les élèves maintenant s'expriment beaucoup mieux (René Thivierge, professeur, 14/12/86).

Selon eux [deux publicitaires], d'ailleurs, la qualité du français s'améliore dans les messages publicitaires parce que la langue des Québécois est meilleure (Pierre Vennat, éditorialiste, 2/2/88).

Certaines gens plus optimistes n'ont pas peur d'affirmer que la qualité du français s'améliore, que les Québécois s'expriment beaucoup mieux qu'autrefois et que leur langue ne peut être qualifiée de pauvre. Il ne faut toutefois pas oublier que le nombre de ces commentaires ne représente que 10,2 % de l'ensemble du corpus. Ce qui, on le constate aisément, ne constitue qu'une infime partie.

Le fait que le « Courrier des lecteurs » est avant tout un lieu de dénonciation et de réaction peut aider à expliquer ce faible pourcentage, car ce n'est sans doute pas là qu'on y retrouverait l'opinion des modérés. Les citoyens qui sont satisfaits de la situation actuelle, qui ne sont pas préoccupés par

la qualité de la langue ou choqués par ce qu'on en dit dans les médias ne sentent pas le besoin d'écrire dans les journaux.

3.0 La perception de la langue écrite

3.1 Série d'articles percutants de Lysiane Gagnon - avril 1975

Quand on parcourt le journal La Presse sur une période s'échelonnant sur plus de trente ans, il est inévitable de relever certains événements marquants qui déclenchent une prise de conscience collective au sein de la population québécoise. La pièce de théâtre Les Belles-Soeurs de Michel Tremblay, dont on reparlera dans un chapitre subséquent, représente un bon exemple d'événement marquant, ou encore une série d'articles ayant trait à l'écriture des Québécois, tous écrits par la journaliste fort connue, Lysiane Gagnon, et intitulée : Le drame de l'enseignement du français. Ces articles ont paru dans La Presse du 5 au 12 avril 1975.

Madame Gagnon n'hésite pas à stigmatiser la situation de la langue écrite qui prévaut dans les écoles du Québec, peu importe le niveau - primaire, secondaire, collégial ou universitaire - afin d'alerter l'opinion publique. Son but transparaît : conscientiser les Québécois et leur prouver que l'apprentissage de leur langue se détériore et comporte d'énormes carences. Ce cri d'alarme se veut également une recommandation servie au gouvernement en place afin que le Ministère de l'Éducation apporte au plus tôt des changements efficaces. Voyons ce qu'elle décrie :

Des parents inquiets, des élèves qui ne lisent plus et qui écrivent en charabia - ... : l'ignorance de l'orthographe, de la syntaxe et des règles élémentaires de la grammaire, le manque de rigueur et la confusion mentale, et l'engouement pour le joual - dont la définition n'est d'ailleurs jamais plus claire que la façon dont on en parle. [...] - sont incapables d'exprimer leur pensée par écrit avec un minimum de correction et de clarté; [...] ... et les étudiants, qui, eux, admettent avec simplicité qu'ils ne savent, à toutes fins utiles, ni lire ni écrire, ... (Lysiane Gagnon, 5/4/75)

Le français des jeunes secrétaires - La majorité de ces textes ont dû être corrigés, réécrits, et ont littéralement scandalisé ceux qui les ont lus. Voici des exemples : "hytème" (item), "requette [sic] (requête), "embission" (ambition), "cession" (session), "plainière" (plénière), "mageure", (majeure), "cose", (cause), "adésion" (adhésion), "soiatez", "souhaitez", "octroiier" (octroyer), etc. Et puis, faute que l'on retrouve dans de nombreux travaux d'étudiants universitaires : "oppignion" pour "opinion" (Lysiane Gagnon, 5/4/75).

"Qu'est-ce qu'on va fer?" - Voici des extraits de textes rédigés par des étudiants première année au module "Information culturelle" de l'Université du Québec Montréal. En principe, ces étudiants destinent aux communications (journalisme écrit et parlé, publicité, agences d'information, recherche, scénario, relations et publiques, techniques audio-visuelles, etc). [...] "La close que j'ai été témoin devant la justice..." (il est question déroulement d'une cause devant un tribunal). "Qu'est-ce qu'on va fer?" "C'est pourquoi que l'on assista à une osmose..." [...] "La cour des petites créances existe pour régler les différents intestinaux entre voisins, laitiers, nettoyeurs, etc." "Après l'Alberta, nous sommes les plus nombreux skieurs...". [...] Il n'y a pas que des problèmes d'ordre grammatical ou orthographique. Il y a des problèmes de confusion : on ne comprend pas ce

que l'étudiant veut dire. [...] Il y a des choses qui se transcrivent malaisément dans un : les innombrables erreurs ponctuation que l'on retrouve dans les textes des étudiants, l'état déplorable de calligraphie (qui ressemble à celle de demiillettrés tant il paraît clair que l'acte même est d'écrire ardu et inhabituel), malpropreté d'un grand nombre de textes (dont on se demande comment les professeurs peuvent avoir la patience de les lire), et surtout l'absence flagrante de toute pensée logique. Voici un exemple de propos confus, truffé de fautes de divers ordres, par lequel apparaît très nettement que le fond et la forme se confondent, ... (Lysiane Gagnon, 5/4/75)

Changer d'école et désapprendre à lire - Des erreurs, j'en trouve même dans la formulation de ses questions d'examen!" [les questions de l'institutrice] (Lysiane Gagnon, 7/4/75).

La dictée, c'est fini et la grammaire c'est "mal vu" - Telle n'est pas l'optique d'un bon nombre de parents qui s'indignent de voir que leur enfant est incapable, à la fin de l'élémentaire, d'écrire trois lignes sans faute. [...] Exemple : on apprend à l'enfant les niveaux de langue (celle qu'on parle avec des proches, avec des aînés, etc.) en leur disant de faire semblant de téléphoner, en classe, à un copain d'abord; ensuite à la mère du copain, etc., et l'enfant verra de lui-même qu'il ne s'exprime pas tout à fait de la même façon (Lysiane Gagnon, 7/4/75).

On fait n'importe quoi... sauf du français "Impossible de corriger ces copies qui s'empilent sur mon bureau : regardez, lisez ça, mais qu'est-ce que vous voulez faire avec ça?" [un enseignant] [...] "En cinq ans de secondaire, je n'ai jamais travaillé sur la langue comme telle, la grammaire et tout ça. Ça me manque." [un élève] (Lysiane Gagnon, 8/4/75)

On joue à "communiquer" à tort et à travers - ... qui [les élèves] découpent et recopient des textes pauvrement écrits, [...] alors que la majorité ne sait pas où placer un point dans une phrase (Lysiane Gagnon, 8/4/75).

Au collégial l'incohérence s'accroît - ..., mais constataient [les professeurs de cégeps] que leurs étudiants avaient tous été formés de façon différente, et que la plupart auraient besoin de cours de "rattrapage" de niveau presque élémentaire. [...] "Les étudiants sont incapables d'élaborer d'eux-mêmes un raisonnement logique, admettent tous les professeurs que nous avons rencontrés - et qui représentaient à eux tous une dizaine de cégeps - et ils n'ont aucun esprit de synthèse (Lysiane Gagnon, 9/4/75).

La langue écrite au cégep : une "nouvelle langue" - Une enquête commandée par le ministère de l'Éducation sur l'état de la langue écrite dans les cégeps montre [...] d'énormes carences en particulier pour ce qui touche à l'orthographe et à la population. [...] Résultat : la moyenne est de 13.2 fautes par copie, les filles ont des résultats sensiblement meilleurs (11.3 fautes par rapport à 15.1 pour les garçons)... [texte d'environ 250 mots sur un sujet libre, rédigé par 2,300 étudiants de première année] (Lysiane Gagnon, 10/4/75)

Est-ce mieux ou pire qu'avant? - ... il y a inévitablement davantage de gens qui sont "mauvais" en français. ... que les milieux défavorisés ont le record des classements dans

les voies allégées en français comme dans d'autres matières. [...] Ce n'est pas vrai que le français s'en va. On parle français comme on ne l'a jamais parlé, mais on ne le parle plus comme des notaires. [Gilles Marcotte, directeur du département d'études françaises à l'Université de Montréal] [...] ... qui [les professeurs] estiment qu'en cinq ans, en neuf ans ou en 15 ans, (selon leur expérience), l'état du français chez les étudiants s'est grandement détérioré (Lysiane Gagnon, 10/4/75).

On peut amasser 13 ans de scolarité sans jamais avoir lu un seul livre - (Lysiane Gagnon, 10/4/75)

Une nouvelle élite: le pédagogue de pointe "Je parle joual parfaitement", vous dira le
pédagogue de pointe, comme pour vous expliquer
qu'il est bilingue (connaissant "le français"
et "le québécois"). [...] Le pédagogue de
pointe estime donc que la langue écrite qui
doit être proposée comme modèle aux élèves,
c'est celle des journaux, qui se rapproche
plus de la langue parlée. [...] "Au fond, si
ce n'était pas forçant d'amener les élèves à
bien écrire, les enseignants le feraient
[coordonnateur pédagogique] (Lysiane Gagnon,
11/4/75).

Un système malade de partout - Pendant tout ce temps, l'élève n'aura même pas appris les règles élémentaires de la langue écrite, et aura très peu lu. [...] 1- La crise de l'orthographe? On en parle depuis 1880! ... Ce n'est pas pire qu'avant, voyez les cris d'alarme qu'ont successivement lancés tant de générations, et l'on parle encore français, non? [...] ..., et qu'un étudiant peut faire quatre ans d'études collégiales sans qu'on puisse savoir s'il peut écrire clairement (Lysiane Gagnon, 12/4/75).

Cette série d'articles de la journaliste Lysiane Gagnon avait sans doute pour but d'alerter l'opinion publique, de réveiller les consciences endormies et par le fait même de susciter les commentaires concernant ce sujet très controversé. Le nombre grandissant d'articles concernant l'apprentissage du français dans les mois et les années suivant cet événement journalistique, en est la preuve la plus tangible. Je ne peux toutefois passer sous silence cette remarque écrite par un lecteur qui a voulu appuyer madame Gagnon dans son commentaire ou encore la piquer au vif afin de lui démontrer que les gens visés ne sont pas les seuls coupables.

Mais je me suis amusé à relever les fautes de différentes sortes contenues dans les articles de Lysiane Gagnon. J'en ai trouvé 123 (A. Ramat, lecteur, 22/4/75).

3.2 L'enseignement de la langue écrite

Bien avant ce cri d'alarme lancé par madame Gagnon, les critiques se voulaient très sévères en ce qui a trait à la qualité de l'écriture et ce, à tous les niveaux d'enseignement. Le nombre d'articles parus avant le mois d'avril 1975 n'atteignait point l'ampleur qui suivit la parution des articles de la journaliste Gagnon. Cependant, leur présence continuelle signifiait que les gens étaient conscients d'un problème au niveau de l'écriture. 4

J'explique pourquoi j'envoie mes enfants à l'école anglaise cette année. J'ai vu des travaux d'élèves de 5e année, du français

⁴ Autres citations en annexe, numéros 9,10.

écrit au son et rempli de fautes (Mme M. Page, lectrice, 21/10/72).

Avez-vous lu dans "Défi" et MONTREAL-MATIN mon article "DU FRERE UNTEL A NOS JOURS"? Cette petite enquête a prouvé qu'on écrit encore plus mal dans nos écoles en '73 qu'en '60 (Rosario Venne, lecteur, 3/1/73).

La Fédération des principaux déplorait tout récemment la mauvaise qualité du français aux niveaux élémentaire et secondaire. [...] D'autre part, il n'est pas exagéré de prétendre que le français écrit laisse à désirer dans les écoles québécoises; les élèves ne se soucient guère du style, de syntaxe et de l'orthographe. quelques années, avec l'implantation des programmes-cadres, l'on a davantage cultivé les formes d'expression orale. libération de la parole s'est accomplie, jusqu'à un certain point, au détriment du français écrit (André Ledoux, lecteur, 12/6/73).

Je trouve que l'enseignement du français dans nos écoles est lamentable... [...] J'ai été étonnée d'une telle réponse et je me demande encore comment une fille de 16 ans, en secondaire V, qui a tout de même 10 ans de scolarité, ne sache pas écrire ni parler convenablement. Comment se fait-il que pendant ces années, ma fille et les autres n'ont pas appris à écrire correctement? (Marguerite Prévost, lectrice, 25/7/74)

Après la série d'articles de Lysiane Gagnon, plusieurs textes ont été publiés afin de commenter la qualité de l'enseignement au Québec. Leur nombre a augmenté de façon considérable. Certains vont très loin dans leur commentaire et font preuve d'une extrême sévérité:5

Au lieu du drame de l'enseignement du français il vaudrait mieux parler de la tragédie. Pour des milliers de jeunes de 17 et 18 ans, les jeux sont faits et les carences ont atteint un degré de gravité qu'elles irrémédiables. Quand des étudiants ne peuvent conjuguer le verbe "être" à l'imparfait de l'indicatif et en sont encore à dire : « Ils sontaient arrivés », il n'y a plus lieu de s'étonner de rien. Personnellement, je suis persuadé que, pour la majorité d'entre eux, ils en sauraient aussi long en français s'ils n'avaient plus suivi de cours depuis la 5e année (Robert Farley, professeur de français, 7/5/75).

A quelle misère est réduit l'enseignement du français dans nos écoles! [...] J'étais souvent renversée de voir cette enfant m'arriver avec des notes de 95 % pour des travaux en français cousus de fautes (Marie-Claire Trudel, lectrice, 4/6/75).

Au moment où le français est en danger chez nous, on enseigne aux enfants que l'orthographe n'a pas d'importance. Si vous voyiez ces beaux jeunes gens intelligents, motivés, tout frais sortis des Cégeps, qui se présentent, sûrs d'obtenir un emploi et qui sont refusés parce qu'ils ne peuvent écrire une lettre sans commettre une trentaine de fautes qu'on ne faisait plus en troisième année, à l'époque des frères et des soeurs (Roger Lemelin, 5/10/76).

⁵ Autres citations en annexe, numéros 11 à 17.

En ce qui concerne l'écrit par exemple, je suis intimement convaincu que le niveau de performance linguistique du jeune adulte québécois plafonne à celui qui correspond au niveau scolaire effectif d'une classe de secondaire II. En mettant les choses au mieux, je soutiens que 80 p. cent des étudiants de première année d'université en sont restés au niveau de connaissance grammaticale qu'ils ont acquise en classe de secondaire III (Philippe Barbaud, linguiste, 9/2/85).

Sans entrer dans les différentes grilles des résultats des élèves dans nos écoles, constate que moins de la moitié des enfants sont capables d'obtenir 60 pour cent pour une rédaction évaluée au point de vue expression et orthographe, même avec le droit de recourir au dictionnaire et à la grammaire. Selon une autre étude de 1984, les élèves font en moyenne 19 fautes d'orthographe par page; un travailleur manuel français a à sa disposition 3,000 mots de vocabulaire tandis qu'un ouvrier canadien n'en possède que 700; [...] Ce n'est pas un mystère que certains écrivent au son. L'élève n'écrit plus il coche des cases. Où sont les leçons de vocabulaire, de construction de phrases, de mémorisation de poèmes? (Noëlle Taylor, lectrice, 2/4/85)

Le journaliste André Pratte, tout au cours des années 1987, 1988 et 1989, commente régulièrement la qualité de l'enseignement du français dans les écoles ainsi que la qualité de l'écriture des élèves. Il relate plusieurs faits, plusieurs pourcentages d'échecs et se permet plusieurs critiques vis-à-vis ces constats peu enviables.

Les étudiants écrivent tellement mal que même des professeurs de français se sont résignés à ne plus faire écrire leurs élèves, entre autres raisons parce que la correction de textes pleins de fautes, et parfois à peine lisibles, prend énormément de temps (André Pratte, 10/2/89).

Certes, admet M. Bibeau [professeur Gilles Bibeau de l'Université de Montréal], seulement 15 à 20 p.cent des jeunes qui sortent du secondaire écrivent bien le français, tandis que 50 p.cent l'écrivent très mal et sont incapables de lire convenablement. [...] Nous avons investi beaucoup de temps et d'argent pour scolariser notre jeunesse, mais du côté de la langue, nous n'avons pas réussi! [Jules Bélanger, ancien professeur de littérature au cégep] (André Pratte, 4/11/89)

Seize années se sont écoulées depuis Le drame de l'enseignement du français qu'avait dévoilé la journaliste Lysiane Gagnon en 1975, et voici que Michèle Ouimet, journaliste également, réitère la même action en dénonçant des vérités inquiétantes, parfois désagréables à lire et surtout difficiles à concevoir dans Le français à la dérive.

Les élèves le savent très bien : ils ont des problèmes en français. De gros problèmes. se font illusion aucune compétence. Ils sont d'ailleurs inquiets. Bientôt, ils se retrouveront au cégep et ils ne se sentent pas prêts. [...] complètement nuls, dit élève. un professeurs auraient dû nous enseigner l'orthographe plutôt que de nous expliquer c'était quoi un poème. On ne nous a pas montré la base.» (Michèle Ouimet, 14/12/91)

Cette série d'articles, en plus d'alerter l'opinion publique, a provoqué chez quelques lecteurs de La Presse des commentaires

approbateurs et une possible explication de l'état lamentable du français dans les écoles.

L'excellente journaliste de La Presse n'a pas seulement levé le coin du voile qui cachait l'état lamentable du français dans nos écoles, mais, Michelle Ouimet, que je félicite au passage, a mis à nu et sans pudeur la situation du français qui prévaut dans le domaine de l'éducation au Québec! [...] Pourquoi, nos étudiants, à différents stages de leur formation, ne savent pas encore écrire correctement leur français? Point n'est besoin d'être grand clerc pour le deviner. Ils ne savent pas lire, comment voulez-vous qu'ils sachent écrire, c'est élémentaire (Wilfrid Raymond, lecteur, 17/1/92).

Le niveau de connaissances du corps enseignant est à l'occasion montré du doigt afin d'expliquer la médiocrité de l'enseignement du français au Québec :

On pourrait jeter la pierre à tous les professeurs et aux administrateurs, parce qu'ils font usage d'un français de qualité douteuse à l'école (André Ledoux, lecteur, 7/5/75).

De nos jours, on dirait que même les professeurs ne peuvent écrire une phrase sans fautes d'orthographe (Daniel Mercille, lecteur, 7/10/80).

Ce qui, encore une fois, montre bien la faillite de notre enseignement de la langue, par un trop grand nombre de gens qui ne la connaissent pas, l'ayant eux-mêmes «apprise» de gens qui ne la connaissaient pas (Pierre Beaudry, 24/11/91).

À force de se faire dénigrer arrive le temps où il est inévitable de se défendre et c'est ce que certains élèves de niveau secondaire ont cherché à faire en écrivant cette lettre. Ils veulent sans doute prouver que les reproches ne doivent pas être généralisés et qu'il y a des exceptions :

> Les élèves de ma classe et moi, nous sommes offusqués d'entendre dire que les jeunes ne savent plus écrire, qu'ils ne s'intéressent plus à la lecture et que leur langue les laisse totalement indifférents. [...] fréquente l'école Curé-Antoine-Labelle Sainte-Rose, et je peux vous affirmer que mes camarades et moi savons écrire notre français. Il est vrai que des lacunes malheureuses existent, mais pourquoi généraliser? (Nadine Bergeron, 4e secondaire, lectrice, 15/12/87)

Le niveau universitaire n'est pas exempt de la critique, cela veut-il dire que le mal est profond et inquiétant?⁶

Depuis dix ans et plus on a relevé et signalé, à l'université, cette incapacité croissante chez les étudiants de s'exprimer d'une manière cohérente ou tout simplement intelligible. J'ai encore présente à ma mémoire la copie d'examen qui commençait par un "Donc...". J'en vois d'autres, clairsemées de "or", "pourtant", "d'ailleurs", comme d'autant de taches de couleurs que rien ne justifie mais qu'on a projetées au hasard des propositions, pour "faire" logique (Edmond Robillard, lecteur, 22/4/75).

⁶ Autres citations en annexe, numéros 19 à 21.

Avez-vous lu un texte écrit par nos étudiants de cégep ou de l'université? Édifiant, n'est-ce pas? Les plus doués font une faute d'orthographe ou de grammaire ou de syntaxe par mot. Si cette génération ne sait plus écrire sa langue maternelle, c'est que, malheureusement, on ne la leur a pas apprise (Robert Bourges, lecteur, 10/9/84).

... que plus de la moitié des étudiants admis cette année en Sciences de l'éducation à l'Université de Montréal avaient échoué à une dictée de niveau de sixième année (André Pratte, 13/12/86).

On peut obtenir, au Québec, un doctorat en sciences de l'éducation, poursuit-il [Gaétan Daoust, ex-membre du Conseil supérieur de l'Éducation pendant cinq ans et aujourd'hui professeur à la faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal] sans avoir maîtrisé l'orthographe, et moins encore la syntaxe, au point de commettre trois ou quatre erreurs à chaque page de sa thèse. Ce qui peut paraître encore plus étonnant, c'est que cette thèse aura été dirigée par un professeur de l'université et approuvée par un jury de trois ou quatre membres, selon les cas.» (Michèle Ouimet, 1/3/92)

3.3 Distinctions entre la langue écrite et la langue parlée

Après avoir lu tous ces commentaires réprobateurs, quelques journalistes vont plus loin dans leur analyse et essaient d'expliquer, avec exemples à l'appui, que certaines gens amalgament les deux langues, écrite et parlée, ce qui donne des résultats étonnants. En voici quelques exemples :

Ils [les étudiants des cégeps] sont incapables de faire la différence entre la langue écrite et la langue parlée, et écriront, parlant d'un écrivain : "Il était ben pogné" ou "Il était ben down", ou résumeront ainsi un passage de roman : "Alors, le gars a sauté sur la fille..." (Lysiane Gagnon, 9/4/75).

D'une manière générale, ils [les étudiants des cégeps] écrivent "au son", en distribuant au hasard les "h", les "y" et autres lettres originales, et, dans la même veine, placent les signes de ponctuation là où, en parlant, ils auraient peut-être fait une pause : cela donne, par exemple, des points au milieu d'une phrase, avant le verbe. Ils sont enfin portés à faire consciemment des raccourcis, à écrire "les hôpitaux chroniques" (au lieu d'hôpitaux pour malades chroniques), "les employés parapublics" (au lieu des employés du secteur para-public) (Lysiane Gagnon, 10/4/75).

Qu'à l'oral un locuteur transgresse inopinément les règles de la syntaxe, cela reste sans grande conséquence en regard des pratiques linguistiques de tout un peuple. Mais que ces transgressions soient légitimées par l'écrit de médias, des publications gouvernementales ou de tout autre support à caractère public, voilà qui me dérange au plus haut point car ce qui est en cause, ce n'est pas «mon» style mais bien «la qualité» de notre langue (Philippe Barbaud, 23/3/85).

4.0 Conclusion

Je conclurai ce chapitre en citant une lectrice qui affirme que la piètre qualité de l'écriture a comme origine la façon d'enseigner la lecture au primaire en apprenant à l'enfant à lire des phrases complètes dès le départ. Après avoir lu tous ces articles qui rabaissent constamment l'écriture de tous et chacun, cette dame va au-delà de la critique en essayant d'identifier la cause du problème.

Cependant, il ne faut pas généraliser car certains étudiants maîtrisent bien orthographe. À sa question : «D'où viennent ces étudiants?» Ici, il parle de ceux qui ne savent pas écrire le français, je réponds alors : ce sont de petits Québécois des dernières décennies que le système d'éducation a fabriqués ainsi. Malgré les techniques «savantes» mises de l'avant, on ne parvient plus à enseigner le français correctement. [...] Pour avoir appris à l'enfant à lire des phrases complètes dès la première année, sans comprendre la relation des mots entre eux, l'échec est déjà en place. L'élève est trop jeune pour apprendre tout d'un coup. Il commence à écrire presque au «son», continue tout l'élémentaire. Au secondaire, il est déjà trop tard, les schèmes sont fixés dans le cerveau, il est difficile de les détruire pour les rebâtir autrement Levasseur Gauthier, lectrice, 6/2/85).

CHAPITRE 4

LES CARACTÉRISTIQUES DU MAL PARLER QUÉBÉCOIS

Un grand nombre de commentaires dans le présent corpus relève le fait que les Québécois parlent mal ou encore va plus loin en affirmant que leur langue se dégrade. Les gens qui expriment leur opinion dans La Presse sont en général pessimistes face à l'état du français au Québec. Mais sur quoi s'appuient-ils pour affirmer que les gens parlent mal? Quels sont exactement les critères sur lesquels ils se basent, lecteurs ou professionnels de la langue, pour appuyer le fait que la langue se dégrade?

Le présent chapitre se divise comme suit :

Premièrement, un certain nombre de commentaires qui font mention de la détérioration de la langue.

Deuxièmement, les points sur lesquels se base l'analyse de cette dégradation.

Troisièmement, les divers éléments pointés du doigt comme étant ceux caractérisant le mal parler québécois soit :

- l'influence de l'anglais
- la vulgarité
- la pauvreté du vocabulaire
- la prononciation relâchée

J'essaierai, tout au long de ce chapitre, de démontrer si un de ces quatre éléments est plus prédominant que les autres. Je dois toutefois préciser que l'expression mal parler n'exclut pas le parler joual, mais devant l'importance de cette dernière appellation, le prochain chapitre y est entièrement consacré.

1.0 La dégradation de la langue

Avant de regarder en détails ces quatre éléments, voyons d'une manière générale ce que disent les Québécois qui s'expriment dans La Presse lorsqu'ils parlent de **dégradation de la langue**, terme qui, pour eux, signifie une détérioration, un abaissement, une déchéance. Dans leurs commentaires, on pourra observer qu'ils critiquent, sans toutefois en imputer la faute à quelqu'un ou à une cause précise. Voici donc quelques commentaires ayant trait à la dégénérescence de la langue française.

L'État québécois va intervenir directement dans toute la mesure de ses moyens pour enrayer la dégénérescence galopante de notre langue et pour rétablir le français chez nous dans la pureté et la correction essentielles à notre promotion sociale tant sur le plan canadien que sur celui de la communauté internationale (L'Honorable Georges-Emile Lapalme, 28/11/60).

La langue française est dans un état déplorable au Québec et se dégénère de plus en plus (Jean-Noël Tremblay, ministre des Affaires culturelles, 11/3/67).

Notre français parlé, c'est, sauf exception, une souffrance pour toute oreille exercée à la correction, à l'harmonie. C'est, le plus souvent, une langue pauvre, dégradée par un nombre considérable de déformations avec un peu de désuétude inélégante (T.B., lecteur, 25/1/68).

⁷ Autres citations en annexe, numéros 22 à 30.

La dégradation du français au Québec, ces dernières années, a pris une allure vertigineuse. La gangrène agit jusqu'en littérature, au théâtre, à la radio et à la télévision. [...] Le pourrissement du français au Québec a atteint un degré tel qu'il exige que l'État et les élites apportent des correctifs immédiats et énergiques (Jean Pellerin, éditorialiste, 4/4/73).

C'est avec cette espèce rapace de pseudoconseillers pédagogiques que notre langue
française s'en va à la dérive. [...] Dire que
les pauvres contribuables de Montréal paient
chèrement de leurs taxes de tels phénomènes
qui contribuent à dégrader notre langue et à
maintenir leurs enfants dans une ignorance
pourtant vincible, à la façon de l'ère
duplessiste (Marcel Charette, lecteur,
25/4/75).

Après lecture de ces citations, on observe que certaines gens ne font qu'affirmer que la langue se dégrade alors que d'autres essaient de l'expliquer par :

- un manque de temps afin d'apprendre à parler correctement
- un manque de culture humaniste française
- l'invasion de l'américanisme
- notre absence d'esprit critique
- le bilinguisme
- la négligence de notre parler au cours des années.

Les anglicismes représentent l'explication la plus souvent mentionnée afin de justifier le mal parler soit 149 articles pendant les 32 années de parution de La Presse ce qui représente un taux de 15,3 %. C'est ce que nous verrons dans la prochaine partie de ce chapitre.

2.0 L'influence de l'anglais

2.1 Rapport entre francophones et anglophones

Selon le recensement de 1991, la population du Québec se chiffre à 6,810,300 personnes dont la langue parlée à la maison se divise comme suit :

5,604,020 francophones soit 82,3 % de la population et 716,150 anglophones soit 10,5 % de la population

(source: Statistique Canada, catalogue 93-317, p. 10). Mais on se doit de le préciser, plus de cinq millions entourés d'Anglais que ce soit en Ontario, aux États-Unis ou encore au Nouveau-Brunswick. Également on ne peut ignorer l'héritage reçu par le peuple québécois lorsque les Anglais sont venus les conquérir et occuper une partie de leur territoire. La langue anglaise s'est immiscée progressivement dans les différentes sphères de l'économie : lois, ventes, échanges. La prochaine partie de ce chapitre démontrera l'influence que peut avoir la langue anglaise sur le français québécois.

2.2 Une langue contaminée par l'anglais

Les anglicismes sont décriés par un très grand nombre de lecteurs. Les commentaires de ceux-ci sont souvent très sévères quant à l'utilisation des termes anglais ou à consonnance anglaise. L'utilisation des anglicismes est sans contredit l'un des commentaires qui revient le plus souvent tout au long de ce corpus. En effet, de :

1960 à 69

1970 à 79

1980 à 92

43 articles

62 articles

44 articles

les rappellent comme étant une des raisons expliquant le mal parler québécois. Comme nous pourrons le constater à la lecture des citations suivantes, certains essaient d'y apporter une justification plausible, d'autres encore le constatent simplement sans chercher à l'expliquer ou à le justifier.⁸

Comment pouvons-nous prétendre forcer les étrangers à parler le français, nous qui employons pour nous exprimer un français bourré d'anglicismes? Si le ridicule pouvait tuer, il y a longtemps que nous serions tous morts (Jean Blanchard, lecteur, 23/3/61).

Pourquoi ces gens s'aveuglent-ils à ce point, quand nous entendons tant d'anglicismes dans notre langue parlée, à la radio ou la télévision, comme "camping, yachting, slogan, interview, gangster, poker, leader, docker, speaker", pour n'en nommer que quelques-uns? (D. Goûté, lecteur, 21/6/62)

Depuis longtemps on entend dire que Montréal est la seconde ville française au monde. Je me demande ce qu'en penseront les visiteurs de l'Expo quand ils liront sur les enseignes : snack bar, car wash, hot dog, hamburger, call for and deliver et il n'y a pas si longtemps, one way et j'en passe (Québécoise, lectrice, 4/6/66).

La langue française en notre province, dit-il, [député libéral de Chambly] est un parler

⁸ Autres citations en annexe, numéros 31 à 51.

régional anglicisé. [...] Pas besoin d'une commission d'étude pour se rendre compte qu'un cancer terrible (américanisation-anglicisation) ronge le parler et la culture de notre peuple (J.L., lecteur, 14/6/69).

Outre que nous voyons mal pourquoi nous choisirions comme moyen de communication une langue contaminée par les anglicismes et à laquelle nous ajouterions pour bonne mesure les expressions les plus grossières que l'on peut rencontrer chez certains éléments de la population, nous ne comprenons pas qu'on s'obstine ainsi à vouloir nous présenter la chose comme un français de décolonisés (Vincent Prince, éditorialiste, 22/9/73).

Qu'on ne vienne pas me dire que c'est par amour du français que sont détestés ici les emprunts acceptés partout où l'on parle cette langue, parce que c'est faux. A preuve, les innombrables anglicismes, des vrais ceux-là, dans lesquels nous nous complaisons sans vergogne. On n'aurait pas de mal à en compter quatre mille... (Pierre Beaudry, 3/7/74)

Et de plus en plus on emploie autocar, bus, supercar, radio-trafic, ferry. On est cool ou too much, on fait le shopping, on parle design, marketing, on écoute Garden Party, on va au beach party, on prépare un show, on écoute la game, on a des scoops, le match est LIVE de tel endroit. C'est pour quand le prochain concours? Celui ou celle qui emploiera le plus d'anglicismes? (Léon Simard, lecteur, 30/8/89)

Les médias ne réussissent pas à éviter la critique, et étant donné le modèle qu'ils représentent pour la population, plusieurs personnes les citent en exemple : Si tous les media d'information se donnent la main, un jour l'on pourrait parler un français plus pur et chasser tous les anglicismes et fautes grossières qui font partie de notre vocabulaire (Jean-Louis Gouin, lecteur, 4/12/67).

Cela me surprend toujours lorsque j'entends à la radio et à la télévision des annonceurs nous casser les oreilles avec des mots anglais comme ceux-ci : "bill, teach-in, sit-in" pour ne nommer que ceux-là; je me demande où on s'en va, lorsque à longueur de journée ce ne sont que des anglicismes; pourtant nous avons en français tous les synonymes de ces mots-là (Rose Trudel, lectrice, 3/11/69).

L'enquête [sur la compréhension des messages publicitaires véhiculés par les journaux] démontre clairement que l'utilisation inconsidérée de formes "joualisantes", d'anglicismes et de structures erronées aliène le lecteur au lieu de le gagner (Vincent Prince, éditorialiste, 22/6/72).

On constate une anxiété évidente devant l'envahissement du français par l'anglais au Québec. C'est dans cet esprit que des efforts considérables ont été faits par l'école, la télévision et les journaux pour éliminer les anglicismes du français québécois. Dans le domaine du sport par exemple on a refrancisé un très grand nombre de termes d'origine anglaise dont certains étaient parfaitement assimilés dans le français québécois, d'autres étaient parfaitement acceptés en France sous leur forme anglaise : gardien de but (goaler), frappeur (batter), lanceur (pitcher), rondelle (puck), etc. Quelles que soient les réserves que l'on puisse faire sur certaines de ces corrections, il faut admettre qu'elles contribuent à enrayer la vague d'anglicisation du français au Québec et à donner au français

québécois son caractère propre (Mme Mimi Beaudry-Losique, 28/6/74).

Dans leurs commentaires, certaines personnes n'hésitent pas à mettre en garde la population afin que celle-ci réalise que l'anglicisation la côtoie quotidiennement dans son milieu de travail.

La conversation de beaucoup d'hommes d'affaires et de parasites des milieux de la finance est truffée d'expressions anglaises, recherchées pour elles-mêmes, dans l'intention de donner à leur verbe une dimension plus grande. [...] Voyez combien d'objets nous nommons par leur désignation anglaise. Nous connaissons l'appellation française peut-être, mais nous préférons lâcher l'autre (Albert Brie, 10/6/63).

Plusieurs organismes se sont élevés contre l'anglicisation systématique qui se pratique dans le domaine du travail au Québec depuis des décennies, mais personne ne semble s'être intéressé à un autre mode d'anglicisation, beaucoup plus subtile celui-là. Il n'en constitue pas moins toutefois une gifle à la figure de tous les Canadiens français, le statut d'infériorité de la langue française au Québec même et ce, depuis près de 50 ans. Je veux parler ici de la projection de films dans les salles de cinéma du Québec (Raymond Brodeur, lecteur, 28/12/67).

Non seulement parle-t-on d'anglicismes en terme de mots, mais également d'anglicismes de syntaxe à quelques reprises, ce qui prouve, d'après les commentaires recueillis dans *La Presse*, que ce mal atteint non seulement le vocabulaire, mais également la structure de la langue.

Et l'ultra-purisme de personnes qui ne peuvent prononcer ou écrire une phrase de français sans commettre un anglicisme de syntame? (lecteur, 3/12/69)

On aurait aimé que M. Bélanger fasse moins de considérations générales et s'attache à analyser certains éléments de l'anglicisation qui, à Montréal principalement, attaque non seulement le vocabulaire, mais la structure même de la langue (Louis-Bernard Robitaille, journaliste, 27/3/72).

A quoi bon des lois imposants le français comme langue officielle lorsque le même Etat nous enlise si allégrement dans l'anglicisation. Non seulement par les mots mais, pis encore, par des tournures que seul l'esprit anglais peut concevoir? (Pierre Beaudry, 14/12/76)

Les anglicismes syntaxiques « dû à », « dépendamment de » et « dépendant de » gonflent à eux seuls la proportion de fautes; [une des conclusions de l'étude réalisée par le professeur Conrad Bureau de l'université Laval] (Gilbert Brunet, journaliste, 22/1/87).

Il n'y a pas d'âge pour être la cible de ces expressions anglaises comme en fait foi ce témoignage :

À la naissance, ils ouvrent les yeux sur le «Disney breloque» qui tournoie au ciel de leur berceau. Enfants, ils s'enlisent en une mer de jouets «fisher price is right de big whells skate board de nintendo». Ils mangent «froot loop, rice krispies, shredded sugar and peanut so forth». [...] Puis iront mettre leur

«soûte take loose et leur ti cheurt forté naille neurs» pour monter dans le «bosse», aller à l'école, griffonner [sic] «fuck the school»... [...] Est-ce le français de Foglia qui vous stimule ou le franglais du premier prix à Fournier pour ses dialogues de cabochons de la légion des «jingles»? (Georges Lemire, 17/1/92)

L'anglicisation attaque même le milieu scolaire en s'immisçant grâce à certains manuels anglophones ou encore par plusieurs expressions anglaises à la mode et utilisées par les adolescents :

Trop de jeunes sortent de ces écoles sans avoir réussi à apprendre convenablement ni l'une ni l'autre des deux langues officielles. Ils baragouinent l'anglais et jargonnent le français. Leur ingorance des langues a quelque chose d'affligeant. Leur vocabulaire est d'une pauvreté pitoyable. Ils voilent de jurons et d'anglicismes leur nudité linguistique (Jean Pellerin, éditorialiste, 14/11/73).

Dans les écoles francophones, ça ne dépend pas des professeurs de français si, sur les affiches approuvées par l'institution et dans les messages publics par interphone, on y annonce des activités qu'on baptise en anglais ou qu'on qualifie également en anglais et s'il s'y retrouve du français, des anglicismes, des calques de l'anglais et des incorrections de toute nature (Rodrigue Larose, lecteur, 1/12/92).

À la lecture de toutes ces opinions, on note que la grande majorité des commentaires associe l'utilisation des anglicismes au mal parler. Mais au-delà de ces constatations, on sent une espèce de cri d'alarme contre l'envahissement progressif de tous ces termes anglais ou à consonnance anglaise. On craint l'assimilation

de la langue et les gens n'hésitent pas à essayer d'alerter leurs concitoyens afin de les mettre en garde contre ce danger qu'est l'anglicisation possible du Québec.

3.0 La vulgarité

3.1 Sacres, jurons

De façon générale, les Canadiens français sont **vulgaires**. Leur manque d'éducation, leur pénurie de tout sens esthétique est le grand obstacle à les faire parler proprement (Jean-Marie Laurence, 22/4/60).

Les Canadiens-Français sont vulgaires, une population de sacreurs, un orage de pornographie linguistique doublé de saloperies et de blasphèmes, pas surprenant qu'on jure à pleine bouche, voilà quelques brefs commentaires représentant très bien l'opinion de plusieurs Québécois concernant la vulgarité qui caractérise leur langue. Cela va même au-delà de simples remarques, car d'après les opinions relevées, ils se sont fait, au fil des ans, une réputation de sacreurs.9

Il n'est peut-être pas trop tard pour changer la réputation du Québec qui est celle d'une population de sacreurs (Monique Leblanc, lectrice, 2/3/61).

⁹ Autres citations en annexe, numéros 52 à 58.

Les Canadiens français qui sont paraît-il un peuple expansif, ne sont plus capables de manifester verbalement leurs sentiments, leurs sensations, sinon par des interjections ou par des sacres (Lysiane Gagnon, 23/6/69).

Rendez-vous compte que, depuis des décennies et des décennies, les Québécois sacrent, et pas un seul auteur ne s'est penché sur ce phénomène...: il faut regarder la réalité telle quelle; au Québec, ça sacre en tabarnak! Gilles Charest dit d'ailleurs à ce sujet (p. 58): "...une partie de plus en plus nombreuse de la population francophone du Québec utilise soit fréquemment, soit occasionnellement les sacres dans leur conversation (Jean-Claude Trait, journaliste, 7/9/74).

Comme si nous n'étions pas déjà assez humiliés de compter un grand nombre de sacreurs chez les Canadiens français, ... Disons simplement que ce langage grossier ne sert qu'à démontrer un manque de maîtrise de ses sentiments, une pauvreté de vocabulaire et un manque d'éducation (François Desmarais, lecteur, 18/6/76).

Mais il y a aussi ceux et celles qui sont facilement portés aux jurons, aux sacres, aux blasphèmes, aux trivialités langagières et autres expressions de leur médiocrité linguistique (Philippe Barbaud, journaliste, 21/12/85).

Ce n'est pas parce qu'ils sont plus jeunes que la vulgarité n'atteint pas les élèves. Certains lecteurs et professionnels s'offusquent de cet état de fait :

J'écoute ces jeunes. Ils ne parlent pas. Ils ahanent. Des interjections blasphématoires, entrecoupées de grivoiseries et d'onomatopées forment les phrases inaudibles qui sortent de leur bouche (J.P., 3/2/73).

Vous comprendrez donc ma stupéfaction quand, la semaine dernière, à un moment où j'étais en train de me raser, j'entendis de la chambre de ma fille des sons et des paroles qui, sortant de sa bouche, tombaient dans mon oreille comme un orage de pornographie linguistique doublé saloperies et de blasphèmes. de stupéfaction fit rapidement place à sentiments d'horreur puis de tristesse quand elle me raconta qu'elle répétait à haute voix, et avec grande difficulté, une pièce de Tremblay intitulée "En pièces détachées" et, tenez-vous bien, tout ceci dans le cadre de ses cours de français, sous les directives de son professeur (Jean Grégoire, lecteur, 18/4/73).

Ce qui me dégoûte profondément ce sont les sacres et les mots vulgaires : ces ordures qu'on ne trouve dans aucune autre langue. Des sacres employés comme substantifs, comme qualificatifs et comme verbes n'entrent pas sous la rubrique de l'argot envers et contre nos ignorants et nos malades mentaux. C'est de la saleté pour ne pas dire du fumier. Et ces ordures sont propagées dans les écoles comme en fait foi la lettre publiée par monsieur Beaudry (J.A. Gagnon, lecteur, 9/5/73).

Quelques semaines après avoir ainsi cautionné l'enseignement de ses ordures sous le couvert de cours de français dans nos écoles, où l'aberration est poussée jusqu'au perfectionnement de la diction "québécoise" (moé chu bin tanné câlisse) et du réalisme "dramatique" de chaque blasphème, de chaque obscénité (Pierre Beaudry, 12/2/75).

Le milieu culturel est parfois durement jugé comme en témoignent les articles suivants¹⁰:

Mais lorsqu'on vous présente deux heures de spectacle "comique" qui utilise à profusion le "sacre", le juron, en y mêlant sans arrêt des termes excrémentiels et qu'on essaie de vous faire passer ce dégobillage pour de la culture, il est temps, alors, de commencer à se poser des questions (Germain Tardif, journaliste, 13/12/72).

Au théâtre et au cinéma, la révolution tranquille a produit des fruits plus savoureux encore : les sacres, les jurons, les blasphèmes, les termes excrémentiels comme moyens de communication avec le public. A l'avenant, je cite le passage suivant tiré d'une pièce largement applaudie par la Tribu québécoise. "Premier canadien à l'éclairagiste qui allume et éteint les lumières au hasard : "Ossti d'tabanacque de saint cibouère de calvaire de câlisse de chrisse. BRANCHE-TOUÉ SACRAMENT... T'es pas dans une discothèque icite, viarge t'es dans un théâtre..." (Le juge Ferland, 22/9/73)

..., nos plus prestigieux comédiens n'étaient pas plus justifiés de lancer leurs "sacres" sur scène, à toutes les phrases ou presque. [...] Le plaignant a en effet convenu que si son geste avait pour effet d'arrêter l'usage de certains jurons, une bonne partie du vocabulaire de plusieurs auteurs serait largement tari. Par ailleurs, si on continue à blasphémer sur scène, comme on le fait aujourd'hui, et si les cours allaient se

¹⁰ Autre citation en annexe, numéro 59.

mettre à sévir contre **chaque juron**, les profits des théâtres pourraient s'effriter radicalement (Léopold Lizotte, journaliste, 10/8/74).

Aujourd'hui, à l'école comme au bureau comme à l'usine, on sacre aussi naturellement qu'on se dit bonjour. Ou presque. Au cinéma, à la télévision, les sacres, jurons et obscénités ne scandalisent plus personne (Jean Taillefer, journaliste, 30/11/86).

Les commentaires ayant trait à la vulgarité sont moins nombreux (6,8 %) que ceux concernant les anglicismes, mais tout de même assez, pour qu'on ne puisse les ignorer.

1960 à 69	1970 à 79	1980 à 92
12 articles	50 articles	4 articles

On constate que les années 1970 comptent le plus grand nombre de commentaires concernant la vulgarité. Le même constat peut d'ailleurs être fait au niveau du nombre d'articles parus dans La Presse durant cette décennie. Aucune surprise véritable étant donné la pièce de théâtre Les Belles-Soeurs qui, par son parler vulgaire, a soulevé l'indignation populaire.

4.0 La pauvreté du vocabulaire

Un travers bien de chez nous : la peur de mot recherché (Albert Brie, journaliste, 10/6/67).

Cette peur, Albert Brie est-il seul à l'évoquer? Non, car régulièrement dans La Presse certaines gens font état de la

pauvreté du vocabulaire, de l'incurie du vocabulaire, de l'impossibilité de nommer les choses, d'un vocabulaire pitoyable, de l'emploi de termes vagues et approximatifs, de l'abandon des beaux mots. Tous ces commentaires font partie de l'analyse que les gens font de leur langue. Lorsque les Québécois, faisant partie du corpus de presse, relèvent les points négatifs afin de justifier pourquoi ils affirment qu'ils parlent mal, ils n'hésitent pas à reconnaître l'importance du vocabulaire dans la qualité d'une langue. En voici quelques exemples¹¹:

Notre vocabulaire est d'une pauvreté affligeante, notre articulation paresseuse et notre diction ne vaut guère mieux. Tout cela nous le savons (Jeanne, lectrice, 29/3/68).

Comme vous, je déplore l'abandon des beaux mots de la langue française qui décrivaient bien les faits, les situations et les choses (Yvonne Beaulieu, lectrice, 22/5/84).

Les phrases sont souvent incomplètes : on les résume avec des «Tsé veux dire?» qui ne signifient rien. [...] On pose des questions en répétant le sempiternel «c'est quoi?». Le vocabulaire? Il n'atteint pas deux cents mots, y compris les jurons (Jean-Guy Dubuc, journaliste, 10/6/84).

Au Québec, on parle un français approximatif : les mots perdent la précision qu'ailleurs on leur donne; on les entoure d'un halo de sens troubles, en sorte que, pour revenir au sens initial, quand besoin est, il faille les affubler de compléments ou de qualifications qui répètent l'idée principale (comme dans

¹¹ Autres citations en annexe, numéros 60 à 62.

«averse de pluie»!) Et ce mal nous vient de
deux sources : une méconnaissance du
vocabulaire de notre langue et l'esprit de
l'anglais, qui dit trop souvent n'importe quoi
n'importe comment, «pourvu qu'on se
comprenne»! (Jean Rémillard, journaliste,
22/11/92)

Certaines gens n'hésitent pas à en imputer la faute directement aux enseignants :

Cependant, devant la généralisation de l'incorrection de la langue, de l'incurie du vocabulaire, de la paresse simplement musculaire, il y a lieu de réagir. [...] Si leur vocabulaire [aux enseignants] est pauvre et incorrect, comment peuvent-ils former des jeunes à bien parler et à bien écrire? (Alfred Ayotte, éditorialiste, 27/4/60)

Que pense-t-on du vocabulaire dans les écoles? La pauvreté caractérise l'écriture des élèves en général selon l'opinion de certains lecteurs et professionnels :

Des phrases boiteuses et inachevées, des explications généralement floues et imprécises dès qu'on aborde des questions un tant soit peu complexes et nuancées, la difficulté ou l'impossibilité de nommer les choses les plus concrètes et l'extrême pauvreté du vocabulaire, autant de failles qui reviennent sans cesse et qui, en vérité, nuisent sérieusement à l'acte pédagogique, qui repose essentiellement sur la communication orale (Lysiane Gagnon, journaliste, ll/4/74).

Ils [la plupart des francophones] n'ont absolument pas de vocabulaire. Ils ne savent pas s'exprimer (G. Cousineau, 3/7/84).

Comme dans les trois autres éléments, anglicismes, vulgarité et prononciation, les médias subissent la critique qui n'est pas particulièrement tendre à leur égard :

Il n'est que de prêter l'oreille aux entrevues de la radio et de la télévision. Des gens sûrement compétents dans leur partie ne trouvent pas les mots adéquats pour exposer leur point de vue, pour défendre leur conviction. Ils hésitent, ils bafouillent, ils se rabattent sur des termes vagues et approximatifs, il leur arrive aussi de dire à leur insu le contraire de ce qu'ils pensent! C'est la faute d'une maîtrise insuffisante de la langue, de leur langue (Roger Duhamel, journaliste, 23/5/84).

Si on s'interroge sur la fréquence de ces commentaires (4,1 %), on peut faire le constat suivant :

1960 à 69	1970 à 79	1980 à 92
ll articles	15 articles	14 articles

pour un total de quarante comparativement à trente-trois pour la prononciation relâchée. Quand on analyse attentivement tous les articles concernant le vocabulaire, on constate que la majorité des commentaires établissent un lien direct avec l'éducation c'est-à-dire le milieu scolaire. Sans blâmer directement les enseignants ou le système scolaire, certaines allusions s'y réfèrent, ce qui peut inciter les gens à faire le rapprochement entre la pauvreté du vocabulaire et l'enseignement.

5.0 La prononciation relâchée

Plusieurs personnes, dans leur critique de la langue, font état de la qualité de la prononciation. Le commentaire relevant la mollesse de la prononciation est le plus fréquent. Les lecteurs et professionnels de la langue le disent de manières différentes, paresse musculaire, prononciations défectueuses, mots mal ou à demi prononcés, mais cela ne change aucunement la signification. On va même jusqu'à qualifier les Québécois de bouches molles. Il est clair que ces critiques établissent une comparaison avec le français oral international. Plusieurs personnes qui font des commentaires au sujet de la prononciation doivent obligatoirement avoir un référent, c'est-à-dire une langue française dont la façon de prononcer est différente et qui sert d'exemple, comme le français de France. Si ce dernier idiome devient l'élément comparatif, plusieurs affirment comprendre pourquoi on dit aux Québécois qu'ils mâchent leurs mots.

Voyons maintenant les critiques des lecteurs et professionnels de *La Presse*¹² :

Entre "la pente douce" et "la pente raide", entre "la bouche en cul de poule" et "la bouche molle", n'y a-t-il pas un juste milieu? Qu'on fasse des efforts d'articulation, d'abord (Jacques Marcil, I.D., lecteur, 8/2/61).

Le "joual", les bouches molles, la prononciation bâtarde sont toujours à la mode malgré les appels à la fierté (lecteur, 5/8/63).

¹² Autres citations en annexe, numéros 63 à 67.

Qu'on fasse l'épuration de **ce parler de** "bouches molles", avec fermeté, partout, dans nos écoles, dans toutes nos associations, et dans les familles! (Michèle Hamel, lectrice, 6/7/66)

Le principal reproche que Pierre Bourgault faisait au français des Québécois comparativement au français international, c'était notre mauvaise prononciation. « On prononce tellement mal au Québec, notait M. Bourgault, que les étrangers ne nous comprennent pas. C'est ça notre difficulté. » (Georges Lamon, 23/11/84)

La clientèle scolaire n'est pas exempte de critiques et de comparaisons :

Les élèves d'aujourd'hui ne sont pas pires que dans mon temps; ils prononcent trâ-toir au lieu de trôtoir et ce n'est pas la faute du personnel enseignant s'ils prononcent mal et s'ils font beaucoup de fautes en écrivant (Fortunat Dumontier, lecteur, 25/4/61).

Certains citoyens québécois cherchent à expliquer cette paresse musculaire :

Je pense qu'on peut nommer cela de la paresse linguistique. En effet, il est beaucoup plus difficile de s'écarter les mâchoires pour dire "moi, toi, il, elle" que de rester la bouche molle pour laisser tomber des "moé, toé, i, a" (Gilles Richard, lecteur, 13/7/62).

Le monde des médias et du travail font eux aussi l'objet de critiques quand on parle de la mollesse de la prononciation :

Et puis on ouvre le dossier, examinant successivement la situation dans les mondes de l'information, du travail, de la publicité, de la traduction. Information, fréquemment "aux confins de l'inintelligible", où l'on rencontre, écrit Jacques Poisson, une "prose molle, relâchée, quelconque, terne, anémique et peu grammaticale", un style d'information caractérisé par "l'insensibilité aux niveaux de langue..." (Alain Pontaut, journaliste, 30/3/68)

Les informations sur la météo sont les plus déplorables du point de vue de la prononciation («naord», «cainq», «traeize», etc) et la diphtongaison est la règle, ce qui, dans l'activité linguistique courante, passe inaperçu mais en radiophonie devient inacceptable de la part d'informateurs... (Lysiane Gagnon, 8/6/78)

Plus que cela : quand on s'efforce pour utiliser un bon langage, on prend un accent étranger. Exemple : la Ligue nationale d'improvisation, où les participants ne sont souvent à l'aise, que quand ils parlent avec des fautes énormes et un accent de bouche molle. Voilà comment on parle sur les ondes (Jean-Guy Dubuc, éditorialiste, 10/6/84).

Parmi les quatre éléments servant d'analyse au mal parler québécois, celui concernant la prononciation est le moins fréquent, 3,3 %:

 1960 à 69
 1970 à 79
 1980 à 92

 16 articles
 10 articles
 7 articles

Au fil des ans, ces commentaires peuvent être lus à intervalles réguliers, ce qui prouve qu'il y a toujours quelqu'un qui constate cette lacune dans la façon de parler le français québécois.

6.0 Conclusion

Après avoir vu en détail les principales raisons du mal parler québécois, on remarque que les gens qui ont écrit dans La Presse à ce sujet, qu'ils soient professionnels ou non, visent certains problèmes plus que d'autres. Par exemple, les commentaires dénonçant les anglicismes sont beaucoup plus nombreux que ceux concernant la vulgarité de la langue, la pauvreté du vocabulaire ou encore la prononciation relâchée. Il apparaît justifié de se demander si le fait que des anglicismes comme cool, too much, party, fun, qui se distinguent des mots québécois, amènent les gens à les commenter plus fréquemment.

On ne peut toutefois douter de la véracité de ces commentaires, car les exemples apportés sont assez nombreux et facilement vérifiables. Si un lecteur affirme que sa langue est vulgaire, il apportera des exemples concrets ou encore quand il parle de prononciation relâchée, il citera quelques mots. Il demeure cependant que le seuil de tolérance de chaque personne est différent, et que si certaines expressions sont scandaleuses pour certains, elles restent dans les limites de l'acceptabilité pour d'autres.

TABLEAU 2.0

« MAL PARLER »

1960 à 1969 1970 à 1979 1980 à 1992

NOMBRES D'ARTICLES CONCERNANT :

LES ANGLICISMES: 149 articles au total - 15,3 %

43 articles 62 articles 44 articles

LA VULGARITÉ : 66 articles au total - 6,8 %

12 articles 50 articles 4 articles

LE VOCABULAIRE : 40 articles au total - 4,1 %

ll articles 15 articles 14 articles

LA PRONONCIATION: 33 articles au total - 3,3 %

16 articles 10 articles 7 articles

CHAPITRE 5

LE JOUAL

1.0 Définition et origine

Dans le corpus de recherche, le mot joual est un des mots les plus fréquemment utilisés pour désigner la langue parlée au Québec (voir Tableau 3.0). Le 21 octobre 1959, André Laurendeau, journaliste, publiait une Actualité dans Le Devoir, où il qualifiait le parler des écoliers canadiens-français de parler joual. Ce mot devint tout de suite synonyme de misère linguistique. Le joual véhicule-t-il une réputation de langage déchu et est-il identifié aux classes populaires? Est-il le symbole de l'identité et de la fierté québécoise? Qu'en est-il exactement? Avant d'essayer de répondre à ces questions, voyons quelle est la véritable définition du vocable joual selon certains dictionnaires.

Le Petit Robert, édition 1994 :

n.m. 1960 parler joual, adv. « parler mal, de manière relâchée » av. 1920 (d'apr. André Laurendeau); prononc. pop. de cheval dans certaines régions du Québec et d'ailleurs. Mot utilisé au Québec pour désigner globalement les écarts (phonétiques, lexicaux, syntaxiques; anglicismes) du français populaire canadien, soit pour les stigmatiser soit pour en faire un symbole d'identité (cf. Franco-canadien, québécois).

Le Dictionnaire Québécois d'aujourd'hui, 1993, nouvelle édition :

n.m. et adj. parler québécois des milieux populaires, caractérisé par certains traits (surtout phonétiques et lexicaux) considérés comme s'écartant de l'usage correct ou normatif (comme joual, choual pour cheval), et souvent empruntés à l'anglais.

Le Dictionnaire du français plus, CEC, 1988 :

Variété de français québécois qui est caractérisée par un ensemble de traits (surtout phonétiques et lexicaux) considérés comme incorrects ou mauvais et qui est identifiée au parler des classes populaires.

Si on compare ces trois définitions, on constate qu'elles se ressemblent. On y retrouve des expressions comme :

- parler mal
- traits incorrects ou mauvais
- s'écartant de l'usage correct ou normatif
- écarts phonétiques lexicaux, syntaxiques
- caractérisé par certains traits phonétiques et lexicaux
- anglicismes
- empruntés à l'anglais
- issu des milieux populaires
- parler des classes populaires.

Toutes ces expressions définissent très bien ce qu'est le joual au Québec. Afin que la référence au mot joual soit toujours très claire tout au long de ce travail, j'utiliserai la définition du Dictionnaire québécois d'aujourd'hui, nouvelle édition. Celle-ci sera donc mon unité de base tout au long de ce mémoire.

2.0 Fréquence d'utilisation du mot « joual » au fil des ans

Lorsqu'en 1960, le Frère Untel attira l'attention du peuple québécois sur la dégradation de son langage quotidien autour d'une nouvelle appellation, soit l'utilisation du mot joual, cela eut

pour effet, entre autres, de susciter la parution d'articles dans le journal La Presse.

Le Tableau suivant indique le nombre d'articles qui ont été écrits. Que ce soit un commentaire positif, négatif, une comparaison, une définition, une analyse ou un simple sous-entendu, tous les articles où figure le mot joual ont été relevés. Je dois préciser que le terme « sous-entendu » signifie qu'à quelques occasions, étant donné que l'on parle du joual sans utiliser clairement le vocable, l'article est tout de même compté.

TABLEAU 3.0

JOUAL

1960 À 1969 - ARTICLES TRAITANT DU JOUAL

lecteurs : 51 articles sur 121 - 42 % professionnels : 22 articles sur 73 - 30 %

1970 À 1979 - ARTICLES TRAITANT DU JOUAL

lecteurs : 77 articles sur 177 - 44 % professionnels : 117 articles sur 280 - 42 %

1980 À 1992 - ARTICLES TRAITANT DU JOUAL

lecteurs : 13 articles sur 94 - 14 % professionnels : 15 articles sur 225 - 0.6 %

2.1 1960 à 1969

Si on observe ce Tableau, on constate que, durant la première décennie (1960 à 1969), les lecteurs de La Presse utilisent le mot joual beaucoup plus fréquemment (42 % contre 30 %) que les professionnels. Durant ces années, les professionnels de la langue remplacent ce vocable par d'autres mots comme un sabir, une troisième langue, le lousy french, un français en bras de chemise. Certains le définissent parfois d'une manière plus complète. En voici quelques exemples¹³:

Si pénible que soit cette vérité, force est bien de répondre : non; car l'idiome de la majorité des Canadiens-français n'a plus que de lointains rapports avec la langue française..." (Jean-Marc Léger, 24/5/62).

Quand à une troisième langue - que je n'ose pas nommer - que l'on dit être celle d'un milieu social défavorisé et sans doute moins instruit, à cause de cela, une langue que l'on semble vouloir écrire par une sorte de snobisme dévalorisant, que l'on semble vouloir entendre même au théâtre, une langue qui existe, se parle en famille ou dans la rue, comment la reconnaître puisqu'elle est défigurée, ce qui est grave; puisqu'elle est avilie et dégénérée, ce qui est impardonnable. Qu'avons-nous fait de l'héritage reçu? Où en sommes-nous en 1968? (Ernest Pallascio-Morin, représentant du ministre des Affaires culturelles, 25/10/68)

Mais "lousy french" ne veut quand même pas dire "patois"; l'expression se rapporte tout au plus au français négligé, débraillé, "en

¹³ Autres citations en annexe, numéros 68,69.

bras de chemise", que ne répugne pas à utiliser entre autres vedettes le chef du parti québécois, lequel se fera pourtant très bien comprendre quand il sera à Paris en visite officielle (Renaude Lapointe, éditorialiste, 25/8/69).

2.2 1970 à 1979

De 1970 à 1979, la fréquence d'utilisation du mot joual se compare quantitativement chez les lecteurs et les professionnels. On note une bonne augmentation chez ces derniers comparativement aux années 1960-1969 (30 % contre 42 %), alors que chez les lecteurs, on remarque une continuité (42 % contre 44 %). Cette augmentation notable s'explique, selon moi, par la pièce de théâtre Les Belles-Soeurs de Michel Tremblay qui crée une espèce de psychose face à ce fameux langage joual. (Il en sera question d'une façon détaillée au point 4.0.) La présentation de cette pièce de théâtre provoque donc une augmentation spectaculaire du nombre d'articles chez les professionnels commentant la qualité de la langue ou plutôt du joual.

Également en 1973, le Manifeste contre le joual de Yvette Merat, secrétaire de l'Institut de Diction française de Montréal, crée d'énormes remous. Cela fait d'ailleurs réagir les lecteurs de La Presse en suscitant leurs commentaires. En voici quelques extraits:

En présence du phénomène "joual", indûment baptisé "le québécois", une vigoureuse réaction s'impose de la part de tous les citoyens conscients des dangers qui menacent chez nous le français orthodoxe et notre nationalité même, rétrécie à l'élément

linguistique. [...] Les classes sociales jouissant d'une certaine culture ont aussi à se garder de ce langage abâtardi qui ne peut plus s'appeler le français. [...] ...: truffé de mots étrangers (américains ou anglais), le joual est le plus grand cancérogène; le plus puissant instrument de notre assimilation; le joual conduit fatalement aux écuries américaines (9/2/73).

En 1975, la journaliste Lysiane Gagnon écrit une série d'articles intitulée Le drame de l'enseignement du français. Une des conséquences de cette parution a été de ramener le français écrit au coeur de l'actualité. À plusieurs reprises, on établit une similitude avec le langage joual :

"Plouk" est au boutte... Pardon! il est excellent. Bonyeu, j'prends qu'euq minutes de rilaxe, la vaisselle à peu attende, cé pas si pressé, mais y en a un dans La Presse que j'aime pardessus toute, cé mon amour de Plouk. Y é ti assez comik à ton goût, jusse à y voir la face même si y dit rien, j'en ai pour mon argent. [...] Entre vous et moi, c'est vrai qu'il est difficile d'écrire une langue bâtarde; (lecteur, 20/8/75)

Tous ces événements ont eu comme conséquence que la décennie 1970-1979 a été la décennie où le mot joual a atteint l'apogée de sa popularité comme sujet d'actualité. On ne pouvait aborder le sujet de la langue québécoise sans utiliser ce vocable. Tout y était rapporté que ce soit le volet culturel, théâtral, littéraire, ou encore la langue parlée usuelle ainsi que le français dans les écoles. Devant l'affluence de ces commentaires, une sous-catégorie intitulée JOUAL a été ajoutée à la synthèse des années 1970-79 dans mon corpus.

2.3 1980 à 1992

De 1980 à 1992, les lecteurs de La Presse parlent encore du joual, mais d'une façon très sporadique (14 %). On emploie plutôt les termes : pauvreté de la lanque, anglicisation galopante, langue baragouinée, dégradation de la lanque, etc. Quant professionnels 0.6 % seulement de leurs commentaires concernent le joual. On remarque donc qu'à partir de 1980, les gens qui s'expriment dans le journal La Presse ne parlent pratiquement plus du joual. Serait-ce qu'ils commencent à accepter cet état de fait? Ils se mettent à parler de français québécois, de langue d'ici. Sont-ils moins sévères face aux écarts de langage? Le niveau de tolérance, le seuil d'acceptabilité face au joual après avoir atteint des niveaux exceptionnels de négativisme, semble se transformer. Comme nous l'avons vu précédemment, d'importance est accordée à l'écriture pendant les années 1980-1992 au détriment du joual probablement.

3.0 La perception des gens

3.1 Plusieurs façons de décrire le joual

Tous les Québécois reconnaissent le mot joual. Mais chacun possède sa manière bien personnelle de l'utiliser et de le définir. Parfois les gens le désignent comme un synonyme du mal parler. Parfois ils se servent des mêmes référents pour l'expliquer : le vocabulaire, la syntaxe ou encore en le comparant à d'autres façons de parler, à certains niveaux de langue. Cependant le moyen le plus courant de le décrire, c'est encore de lui attribuer plusieurs

qualificatifs. C'est ce que l'on peut constater en analysant le corpus. En voici quelques exemples 14:

Peu à peu, tranquillement, quotidiennement, cette monstruosité est devenue une habitude, une manière d'être. Tant et si bien que nous en sommes venus à considérer comme une chance, comme un privilège, de pouvoir mal parler deux langues (Lysiane Gagnon, journaliste, 23/6/69).

On en est arrivé à faire de la langue l'expression de notre impuissance. D'où l'état de corruption dans lequel elle a abouti : le joual. Non plus langue-moyen de communication, mais anti-langage, dégradation d'une langue commune à tout un peuple (Jacques Parent, lecteur, 4/3/71).

Le "joual" n'aura jamais ses lettres de noblesse. C'est un genre de parler débraillé pour citoyens de seconde zone. Ce n'est pas un mode d'expression qui convient à un peuple désireux de s'affirmer, de proclamer son identité (Vincent Prince, éditorialiste, 22/6/72).

Or, le joual ne connaît ni grammaire, ni syntaxe, ni stylistique, ni règle d'aucune sorte. S'il a une règle, c'est de n'avoir aucune règle (Guy Cormier, éditorialiste, 2/12/72).

Des clichés genre "é ben quioute", "c'est son bag", "c'est ben l'fonn", des syllabes escamotées genre "ch't'alléa ouère", le tout

¹⁴ Autre citation en annexe, numéro 70.

assaisonné de jurons et de grivoiseries de bas étage : telles sont les principales caractéristiques du joual, ce jargon québécois qu'on pourrait définir : l'art de parler le français le plus mal possible (J.P., 3/2/73).

... vous verrez, Messieurs les lapidaires de notre langue, [romanciers, cinéastes, réalisateurs de chez nous] que c'est tout votre portrait, à l'exemple de votre joual crasseux, jamais étrillé, lequel avec son crottin quotidien, déshonore Sa Majesté la langue française... L'entrée dans nos lettres d'un baragouin, d'un charabia, non exempts de blasphèmes, dans certains cas, et dont on voudrait faire notre idiome national, c'est notre joual de Québec qui ne cesse de hennir dans nos salles de spectacles, sur le petit et grand écran... et tout particulièrement dans nos conversations (H. Beaudet-Henryvonne, lecteur, 29/5/73).

Il faut l'empêcher de triompher chez nous [le joual]. Il faut l'empêcher de triompher, car il s'agit alors d'un jargon pour initiés, d'un dialecte tribal quelconque qui ne saurait prétendre véhiculer une réelle culture. C'est un langage plus près de l'animal que de l'homme (Vincent Prince, éditorialiste, 22/9/73).

Le "joual" n'est qu'un signe de décadence et d'assimilation. [...] La Société des écrivains canadiens (section de Montréal) vous demande instamment d'enlever de vos dictionnaires [Larousse] le mot "joual" qui est dans sa définition, une insulte au peuple québécois et à tous les francophones du Canada (?, 12/4/76).

D'aucuns décrivent le joual en établissant un rapport avec la langue anglaise :

Pour certains, le "joual" serait notre français à nous, un français "québecisé", [sic] en quelque sorte. Ce serait la marque de notre identité propre. Outre que nous voyons mal pourquoi nous choisirions comme moyen de communication une langue contaminée par les anglicismes et à laquelle nous ajouterions pour bonne mesure les expressions les plus grossières que l'on peut rencontrer chez certains éléments de la population,... (Vincent Prince, éditorialiste, 22/9/73)

Et pour les fins de la discussion, je serais prêt à donner au mot joual une extension plus large que celle que nous lui donnions il y a vingt ans et plus, pour lui faire désigner ce français contaminé par l'anglais ambiant et pourri de l'intérieur au niveau de la syntaxe. Ce joual est donc du français en décomposition et en voie de devenir autre chose, peut-être un jour de l'anglais, mais de l'anglais frelaté (Marcel Adam, journaliste, 15/12/73).

Ce qu'il y a aussi de gênant c'est que beaucoup d'activistes politiques, d'artistes et de pseudo-intellectuels ostensiblement et politiquement voués à la défense de la langue française contre l'envahissement de l'anglais, prennent un étrange plaisir, en public, à parler joual, ce bâtard issu du croisement du français avec l'anglais... (Marcel Adam, journaliste, 24/5/74)

Ce qui ressort principalement de tous ces commentaires, c'est un sentiment de honte face à cette façon de parler qu'est le joual. Même si les gens n'utilisent pas clairement ce mot, on arrive à percevoir ce sentiment à travers leurs écritures comme en témoigne la critique suivante :

Mais il faut dire qu'un grand nombre de nos compatriotes travaillant à l'Expo ont peutêtre raison de s'exprimer en anglais, ne serait-ce que pour exempter les oreilles étrangères de ce misérable "joual" : entre nous, on finit par ne plus le remarquer; mais en présence des étrangers, il fait rougir (Marcel Adam, journaliste, 3/6/67).

On peut également sentir une certaine mise en garde face à la dégradation de la langue. Certaines gens n'hésitent pas à prévenir les Québécois contre les dangers que pourrait engendrer cette détérioration. On va jusqu'à qualifier le joual de cancérogène et on le considère comme un signe de décadence. D'aucuns anticipent même ce qui pourrait arriver si la population continuait à parler ce langage :

Car le joual, aidé d'autres facteurs de pourrissement, risque d'installer au Québec une civilisation tribale qu'on pourrait résumer ainsi : Y fa chaud, ça pue, pis on é ben (Jean-François Pelletier, lecteur, 21/6/73).

3.1.1 Vocabulaire

Le vocabulaire figurant parmi les descriptifs les plus révélateurs d'une langue, regardons les remarques que l'on adresse aux joualeux concernant les sacres, les anglicismes ou encore les bafouillements.

Le joual c'est le vomissement d'un peuple qui laisse le feu s'éteindre : un vocabulaire de ghetto qui n'accorde plus d'importance aux idées et aux véritables valeurs. [...] Le joual c'est le petit-nègre des colonisés; vocabulaire d'esclaves et d'analphabètes (Jacques Parent, lecteur, 4/3/71).

Mais si l'on entend par là un mélange d'anglais et de français largement farci de jurons ou d'expressions ordurières, comme l'a implicitement défini le conférencier [le juge Philippe Ferland], on ne peut hésiter un instant (Vincent Prince, éditorialiste, 22/9/73).

Or, cette crise s'est traduite en une remise en question globale de notre société, la contestation, paradoxalement, atteignant même notre langue maternelle, le français, que de plus en plus d'idéologues, d'intellectuels, d'artistes, de professeurs renient pour valoriser le joual cette mixture de français et d'anglais, truffée de borborygmes et d'onomatopées (Marcel Adam, journaliste, 18/4/75).

Ils [nos ancêtres] ne se sont sûrement pas battus pour du "joual", ce mélange infect de sacres, d'anglicismes et de bafouillements (R.P. Georges-Henri Lévesque, o.p., fondateur de la Faculté des Sciences sociales de l'Université Laval, 9/10/75).

Et l'on pourrait en ajouter de nombreux autres, réflétant tous l'aspect pitoyable de cette sous-langue que plusieurs qualifient de bâtarde. En conclusion, ce que les gens qui écrivent dans *La Presse* reprochent le plus au vocabulaire du joual, c'est surtout d'être

minable et d'être composé de toutes sortes d'éléments à éviter : onomatopées, bafouillements, jurons, anglicismes.

3.1.2 Comparaisons

Lorsque les gens tentent de définir une langue, quelle qu'elle soit, ils n'hésitent pas à la comparer. Comparaisons qui, inévitablement, se font grâce aux idiomes lui servant de référent. À la lecture des citations suivantes, nous verrons que certaines opinions relevées dans le corpus de recherche comparent le joual au français international ou au français de France.

Je parle "joual" pour me faire comprendre... mais ensuite je retraduis en FRANÇAIS! (Frère Untel, 22/11/60)

Et quand, dans l'interview placée à la fin du livre, Tremblay déclare qu'il écrit en français normal lorsqu'il veut être lui-même et livrer son univers personnel, et qu'il écrit en joual lorsqu'il regarde les autres, voilà qui devrait attacher le grelot et susciter chez n'importe quel commentateur lucide et aguerri d'utiles interrogations... (Martial Dassylva, journaliste, 1/4/72)

Certaines lectrices essaient également d'éveiller la fierté des Québécois afin qu'ils prennent conscience de l'ingérence d'un intrus indésirable dans leur quotidien : le joual.

Mais d'où vient le besoin de monter sur scène [la pièce de Michel Tremblay : En Pièces Détachées] l'image et le langage les plus méprisables d'un peuple qui travaille à

s'affranchir de la faiblesse et de l'ignorance? (Lise Monette, lectrice, 18/3/71)

La devise que vous écrivez dans le communiqué, "bien parler s'est [sic] se respecter, parlts [sic] joual c'est se dégrader", devrait être lue et vue de la population, il y en aurait assurément d'autres du genre qui traduiraient notre pensée et notre fierté d'un bon parler français (Denise Forget, lectrice, 20/4/73).

Comme on peut le constater, ces commentaires sont tous négatifs et cela est très représentatif de ce que l'on retrouve dans le corpus de presse. Les gens traitent différents aspects du joual en rédigeant leur article. La prononciation, le vocabulaire, les anglicismes, la vulgarité sont tous analysés et critiqués. Qu'ils soient simples lecteurs ou professionnels, ils établissent à plusieurs reprises certaines comparaisons dégradantes à l'égard du joual et en reproduisent une image avilissante. On peut toutefois y lire certaines affirmations positives face à cette façon de parler qu'est le joual. C'est ce que nous verrons dans la prochaine partie.

3.2 Les gens qui sont en faveur du joual

Nonobstant le fait indéniable que la très grande majorité des gens qui émettent leur opinion sont contre le parler joual, il demeure toutefois quelques inconditionnels qui eux sont tout à fait en faveur de cette façon de parler. Ne serait-ce que d'appuyer publiquement l'écriture de certains écrivains comme Michel Tremblay ou encore Rock Carrier, indiquant ainsi leur tendance. Que ce soit

en 1961 ou en 1981, on peut lire les commentaires suivants, commentaires qui sont indubitablement favorables au parler joual. 15

Qu'importe si notre langage est un peu rustre au tympan de certains illuminés? N'a-t-il pas quand même son charme, sa chaleur et sa pittoresque éloquence que lui donnent certaines expressions particulières aussi louables qu'imagées? Preuve est que notre littérature canadienne nous fait honneur dans tous les pays d'Europe (Virginie Dussault, lectrice, 9/2/61).

Le JOUAL, c'est un rajeunissement du français! Si notre langue ne plaît pas aux puristes, ils n'ont qu'à ne pas nous lire, nous les "joualeux" (Victor-Lévy Beaulieu, 4/11/72).

Cela revient simplement à reconnaître la juste valeur du joual. Car cette langue a une grande valeur expressive. Du point de vue affectif, elle est très riche et très spontanée. La plupart des phrases des pièces de Tremblay perdraient toute leur authenticité, leur saveur et leur impact si elles étaient dites en "bon français" (France Boudreau, lectrice, 18/5/73).

Les "joualisants" ne veulent pas la victoire du joual contre le français...; ils veulent seulement que les Québécois se rendent compte qu'ils sont normaux, qu'ils parlent une langue normale dont ils n'ont pas à avoir honte; (Louis Landry, lecteur, 12/7/73)

¹⁵ Autres citations en annexe, numéros 71 à 74.

Même le Frère Untel a le droit de changer d'opinion, aussi surprenant que cela puisse paraître. Après sa sortie remarquée du début des années 1960, qui aurait prédit une telle évolution dans ses propos. Serait-ce le signe que le *langage joual* est plus acceptable ou est en voie de l'être?

Un autre changement que l'on découvre chez le frère Untel, c'est son attitude, sa prise de position, envers le joual. "Je n'ai jamais rejeté cette forme de langage; dans "Insolences", précise-t-il, sans me prononcer sur le sujet, je laissais entendre que je n'était [sic] pas contre. Depuis, j'ai pris conscience et j'ai adhéré au dynamisme culturel et linguistique de ce qu'on appelle le joual. Cette langue-là - car c'est bel et bien une langue, une langue qui appartient à un milieu qui veut s'affirmer, se défendre je lui découvre une légitimité et une signification profondes. J'ajouterais que le joual a un apport spécifique à apporter à la francophonie, l'avenir le prouvera." (Frère Untel, 10/11/73)

L'écrivain Victor Lévy Beaubieu, quant à lui, va plus loin que le simple commentaire positif, il cherche à atteindre l'appartenance, l'affirmation en tant que peuple. Il se veut réaliste dans ses propos n'ayant pas peur de reconnaître certaines faiblesses.

Le joual est une langue différentielle qui sert admirablement le propos révolutionnaire des Québécois. Le joual marque pour les Québécois la prise de possession de la parole, d'une parole qui soit la nôtre et qui nous touche dans ce que nous avons d'essentiel, nos laideurs et nos beautés. Le joual, c'est toute, y compris le français (Lévy Beaulieu, 11/2/74).

On remarque que les gens qui approuvent le parler joual évoquent à plusieurs reprises l'importance de l'identité québécoise, donc une façon de s'identifier comme peuple. Également on note une prise de conscience sur la façon de s'affirmer, de se démarquer par rapport au français international ou au français de France. Plusieurs personnes affirment devoir reconnaître la grande valeur expressive de cette façon de parler qui est chère aux Québécois.

On peut donc conclure sans craindre de se tromper que la majorité des commentaires relevés dans La Presse qui portent sur le joual sont négatifs. Soit qu'ils déplorent le parler joual, soit qu'ils le condamnent, mais rares sont les gens qui en parlent positivement. De 1960 à 1976, on relève environ 20 commentaires favorables au joual. Quelques téméraires n'hésitent pas à l'encenser et à le désigner comme représentatif de la culture québécoise, mais ce n'est qu'une minorité d'individus. En général, il est perçu comme un langage dégradant, de bas niveau et plusieurs Québécois éprouvent de la honte à l'entendre.

Toutefois, qu'on approuve ou désapprouve le parler joual, on ne peut ignorer son importance dans les années soixante, soixantedix, et les courants d'opinions qu'il a pu engendrer. Désormais, le joual fait partie du patrimoine linguistique des Québécois.

4.0 L'influence déterminante de la pièce Les Belles-Soeurs - l'écriture joual de Michel Tremblay

Michel Tremblay, célèbre écrivain et dramaturge, que l'on peut décrire comme un Québécois pure laine, représente une partie vivante de l'héritage littéraire et culturel. Auteur de nombreux romans et pièces de théâtre, on peut également lui attribuer une

véritable prise de conscience collective suite à la sortie sur scène de sa pièce de théâtre Les Belles-Soeurs; prise de conscience non pas morale ou éthique, mais prise de conscience langagière.

Serait-ce la cause de l'augmentation notable du nombre d'articles écrits durant les années 1970, donc postérieurs à la parution des *Belles-Soeurs* ?

- 194 articles écrits durant les années 1960-69
- 450 articles écrits durant les années 1970-79

L'affluence des commentaires durant ces années - 43 % des articles parus parlaient du joual - prouvent hors de tout doute que cette pièce de théâtre a fait réagir les gens. Ce qui suscitait tant de controverses à l'époque, ce n'était pas la pièce elle-même, mais le langage utilisé pour la jouer, donc l'écriture jouale de Tremblay. Si certains s'offusquaient de l'utilisation du joual comme langue de communication, d'autres, par contre, l'acceptaient et le considéraient comme l'idiome des Québécois.

À la sortie de la pièce de théâtre Les Belles-Soeurs, en 1972, le nombre d'articles commentant la qualité de la langue parlée au Québec a augmenté considérablement pour atteindre un sommet durant les années 1973-1974-1975 :

1971 : 15 articles

1972 : 37 articles

1973 : 91 articles

1974 : 93 articles

1975 : 112 articles

1976 : 50 articles

1977 : 15 articles

Entre le ler janvier 1971 et le 30 juin 1976, soit cinq ans et demi, cinquante articles commentent l'écriture de Michel Tremblay.

On pouvait même qualifier le joual de phénomène littéraire, car l'écriture de Tremblay devint la cible des critiques négatives et positives. Encore aujourd'hui tout le monde reconnaît l'écriture de Tremblay où le joual est omniprésent. On ne peut nier sa présence antérieure, mais cette pièce de théâtre de Tremblay aurait-elle été l'élément déclencheur à cet éveil collectif concernant le joual québécois?

4.1 Commentaires négatifs

D'innombrables commentaires peuvent être lus durant ces années, en voici quelques-uns très pertinents ayant toujours comme référent la pièce de théâtre Les Belles-Soeurs ou encore l'écriture de Michel Tremblay. Voyons en premier lieu les commentaires négatifs 16:

Par la suite, le ministre actuel des Affaires culturelles, Mme Claire Kirkland-Casgrain, devait répéter à plusieurs reprises qu'elle considérait la pièce de Tremblay comme un produit de consommation locale à cause de son écriture "jouale" et, à ce titre, non exportable à l'étranger (Martial Dassylva, journaliste, 1/12/72).

Que Tremblay fasse des pièces où nos défavorisés crient leur désespoir, rien à redire là dessus. Qu'il leur donne une langue grossièrement corrompue, passe encore, quoiqu'un bon écrivain trouverait moyen d'être

¹⁶ Autres citations en annexe, numéros 75,76.

vrai sans être démagogue. Mais ce qui est révoltant, dans l'oeuvre de Tremblay, et encore plus dans son comportement personnel, c'est le mépris qu'il affiche pour notre qualité française et l'acharnement qu'il met à chercher à nous réduire au seul niveau qui lui soit acceptable, celui de la saloperie (Pierre Beaudry, 11/4/73).

Comment une société comme la vôtre [Société Saint-Jean-Baptiste], dont le but est de promouvoir l'évolution (dans tous les domaines) des Canadiens français, peut-elle consacrer de façon officielle un jargon aussi honteux que le "joual"? Certes, le "joual" existe, comme existent les poubelles... [le prix Victor-Morin à Michel Tremblay] (Édith Côté lectrice, 10/1/75)

... l'on se croyait envahi par le microbe cancérigène du joual; alors, on se plaindra de la précarité du français parce qu'il y a trop de profs étrangers dont la langue vernaculaire n'est pas celle de Michel Tremblay, d'Yvon Deschamps et de tous les grands ténors du monde "joual". Non seulement au Cégep, mais aussi au secondaire, bien parler, bien écrire, relève de l'idéologie bourgeoise surtout pour les profs dans "l'vent" qui font primer l'appartenance québécoise sur le bon parler français, le langage châtié (Anthony Joseph, lecteur, 26/4/75).

Outre Les Belles-Soeurs, d'autres pièces de théâtre de Tremblay suscitèrent les critiques comme en témoignent les extraits suivants :

Au sujet de "Françoise Durocher, waitress" - A en juger par ses dialogues, Michel Tremblay est sûrement un artiste incomparable mais dans un art un peu particulier : celui de la

défécation. Une défécation monstre, constante et complète puisqu'elle se manifeste à tous les niveaux, pour ainsi dire - physique, intellectuel et moral... et linguistique, bien sûr, linguistique! (Alice et Jean-François Pelletier, lecteurs, 28/11/72)

Ça fait vingt ans que je traîne Albertine (Michel Tremblay) - Certains considèrent Les Belles-Soeurs comme une oeuvre sacrilège, l'apologie du français «bâtard» qui est la langue courante de la majorité des Montréalais peu scolarisés. Cette langue est qualifiée de «joual», le véhicule de la sous-culture (Raymond Bernatchez, journaliste, 10/11/84).

Yvette Merat dans son Manifeste contre le joual ne nomme pas Michel Tremblay, mais sa critique sous-entend l'écrivain, lorsqu'elle spécifie « la présentation d'oeuvres à l'étranger » alors que les Québécois savent pertinemment que quelques mois auparavant, la ministre Claire Kirkland-Casgrain refusait la demande de subvention afin que Les Belles-Soeurs soient présentées en France.

Si des créateurs de monologues, de chansons, d'oeuvres théâtrales ou cinématographiques tiennent à aller chercher leur inspiration dans les moeurs du peuple dont la langue est hélas! "joualisante", qu'ils aient au moins la décence de présenter leurs oeuvres - surtout à l'étranger - comme argotiques et non comme l'idiome du Québec. Et pour aucune considération : ces créations déformatrices de notre langue ne doivent recevoir l'aide des deniers publics (Yvette Merat, 9/2/73).

L'incidence des *Belles-Soeurs* se répercute également sur d'autres pièces de théâtre en empêchant certains projets à l'étranger:

Le joual des "Belles-Soeurs" aurait-il apeuré l'ambassade canadienne à Paris au point de bloquer un projet accueilli avec beaucoup de sympathie et accepté en principe à Ottawa? [la pièce de Roch Carrier La guerre, Yes Sir!] (Martial Dassylva, journaliste, 24/3/72)

Certains lecteurs de *La Presse* n'hésitent pas à envisager des moyens pour le moins inhabituels afin de résoudre le problème du parler joual :

Le "joual" face à la justice Le débat engagé sur **l'usage du** joual littérature et au théâtre, qui a fait se multiplier les prises de bec les plus acerbes depuis un certain temps, sera-t-il transporté devant les tribunaux? C'est ce qui pourrait se produire si on permet à un citoyen de la rue Frontenac, outré par l'usage intempéré que font des tabernacles, calices et accessoires đu culte, certains auteurs dramatiques, et même certains scénaristes de film, de déposer une plainte en justice contre Tremblay et Michel ses interprètes "Belles-Soeurs". Se fondant sur une disposition des règlements municipaux qui prohibe le langage ordurier en public, et sur l'article 160 du code pénal, qui fait toujours un délit du fait de blasphémer devant tout le monde, il s'est en effet présenté au Palais de justice, hier, pour déposer une plainte contre le plus joualisant de nos hommes de théâtre, ... (Léopold Lizotte, 10/8/74)

Le négativisme de ces commentaires vise non seulement l'écriture et le parler joual, mais également les différents

éléments qui les composent : vocabulaire (créolisation du français au Québec, non exempt de blasphèmes), syntaxe (écriture jouale, créations déformatrices) ainsi que la prononciation (langage populaire quelquefois dur à entendre). L'analyse très sévère qui en est faite prouve que les attentes face à la qualité de la langue sont grandes.

Souvent par contre, sans en faire une analyse étoffée, plusieurs personnes émettent des commentaires d'ordre général faisant appel à leur propre jugement et n'hésitent pas à attribuer au joual certains surnoms tels:

- jargon honteux
- défécation linguistique
- français bâtard
- véhicule de la sous-culture
- langage châtié
- microbe cancérigène
- langue corrompue

Ce ne sont là qu'une infime partie de toutes les expressions utilisées afin de décrire *l'écriture joual* de Michel Tremblay, mais qui représentent bien l'opinion des gens en général, qu'ils soient professionnels de la langue ou non.

4.2 Quelques commentaires positifs

Voyons maintenant quelques commentaires positifs lus dans le journal La Presse gratifiant l'écriture de Tremblay :

Michel Tremblay : C'est un devoir que d'écrire en joual tant qu'il restera un Québécois pour s'exprimer ainsi, ajoute-t-il. Quelqu'un qui a honte du joual, c'est quelqu'un qui a honte de ses origines, de sa race, qui a honte d'être Québécois (16/6/73).

Dans le cas de Tremblay, on fait le grand plongeon linguistique : le "joual" devient alors une sorte de patois, mais que Tremblay, loin de le traîner comme un boulet, utilise avec profondeur, pour lui faire rendre une vérité humaine (Louis-Bernard Robitaille, 8/12/73).

Ces quelques opinions émises dans La Presse apportent une autre vision du joual. Une façon de le voir comme faisant partie des origines du peuple québécois, en lui reconnaissant une profondeur humaine et non comme étant la langue des petites gens du Québec. Il est évident que le nombre de ces commentaires positifs ne se comparent aucunement avec la quantité des commentaires négatifs, mais on ne peut les ignorer, car ils représentent quand même l'opinion de certains Québécois.

5.0 Conclusion

Dans ce chapitre sur le joual, tous apportent qui un commentaire, qui une comparaison, qui une explication à ce mot qui tout à coup s'immisce de plus en plus dans le quotidien des gens du Québec. Cela prend une telle ampleur qu'on pourrait le qualifier de phénomène social, car il touche l'ensemble de la population et déjà à cette époque, bon nombre de citoyens se sentaient concernés par la qualité de la langue.

À la lecture de ces commentaires et devant le très grand nombre d'articles contenant une opinion sur le français parlé au Québec, suite à cette pièce de théâtre écrite par Michel Tremblay, on peut affirmer que ce spectacle fut un événement marquant. Non seulement a-t-il déclenché une véritable série de commentaires écrits par les Québécois (professionnels et lecteurs) portant sur la qualité de la langue, mais de là a pris naissance une analyse de la façon de parler, de l'accent, de la richesse du vocabulaire, de la prononciation. Les gens ont remis en question l'orientation que prenait la parlure québécoise.

CHAPITRE 6

LA NORME LINGUISTIQUE

1.0 La référence : le français de France / international

on regarde la signification de l'expression norme linquistique, on la décrit comme étant : ce qui dans la parole, le discours, correspond à l'usage général. Inévitablement, on est porté à revenir aux sources en identifiant le référent, soit le français de France, car là est l'ascendance des Québécois. Mais ce dernier équivaut-il au français international? La distinction suivante s'impose au début de ce chapitre : le français comme langue nationale de la France diffère du français en tant que langue internationale de la francophonie. Ces deux rôles sont souvent confondus, ce qui, pour plusieurs, signifie que le français de France est synonyme de la langue française. On peut donc définir les français nationaux comme étant la langue parlée et écrite dans les quatre pays où le français est la langue maternelle : France, Belgique, Suisse et Canada. On doit se demander, par contre, si les gens établissent une véritable distinction entre le français de France et le français international ou si pour eux ce n'est tout simplement pas le français venant d'Europe.

1.1 Comparaisons

Est-il juste de dire que le français québécois n'a plus que de lointains rapports avec le français de France? Afin d'essayer de répondre à cette question, je tenterai d'analyser quelques composantes de la langue française et d'établir le parallèle entre la norme linguistique et le français au Québec. En parcourant le corpus, on remarque que certaines comparaisons sont établies avec le français international que ce soit :

- le vocabulaire comme les emprunts linguistiques
- la prononciation comme les rrr gutturaux prononcés à la française
- la syntaxe comme « qu'est-ce qui, qu'est-ce que ».

1.2 Le vocabulaire - des mots québécois

Dans un chapitre précédent concernant le mal parler, j'ai traité de la perception du vocabulaire qui est utilisé. Maintenant, examinons cette composante différemment, soit du point de vue de la norme linguiste. Certaines personnes, journalistes, linguistes, rédacteurs du DFP, n'hésitent pas à comparer le vocabulaire québécois avec celui de la France. Voyons leur analyse:

Si on me demande mon avis, je dirai tout simplement ce que j'ai déjà dit : il existe des différences de vocabulaire entre la langue parlée en France, par exemple, et la langue parlée au Québec. Tout comme il existe des différences de vocabulaire entre la langue parlée par un même membre de l'Assemblée nationale, selon qu'il est à la télévision ou dans son jardin avec des amis (Réginald Martel, chroniqueur, 16/6/73).

On n'hésite pas à relever l'utilisation d'archaïsmes et d'un lexique exclusivement québécois :

Le parler le plus répandu au Québec est ce que l'on pourrait appeler, je crois, le dialecte québécois, variété régionale de la langue française. C'est la langue française adaptée au milieu québecois [sic], non pas appauvrie, je dirais plutôt enrichie d'archaïsmes légués par nos ancêtres et de néologismes du terroir. Dépouillé de ses jurons et de ses anglicismes de sens, c'est un parler très pur et coloré dont nous n'avons pas à nous excuser et qui ne

doit surtout pas nous donner un autre complexe d'infériorité. Des archaïsmes comme "un adon", "une accoutumance" ou "une amanchure" doivent être conservés précieusement, et nous n'avons pas à rougir d'expressions du terroir comme à "bout d'âge", "à la brunante", "au plus coupant" ou "casseux de veillée" (Gérard Picard, 6/6/75).

Le Dictionnaire de la langue québécoise de Léandre Bergeron est un tour de force, à plusieurs titres. D'abord parce qu'il n'existe pas de langue québécoise, mais une langue française mâtinée d'un lexique et de formes grammaticales québécoises. L'exemple est banal mais c'est celui qui me vient : l'auteur aurait été incapable d'écrire en «québécois» la préface qu'il a écrite en français (Réginald Martel, chroniqueur, 20/12/80).

Vous parlez d'un ouvrage qui recense des «canadianismes incompréhensibles ailleurs qu'ici». [...] S'il n'y avait pas de DFP, où trouveraient-ils donc l'explication des mots comtés, rouge et bleu (en politique, anglo-québécois, fransaskois, inuit, assurance-chômage, sous-ministre, souverainiste, acériculteur, téléroman, confessionnalité, commission scolaire, etc., qu'on trouve sous votre plume et celle de vos collègues? (Claude Poirier, rédacteur principal du Dictionnaire du français Plus, 25/5/89)

Quant à monsieur Pierre Beaudry, il n'hésite pas à condamner le vocabulaire québécois :

> Et il n'y a pas de doute que si nous avons tant de difficulté à nous exprimer correctement, et à nous comprendre, c'est que les mots que nous voyons et entendons sont trop souvent incorrects. Voilà au moins quinze

ans que, chacun au niveau qui lui est propre, les Québécois cherchent à corriger leur français (Pierre Beaudry, 19/3/75).

1.3 La prononciation

Selon les idées exprimées dans La Presse, si les Québécois se traitent de bouches molles, comme nous l'avons vu précédemment, il doit inévitablement exister un élément comparatif. On retrouve donc la comparaison avec le français parlé par leurs cousins français ou avec le français international ce qui pour plusieurs représente la norme linguistique. Certains condamnent cette prononciation, en voici des exemples :

J'ai été frappée, au retour, [retour à l'enseignement après vingt ans d'absence] par le changement radical du langage, celui des enseignants et celui des élèves. Par rapport à 1936, j'ai constaté un appauvrissement général. Vices de prononciation, pauvreté du vocabulaire (pas plus de 500 à 600 mots usuels), chuintement (s pour ch), zézaiement, ENT prononcé IN, etc. (Marguerite Taillefer-Gagnon, 13/2/70)

En effet, après quelque temps passé en France, une fois qu'on a commencé à écouter au-delà de la prononciation, infiniment moins molle que la nôtre, on se rend compte que si la masse des gens utilise un vocabulaire beaucoup plus riche que le nôtre,... (Marcel Adam, 27/2/70)

En écoutant converser nos jeunes, à différents niveaux sociaux, l'élocution et la prononciation se révèlent soit incompréhensibles ou fautives. Pourquoi? Manque de formation et d'enseignement au

niveau scolaire. Nous avions autrefois des cours obligatoires d'élocution pour corriger des prononciations erronées (Yves Pelletier, lecteur, 24/7/86).

En France, on utilise des anglicismes, ici on mange les syllabes. Ça fait cool, mode! Non, je ne pense pas que ce soit du bon parler français quand on entend à la télévision ou à la radio des gens (qui sont payés pour faire ce métier d'annonceur ou de publicitaires) dire : «J'me joins», «des rrcords», «si (6) pour cent», «soixante cin», «hui pour cent» (Suzanne Gibeau, lectrice, 16/2/87).

D'aucuns observent une prononciation différente entre les deux idiomes sans toutefois clouer au pilori la prononciation suébécoise :

Les rrr gutturaux prononcés à la française, comme vous le dites, ne vont pas obligatoirement de pair avec le bon parler. Il y a un juste milieu en tout. Nous nous devons de bien parler mais surtout de ne pas parler "à la française". Nous ne voulons pas un dialecte français mais un dialecte canadien-français (Monique Leblanc, lectrice, 2/3/61).

Est-ce parce que quelques têtes-fortes, cherchent à influencer leur entourage en changeant leur prononciation, par snobisme, et en se figeant la bouche en "cul de poule"? [...] Ces héros parlaient le vrai français de France, qui, incidemment, ressemblait beaucoup plus au joual qu'au français (affecté) moderne. [...] La langue de Paris est-elle plus belle que la nôtre avec son "argot"? (lecteur, 19/6/61)

Il [le français canadien soigné] conserve, dit-il, une prononciation différente du français européen et d'ailleurs, estime M. Charbonneau, ce n'est pas en imitant les Français que les Québécois amélioreront leur langage, mais en détectant et en conservant les traits qui lui sont propres (René Charbonneau, vice-doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal et président du VIIe congrès international des sciences phonétiques, 2/9/71).

Des prononciations propres au Québec (et peutêtre à d'autres régions francophones du monde), même si elles sont à peine différentes de celles du français universel, justifient une inscription [dans le Dictionnaire de la langue québécoise de Léandre Bergeron]. C'est le cas par exemple de fatiquer, dont le sens est le même que fatiguer (Réginald Martel, chroniqueur, 20/12/80).

1.4 La syntaxe

En ce qui a trait au dernier élément analysé, soit la syntaxe, les gens n'hésitent pas à établir une comparaison avec la norme linguistique établie. Tous les commentaires relevés dénigrent la qualité de la syntaxe, expliquent ce qu'elle devrait être, toujours selon les normes, et en donnent plusieurs exemples¹⁷:

Mais je ne comprends pas que celui qui a reçu de l'instruction, qui a lu des livres bien écrits, qui a vécu dans un milieu bien éduqué, parle si mal sa langue avec une aussi mauvaise syntaxe. D'autre part peut-on demander au peuple de parler un français pur, quand dans

¹⁷ Autres citations en annexe, numéros 77 à 80.

les journaux qu'il parcourt il lit souvent du très mauvais français? Ce journal-ci même, qui me fait l'honneur de publier cette lettre, est parfois farci de ces mauvaises tournures de phrases dont je parle. Exemple : Voici les camions... à toutes épreuves; collision frontale : [sic] Chicoutimien tué raide; de l'école secondaire droit à l'Université; représentant pharmaceutique; les poteaux au sous-sol appuient une partie de la maison (Michel Couton, lecteur, 20/3/61).

Ce que ces messieurs devraient combattre, ce sont les mauvaises formes de syntaxe, exemple: "la fille que je sors avec", et l'emploi des mots dont on ne connaît pas le sens : exemple : "définitivement" à la place de "certainement", etc. (Artaban, lecteur, 13/3/68)

Mais les québécismes qui seront les plus difficiles à identifier sont, à mon avis, ceux qui affectent la syntaxe de notre langue.
[...] Quelle position adopter, par exemple, vis-à-vis de plusieurs locutions conjonctives dont l'usage est «régional» en sachant pertinemment qu'elles affectent le mécanisme de la subordination? J'en ai colligé au moins une dizaine d'exemplaires. Ce sont les locutions suivantes : «d'abord, d'abord que», «un, d'un coup que», «des fois que», «à part que», «mais que», «fait que»... (Philippe Barbaud, linguiste, 26/10/85)

La syntaxe n'est guère plus brillante que la grammaire et l'orthographe. On distingue mal une proposition subordonnée de la principale. On ignore tout simplement qu'une phrase peut comporter une proposition principale et plusieurs subordonnées. Les phrases ou les bouts de phrases, devrait-on dire se suivent à la queue leu leu sans articulation ni lien entre elles. Du manque de structure et

d'articulation suit une pensée floue et si évasive que l'étudiant-e peut toujours prétendre que c'est ce qu'il voulait dire même s'il a écrit le contraire (Yvon Pageau, UQAM, 27/11/87).

On peut constater que la critique est vive, claire, et que les gens appuient leurs propos d'exemples syntaxiques démontrant l'authenticité de ce qu'ils avancent. Certaines affirmations demeurent toutefois discutables. On remarque également plusieurs références à la norme soit au français international afin de corroborer certains dires.

1.5 Supériorité du français international

Quelques lecteurs et professionnels de la langue s'unissent afin de clamer haut et fort qu'il n'y a qu'un seul français, le français international, en d'autres mots le français parlé en rance. Ils n'hésitent pas à condamner le langage des Québécois, allant même jusqu'à le mépriser en le qualifiant de dialecte ribal. Ces constatations amènent certaines gens à souhaiter un rapprochement vers l'idéologie désirée soit un calque du français québécois sur la norme établie : pour certains, le français international, pour d'autres, le français de France. Voyons dans un premier temps, les commentaires des personnes qui admirent ces façons de parler. 18

Ce qu'il faut en premier lieu, c'est savoir quel français on veut parler : ce qui compte, c'est la conviction qu'il n'y a qu'un seul français celui qui se parle en France, a poursuivi l'auteur de célèbres "Réflexions sur

¹⁸ Autres citations en annexe, numéros 81 à 83.

nos façons de parler", Gérard Dagenais (17/4/61).

Autant il m'apparaît indispensable de parler l'italien comme les Italiens, l'allemand comme les Allemands, le chinois comme les Chinois, autant il me semble que nous perdrions notre temps à chercher à parler le français autrement qu'à la manière des Français. Tant que ceux-ci seront dix fois plus nombreux, et plus puissants, que n'importe quelle autre communauté francophone au monde, la langue française sera ce qu'ils en feront, et pour la parler correctement, il faudra la parler comme eux. [...] Quand nous aurons tous, de la sorte, absorbé la langue aussi bien qu'un simple balayeur de rues de Paris, c'est-à-dire dans deux ou trois mille ans, alors, et alors seulement, pourrons-nous chercher à corriger les Français sans nous rendre ridicules (Pierre Beaudry, 31/10/73).

Quand on pourra comparer la langue du Français de 10 ans avec celle du Québécois du même âge, tous les espoirs seront permis. Mais nous en sommes loin! (G. Cousineau, lecteur, 3/7/84

« Nous ne pouvons définir une langue française sans que la France la reconnaisse. Nous ne sommes pas les États-Unis » (Denise Bombardier, 26/4/85).

Voyons maintenant les opinions des Québécois lues dans le corpus de presse, qui font du français international, le seul modèle valable :

Bien parler, c'est une question de dignité. Une dignité qui convient aussi bien aux pauvres qu'aux riches. Seul le français international, qu'il ne faut pas confondre avec l'argot de Paris, nous vaudra le respect des autres (Vincent Prince, éditorialiste, 22/6/72).

Le juge Philippe Ferland, président de l'Institut de diction, a profité de la tribune que lui offrait cette semaine le club Kiwanis-Saint-Laurent pour fustiger à nouveau le "joual" et convier les Québécois à se rallier sous la bannière du français international. Il mérite sûrement qu'on l'appuie (Vincent Prince, éditorialiste, 22/9/73).

C'est tellement vrai que Pelletier [?], l'autre jour, a fait une grande sortie pour que le Québec devienne français, ben sûr, le français international, le français conventionnel (Victor-Lévy Beaulieu, 26/1/74).

Pourquoi se rabat-on sur un français saccagé, incommunicable, qui rendrait le Québec isolé de la francophonie? [...] Par une sorte d'instinct collectif, ceux des Québécois qui pratiquent un dialecte tribal n'appréhendentils pas la fin du français, langue internationale, et ne se préparent-ils pas à survivre à leur façon, repliés sur eux-mêmes, hors de la francophonie sclérosée? (Roger Lemelin, 6/2/74)

Même le milieu des affaires relève le fait que le français québécois est inférieur au vrai français, soit celui parlé ou écrit en France.

J'ai bondi [Pierre Beaudry] dans le bureau du directeur et je lui ai expliqué qu'il ne fallait pas envoyer ça, que ce n'était pas du bon français. Il m'a répondu, en anglais :

"Bien sûr que non, c'est du français québécois! Ne savez-vous pas que vous ne parlez pas le vrai français? Vous parlez le patois canadien-français. Je ne peux vous parler en français parce que, moi, je parle le français parisien." [...] On assistera, dit-il [Pierre Beaudry], à "un rapprochement de plus en plus accéléré du français au Québec et du français universel. C'est irréversible." (Jacques Benoit, 23/2/77)

La langue écrite, quoique moins commentée que la langue parlée, fait quand même l'objet de certaines comparaisons relatives au français de France:

Alors, je regarde la première page de LA PRESSE, et je songe que je ne suis qu'un Canadien français, un de ces attardés qui, au Québec, osent encore s'efforcer d'écrire en français de France (lecteur, 26/4/74).

Lorsqu'on parle d'infériorité de la langue, ce n'est pas iniquement vis-à-vis le français parlé en France, mais aussi par capport au français parlé sur le continent africain comme en lémoignent éloquemment les articles suivants:

Dans des tête-à-tête avec les ministres de l'éducation en Afrique, notre ambassadeur de la cause française s'est vu servir ce hors d'oeuvre: "Dans notre pays, Monseigneur, nous donnons une importance première à la langue. Vous savez que nous avons des voisins anglophones; il nous faut en conséquence un français parfait. C'est pour cela, vous me comprendrez, que je ne confie jamais de jeunes élèves à vos compatriotes." [...] Ne vous méprenez pas Mgr Lussier, ce n'est pas notre accent qui frappe les Africains, ce sont les "si j'aurais", "ça l'a pas de bons sens", "mek que j'yalle", "j'étais t'allé", pour m'en

tenir à des exemples très bénins." (Marie-Rollande Taillefer, lectrice, 9/7/66)

..., encore que si nous voulons imposer notre langue à des immigrants, il faut qu'elle soit internationalement présentable, c'est-à-dire qu'elle soit du vrai français! [...] Je pense en particulier à mes étudiants africains qui tous parlent mieux que la plupart des nôtres un français qui n'est pourtant pas leur langue maternelle (R.P. Georges-Henri Lévesque, o.p., fondateur de la Faculté des Sciences sociales de l'Université Laval, 9/10/75).

1.5.1 Enseignement

L'enseignement étant une des bases sur lesquelles repose l'apprentissage de la langue, certains commentaires y font référence tout en spécifiant que les enseignants devraient peutetre enseigner un français conforme aux normes internationales.

> Si les Canadiens français de notre âge parlent un meilleur français c'est dû (pas probablement, mais sûrement) au fait que nos professeurs de 1930 étaient mêlés à des professeurs de France, et la présence de 2 ou 3 Français dans une école était suffisante pour hausser le niveau de la qualité du français parlé dans ces écoles (Robert Rouleau, lecteur, 26/3/70).

> Mais partout dans le monde où le français s'enseigne, la règle générale ne devrait-elle pas être d'enseigner un français conforme aux normes internationales? (Claude Gravel, éditorialiste, 15/9/72)

On dit que des éducateurs inculquent aux jeunes l'idée que le français appartient à la France, et de ce fait, devient au Québec une langue de colonisé (Jean Pellerin, éditorialiste, 14/11/73).

Ces commentaires relevés dans La Presse témoignent clairement de l'infériorité de la langue par rapport à la norme linguistique. Les gens précédemment cités confèrent au français international ou au français parlé en France, les lettres de noblesse, soit l'exactitude du vocabulaire, le véritable accent, la bonne prononciation. De plus, on les identifie comme étant le but à atteindre, l'objectif ultime.

1.5.2 Constatations et comparaisons objectives

Après avoir lu plusieurs commentaires encensant le français international au détriment du français québécois, voyons maintenant des articles où l'on retrouve des constatations ou encore des comparaisons plutôt objectives entre les deux langues.

La littérature représentant souvent la richesse d'une langue, le commentaire suivant met en parallèle ce qu'on retrouve dans les leux pays.

Daviault déclare Μ. incontestablement, dans notre littérature, le français du Canada n'est plus, sauf chez le petit nombre, le français de France. Il ne s'agit pas là, dit-il de ce parler pittoresque que l'on peut prêter à des personnages de roman ou de théâtre, mais bien de la narration dès qu'on y trouve même des mots comme vétéran expressions dans 1e d'ancien combattant, combine internationale pour cartel, firme dans son acception

anglaise, anticiper au lieu de prévoir, manières de table en traduction de "table manners", union pour syndicat, etc." (Pierre Daviault, 11/6/60)

Quelques justifications plausibles sont amenées par les lecteurs ou professionnels afin de tenter d'expliquer d'où vient cette différence entre les deux parlers. Que ce soit l'environnement, la façon de vivre ou l'évolution naturelle, toutes ces raisons expliqueraient, selon eux, l'écart grandissant entre la norme linguistique et le français québécois. 19

Toute cette confusion vient pourtant d'une réalité toute simple : nous parlons ici la langue québécoise, et la langue française est de plus en plus une langue étrangère pour nous. Tout cela est absolument normal et n'a rien de honteux. [...] Une langue européenne transplantée en Amérique ne peut pas évoluer en Amérique comme elle évolue en Europe. Quoi que l'on fasse, elle deviendra de plus en plus différente de la langue européenne (Louis Landry, lecteur, 7/10/70).

Aussi est-il impensable que la lanque québécoise devienne un jour identique au français soi-disant international. C'est là un rêve stérile de lexicologues. Longtemps attachés à une terre, habitant un pays froid, héritant de maniérismes paysans des quatre la France, les Québécois coins de développé un langage bien à eux où les poêles qui "dérougissent pas" ont une signification exclusivement québécoise. [...] Ce que dit Henri Bélanger, c'est que tout simplement, il y a des vérités et des sentiments forts qu'un Québécois peut difficilement autrement qu'en Québécois. [...] Selon lui,

¹⁹ Autres citations en annexe, numéros 84,85.

le joual est une invention d'intellectuel; il y a bien sûr des Québécois dont le parler est très "marginal" par rapport au français "international" - mais leur langue n'est pas plus éloignée de la norme que certains idiomes américains (Louis-Bernard Robitaille, 27/3/72).

Ainsi, notre langue française se conforme depuis 350 ans à nos besoins nord-américains de communication; elle devient peu à peu une langue plus québécoise et américaine que française et européenne (Louis Landry, lecteur, 12/7/73).

A cause de l'isolement dont il a si longtemps souffert, le Canada français n'a guère pu suivre l'évolution de la langue française et il est tout naturel qu'un grand nombre d'archaïsmes aient subsisté chez nous (Pierre Beaudry, 15/1/74).

Certains n'hésitent pas à mettre en évidence le fait que le français québécois est différent du vrai français c'est-à-dire différent de la norme reconnue, sans toutefois être inférieure :

Il faut me comprendre : je ne tiens absolument pas à ce que les romanciers et les auteurs de théâtre chez nous se mettent à écrire en français "français" (Roger Lemelin, écrivain, 9/2/74).

Il est aussi bête de condamner le français international que de condamner le joual ou le québécois. [...] ...; forcer les Québécois à correspondre ou à converser entre eux en français international ou en français de France comme le voudrait M. Beaudry n'a pas

beaucoup plus de bons sens,... (Louis Landry, lecteur, 8/10/74)

Quant à la question à savoir qui de vous ou de nous parlent français, je crois pouvoir dire en toute franchise que les deux groupes le parlent, mais avec un accent différent, tout comme les Normands et les Bretons (Jérémie Dunn, lecteur, 8/9/75).

Certains éléments de la langue québécoise sont commentés régulièrement, alors que d'autres comme l'accent le sont plus rarement. Voici deux opinions relatant des événements qui se sont produits de l'autre côté de l'océan, mais qui témoignent de la différence que certaines gens relèvent entre le français dit normatif et le français québécois.

Cela arrive : des Québécois à l'accent assez prononcé, qui entendent 30 fois de suite dans la même soirée, "Oh! quel accent terrible! incroyable! amusant", etc., ou : "Parle-moi comme dans "La Vraie nature de Bernadette", encore un peu..." C'est l'inconvénient de cette popularité soudaine : les Québécois ne peuvent pas ouvrir la bouche en public sans se faire dire : "Oh! quel drôle d'accent, est-ce que par hasard... (Louis-Bernard Robitaille, 20/2/74)

Je suis allé à Paris, les premiers jours, on ne me comprenait pas ou on souriait à mon accent. J'ai fait l'effort de bien articuler et d'employer les mots qu'ils utilisent et on m'a compris mais on a continué de sourire à mon accent (Charles Campeau, lecteur, 3/4/87). Certains se veulent plus tranchants en reconnaissant tout simplement que le français parlé en France ne convient pas aux Québécois, ne leur appartient pas.

Si je suis tellement préoccupé par votre billet, c'est que je suis moi-même un étudiant barbu aux cheveux longs et qui contrairement à vous s'exprime en québécois (ou joual) parce que c'est sa langue maternelle, au lieu de s'exprimer dans une langue étrangère (le français). Un des problèmes majeurs au Québec est celui de l'identification culturelle. Pourquoi, je vous le demande, s'efforcer de parler un français qui ne nous convient pas puisque nous ne sommes pas des Français (Paul Demers, lecteur, 7/2/73).

Pour conclure cette partie traitant des comparaisons objectives, on remarque que les gens relèvent les différences notables entre les deux variétés de langage sans toutefois condamner ou déprécier le français parlé au Québec. On tente i'expliquer, de justifier, de chercher les causes qui écartent la langue québécoise de la norme établie.

1.5.3 Comparaisons positives

Si pour plusieurs la norme équivaut au français international, pour d'autres, l'élément de comparaison ne devrait pas exister compte tenu que tout pays possède son propre langage comme en font foi les témoignages suivants²⁰:

²⁰ Autre citation en annexe, numéro 86.

Nous pouvons nous améliorer, j'en conviens, mais notre langage vivra toujours, et les Canadiens français pourront avec orgueil se différencier des autres, utilisant une langue bien à nous, sans effort, riche en souvenirs; si ce n'est pas toujours du français de France, c'est du moins du canadien de chez nous (lecteur, 19/6/61).

Cessons de dénigrer notre propre langue et surtout ceux qui la parlent; nous ne sommes pas meilleurs, mais aussi pas plus mauvais que tout autre peuple de langue française... (Le Bonhomme Vandevoorde, lecteur, 29/7/66)

Depuis le temps que les anglophones ayant une connaissance suffisante du français nous cassent les oreilles avec leur "moi je suis allé étudier le français à Paris". Les deux professeurs, MM. Sinclair Robinson et Donald Smith, ont justement voulu s'attaquer à ce vieux préjugé et surtout faire comprendre qu'au Canada il est plus utile de parler le français comme les Québécois que de faire bonne impression dans les salons avec un accent plus ou moins parisien (?, 27/9/73).

M. Boulanger [M. Jean-Claude Boulanger, professeur à l'université Laval et ancien responsable des travaux de néologie à l'Office de la langue française] estime que les Québécois n'ont pas à rougir de leur langue. Le français parlé ici est tout aussi valable que celui des Parisiens, n'en déplaise aux puristes (Pierre Vennat, 19/11/92).

Selon l'échantillonnage relevé dans le cadre de cette recherche, un long chemin a été parcouru depuis l'époque où les Québécois avaient honte de leur langage, mais l'excès en tout étant

à déconseiller, certaines mises en garde sont faites afin de ne pas tomber dans l'exagération, comme s'efforcer de mal parler pour ainsi se faire reconnaître comme Québécois.

> Car l'époque où les Québécois chuchotaient dans les endroits publics pour ne pas être remarqués (certains étaient même flattés lorsqu'on les prenait pour des Belges ou des Suisses!) est bien révolue. Mais aujourd'hui, l'impression que le complexe (d'infériorité) que certains avaient sur le plan linguistique est vécu à rebours, avec une certaine agressivité. Comme s'il s'agissait de prouver aux Français - et peut-être à soimême - que l'époque de la "honte" est bien terminée : alors certains Québécois forcent leur langage. Il n'est pas rare qu'on entende, en entrant au "Select" ou au "Rosebud", résonner d'énergiques Tabarnak! Les "nouveaux" Québécois n'essaient pas de passer pour des Français, ils font, dans bien des cas, un effort pour qu'on les reconnaisse comme (Louis-Bernard Robitaille, Québécois 21/2/74).

On compare l'utilisation de certains vocables au Québec et en Trance, tout en essayant de faire ressortir le bien-fondé de la norme linguistique.

Rien n'oblige les Québécois à parler comme les Français, ne serait-ce que pour le bien-être de la langue française. Les Français sont très portés de ces temps-ci à tout mettre à la sauce américaine. [...] Pourquoi LA PRESSE n'emploie-t-elle pas les mots W.-C. et waters pour «toilettes»? Mais voyons, ils sont dans le «Robert», et synonymes! [...] Ce n'est pas à singer le langage des Parisiens que vous ferez progresser le français au Québec (Guy Charpentier, lecteur, 9/1/79).

Alors pourquoi avoir utilisé le mot «clairer»? Simplement que le français est une langue vivante et qu'il vaut mieux utiliser les mots que tout le monde comprend plutôt que ceux compris par les seuls adeptes de l'Académie française. C'est l'usage qui fait la langue, et, que voulez-vous, les ouvriers disent «clairer». Est-ce alors que le mot utilisé et compris par la majorité est moins noble que le mot utilisé par la petite minorité au pouvoir l'Académie française? Et, pourquoi n'y aurait-il que les Français de France à pouvoir franciser des mots anglais? Pourquoi les
«week-end», «pull» et «parking» seraient-ils du meilleur français? (Robert Cadotte, Michel Desjardins, Richard Gendron, Colette Noël, lecteurs, 3/3/81)

Ce lecteur plus âgé nous livre ses observations qui font état l'une nette amélioration depuis quelques décennies:

Ensuite, mes enfants et vos neveux et nièces seraient mieux compris en France actuellement que vous et moi il y a 30 ou 40 ans. Mieux, nos respectifs grands-parents auraient eu des difficultés plus grandes encore à communiquer à Paris (Paul Daoust, lecteur, 3/6/87).

Le langage utilisé dans les sports en France et au Québec lonne également lieu à des comparaisons parfois étonnantes et à la reconnaissance d'éléments positifs en ce qui a trait au parler québécois :

Nos sportifs, plus progressistes que tous les autres Canadiens, ont pris de bonnes résolutions et ont décidé de se refranciser. Ils ont assailli les librairies où se vendent des journaux expédiés directement de Paris. Pauvres "eux"! Ils ont vite réalisé à quel point l'ignorance du "Français" est crasse, et son vocabulaire retardataire. Bon nombre nous

ont souligné qu'après deux siècles de séparation de la France, ils pouvaient difficilement comprendre la langue de leurs ancêtres (Des sportifs de Montréal, lecteurs, 12/4/73).

J'avoue que les Québécois emploient des termes impropres et plus encore des anglicismes lorsqu'ils discutent de sport ou de tout autre sujet. Mais de là à leur jeter la pierre, et à lancer des fleurs aux Français de France, il y a une marge. [...] Les Canadiens français et les Québécois n'ont donc pas à souffrir d'un complexe d'infériorité. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de place à l'amélioration : ce n'est pas parce que les Français parlent mal eux aussi que les Québécois doivent "se taper sur la bédaine"! (Robert Petit, lecteur, 13/10/75)

1.5.4 Explications

Dans toutes ces comparaisons, certaines personnes essaient de crouver des explications plausibles au fait qu'elles ne parviennent pas à atteindre la qualité du français international, comme par exemple le contexte nord-américain ou encore la séparation avec la France. D'autres affirment qu'étant donné la différence de culture, cela ne peut qu'engendrer une disparité évidente au niveau de la langue.

Comprenez bien que nous, Québécois, séparés de notre mère-patrie depuis près de 400 ans, ne parlerons jamais plus comme nos chers cousins FRANÇAIS que vous semblez tant Notre franco-québécois honorer. subira toujours l'influence du contexte américain qui se reflétera dans vocabulaire, dans sa syntaxe et même dans sa phonétique. Et pour vous réconforter, je tiens

à vous dire que notre nouvelle langue a conservé plusieurs mots d'ancien français du XVIIe siècle devant lesquels nous ne devons aucunement rougir tels que "achaler, écourticher, bougrine, chaudière" et j'en passe (Louise Jasmin-Demers, lectrice, 7/11/72).

Malgré les efforts des puristes, il est impensable qu'on puisse jamais "corriger" entièrement le français québécois. Le français québécois doit nécessairement se distinguer du français parlé en France parce qu'il reflète une réalité, voire une culture, différente. La chasse aux soi-disant fautes est donc futile si elle a pour but d'amener le français québécois à se confondre au français parlé en France (Mimi Beaudry-Losique, 28/6/74).

C'est une transformation semblable, de la langue française à la langue québécoise, qui s'est produite lorsque les colonisateurs français sont débarqués au Québec. Les nouvelles conditions de vie, et les nombreuses influences extérieures ont engendré cette langue québécoise et ses particularités (Daniel Warthod, lecteur, 22/10/76).

À la lumière des commentaires précédemment énoncés, on note un plus grand nombre de critiques négatives face à la langue parlée au Québec comparativement à celle utilisée dans les pays francophones plus spécifiquement en France, laquelle étant synonyme d'exemple à suivre.

Pour conclure, peu importe les justifications que les gens invoquent, on ne peut que reconnaître les comparaisons qui se font toutes avec un dénominateur commun : la norme linguistique. Et souvent la norme s'identifie au français international, donc, on

compare le vocabulaire, la prononciation par exemple à ce qui s'entend dans les autres pays principalement en France. Tout cela se fait inconsciemment, car les gens ne mentionnent pas le terme sorme dans leur commentaire, cependant ils y réfèrent en etablissant un rapport de comparaison entre les deux idiomes.

2.0 Les « niveaux de langue »

Lorsqu'on observe cette question de la norme, on note que cela englobe différents domaines dont celui des niveaux de langue par exemple. Si on compare le français québécois au français international afin de déterminer où se situe la norme acceptable, on découvre que l'on ne peut ignorer les différentes façons de parler. L'analyse du corpus de presse nous fait également remarquer que la majorité des gens confondent les niveaux de langue populaire, familier, soutenu) et la dualité qui existe entre bon et mauvais français, ou encore entre bon et mauvais usage.

Aussi loin que l'on puisse se souvenir, que ce soit dans l'entourage immédiat, famille, amis, ou encore dans le milieu scolaire ou le lieu de travail, souvent les gens constatent que la langue parlée possède différents niveaux de langue. Fréquemment ceux-ci sont reliés au statut social des personnes ou encore au degré de scolarisation. C'est ce qui ressort des opinions exprimées sur ce sujet dans le journal La Presse.

2.1 Le français parlé par l'élite

Les gens qui écrivent dans La Presse parlent d'une certaine élite que l'on peut décrire comme des personnes cultivées et colarisées, en plus d'être très à l'aise financièrement. Autrefois, on les baptisait la bourgeoisie, les nobles, les riches, la classe supérieure, alors que la classe populaire est plutôt définie par les gens de la rue, les vendeurs dans les magasins ou encore les gens plus ou moins instruits toujours selon les articles aus dans La Presse. Plusieurs commentaires établissent directement un lien entre les niveaux de langue et les classes sociales attribuant à l'élite un français impeccablement parlé.²¹

Un journal de Toronto a publié une lettre qualifiant notre français du Québec, de "patois". On voit que notre français du Québec a très mauvaise réputation à Toronto. Il est évident que cet ignare n'a pas fréquenté notre élite, ni même notre classe moyenne qui, en très grande majorité, parlent un français très correct et parfaitement compréhensible pour quiconque connaît le français (Suzanne Leclerc, lectrice, 28/4/62).

Nous n'avons, en vérité, qu'une élite parlant un français impeccable (plus les quelques bonnes volontés), et Dieu sait qu'ils ne sont pas légions, malheureusement! Nos vendeurs dans les magasins et nos gens de la rue (en général) ne peuvent, ni n'essaient, de parler un français correct, aux étrangers qui nous viennent de partout (Michèle Hamel, lectrice, 6/7/66).

Dans "Niveaux de langue et société", Miron et le linguiste Gilles Lefebvre définissent trois niveaux de langage parlé, le langage familier, le langage soutenu et le langage populaire. Le premier parlé par les deux tiers de la population correspond au parler de René Lévesque, alors que le second, dont le meilleur exemple est Jean Lesage, ne serait utilisé que par un-sixième de la population,

²¹ Autres citations en annexe, numéros 87,88.

tout comme le troisième, qui correspondrait au parler d'Yvon Deschamps. La thèse de Miron consiste à dire que ces trois niveaux de langage renvoient à des classes sociales. Les cadres et la bourgeoisie parlent un langage soutenu, les petits-bourgeois un langage familier et les classes populaires parleraient un langage populaire (Luc Perreault, 16/6/73).

Tous nous savons que le bon usage de la langue par l'individu est directement proportionnel à l'étendue de sa culture. Le langage populaire (le joual) se retrouve surtout dans la masse des gens pas trop instruits et plus ou moins cultivés, c'est-à-dire les travailleurs, tandis que le bon "perlé" français se concentre chez cette minorité, cette élite instruite et cultivée, c'est-à-dire les professionnels et les politiciens (lecteur, 29/9/75).

Comme explication plausible aux différents niveaux de langue, d'aucuns mentionnent le degré de scolarisation observé dans les différentes classes de la société québécoise :

Avec d'autres spécialistes, il [le juge Philippe Ferland] reconnaît qu'il y a plusieurs niveaux de langue en tout pays. Ces niveaux correspondent généralement à des degrés divers de scolarisation. La langue est normalement parlée avec plus de pureté par les gens plus instruits (Vincent Prince, éditorialiste, 22/9/73).

Dans la bourgeoisie on parle aussi joual mais l'emploi en est plus rare et limité surtout à des situations précises, par exemple les moments d'émotion forte, colère ou indignation, ou de détente (enfants en récréation!). [...] En général et à mesure

que le niveau d'éducation s'élève, on sent un effort conscient pour éviter ce qui rappelle le joual. [...] On ne peut imaginer un avocat plaidant en joual ou un professeur faisant un cours en joual, non pas tellement parce que le joual est essentiellement une langue populaire mais parce que le joual n'aurait pas les ressources suffisantes pour leur permettre d'élaborer leur pensée. Il est donc essentiel pour ceux qui ont atteint un certain niveau de culture d'utiliser une langue plus riche et plus précise que le joual (Mimi Beaudry-Losique, 28/6/74).

Certains vont même plus loin en relevant la domination de la classe dite supérieure, sans toutefois approuver cette supériorité, ce qui les amène à s'interroger afin de savoir où se situe la norme du français québécois :

On camoufle derrière une lutte pour le "bon parler" une incapacité scientifique ou, plus souvent, une lutte de classes sociales. C'est la classe dite supérieure qui exige que les autres classes parlent sa langue, ou encore qui affirme que ceux qui n'utilisent pas leurs mots ou leurs règles sont des ignorants, des imbéciles, des incapables, des petits, des sans-grade... C'est l'humiliation pour la domination (Gilles Bibeau, Université de Montréal, 18/12/72).

D'autres, par contre, n'hésitent pas à soutenir le contraire et par le fait même affirment que le québécois ne peut être défini comme étant du vrai français.

... ils estiment [les milieux de l'enseignement collégial] que la langue n'est pas une valeur en soi, que les normes linguistiques n'existent pas, que l'essentiel est de pouvoir "se faire comprendre", et que

"la langue du peuple" c'est "le québécois" et non pas le français. Les plus sophistiqués de ces enseignants estiment enfin, à la lumière de leurs propres lectures, que c'est par le langage que la bourgeoisie maintient son pouvoir (bien parler, bien écrire, c'est appartenir à la classe dominante), ... (Lysiane Gagnon, 9/4/75)

Plusieurs citations précédentes témoignent de la domination de la classe supérieure et voilà qu'une analyse faite dans le milieu scolaire vient corroborer ces constatations. La citation suivante fait le lien entre le milieu de vie et le classement à l'école :

... que les milieux défavorisés ont le record des classements dans les voies allégées, en français comme dans d'autres matières (Lysiane Gagnon, 10/4/75).

Toujours dans le milieu scolaire, on reconnaît qu'il existe deux niveaux de langue chez les élèves et là aussi on démontre le lien étroit entre le bon parler et le degré d'instruction :

Les étudiants ont deux langages distincts, note l'étude, l'un qui sert à l'intérieur des cours, l'autre à l'extérieur. Le fait qu'un bon parler soit toujours relié à un certain degré d'instruction, et donc à certaines classes sociales, constitue un des principaux obstacles à la bonne qualité du français parlé, note l'étude, qui relève deux autres obstacles dans ce domaine... (?, 8/1/74)

Il y en a d'autres par contre qui sont totalement en désaccord evec l'existence des niveaux de langue et qui ne craignent pas de l'affirmer haut et fort :

Il n'y a donc pas une langue du peuple et une langue de la bourgeoisie. Il n'y a que des gens qui connaissent plus ou moins bien leur langue. Les Canadiens français en sont une excellente illustration. Beaucoup de membres de leurs classes dirigeantes s'expriment comme des ignorants (Ivan Guay, 21/4/75).

On dit couramment qu'il y a le niveau de langue «populaire», «familier» et «soutenu» quand ce n'est pas «recherché». Je le dis tout net : cette dernière idée est fausse, abusive et trompeuse. La langue française, pas plus que n'importe quelle autre, n'est absolument pas organisée et ne fonctionne pas du tout en niveaux de langue tels qu'on les qualifie. [...] Ce qui dans la langue est familier à l'un sera considéré comme soutenu par l'autre. Inversement, ce qui apparaît comme très familier à l'un («Sacrer, y a rien là!») sera ressenti comme très vulgaire par l'autre (les «gros mots») (Philippe Barbaud, 23/2/85).

Certaines études évoquent une théorie tout à fait différente de celles habituellement énoncées. Selon cette théorie, ce ne serait pas la classe défavorisée qui aurait un niveau de langue inférieur, mais bien la classe dite favorisée qui utiliserait la langue d'une façon plus créative. Voyons les explications qu'on donne :

Désautels, Par exemple, Claude des un de l'équipe, chercheurs note vocabulaire, les qualificateurs et les formes grammaticales elles-mêmes utilisées par les sujets étudiés varient selon l'interlocuteur est un supérieur, un égal ou un inférieur. Et ces variations semblent obéir à des règles non écrites et instinctives, certes, mais réelles et constantes. ailleurs, les données recueillies jusqu'ici indiquent que les ressources d'expression du groupe étudié ne sont pas nécessairement inférieures à celles d'un groupe social plus favorisé, mais qu'elles sont différentes. Et ceci, non seulement au niveau du vocabulaire, mais encore à celui des structures. Ce qui tendrait à infirmer la théorie émise par d'autres linguistes selon laquelle les classes favorisées utiliseraient la langue de façon plus «créative» que les moins favorisés (Yves Leclerc, 11/5/78).

Quelques personnes relèvent le fait que la qualité de la langue de l'élite aurait tendance à diminuer, à se détériorer. Lertains vont même jusqu'à affirmer que cette élite se laisserait envahir par ce laisser-aller contagieux qui caractérise la langue québécoise, ce qui aurait comme conséquence d'avilir leur langage parlé.

En effet, une partie importante de l'élite québécoise semble se faire une sorte de coquetterie de déformer et d'avilir le plus possible la langue française. Jugeant sans doute perdu le combat en faveur de correction et de l'élégance du langage, cette élite paraît avoir abandonné la partie, et se rabat allègrement sur la langue et littérature jugées à la mode et qualifiées "bien de chez nous". Ce laisser-aller contagieux crée un climat défavorable à la rigueur et à la bonne tenue en matière linguistique (Jean Pellerin, éditorialiste, 15/3/77).

Mais en revanche, tout porte à croire qu'il y a eu détérioration de la langue chez les élites (disons tout simplement la proportion la plus instruite de la société, celle qui a accès aux postes-clés). On le voit à la façon dont on s'exprime dans les cours de justice où les avocats sont de moins en moins capables

d'articuler une plaidoirie claire, cohérente et efficace, dans les universités où la lecture et l'écriture sont considérés comme des savoirs superflus, dans les médias où les niveaux de langage sont si souvent confondus, dans la publicité qui vit à l'heure du « Donnes-z-y ha claque », partout où l'on confond « démocratisation » et vulgarité, ce qui est bien la pire façon de mépriser son prochain (Lysiane Gagnon, journaliste, 9/2/85).

On sait bien que des gens instruits désormais se font une sorte d'honneur à imiter le parler populaire. [...] On verra un politicien cultivé, un professeur émérite utiliser un grossier langage pour faire humble, accessible, prétention sans aucune. Résultat : la langue floue, molle (Claude Jasmin, 11/3/85).

...: « La langue populaire (québécoise) est moins accentuée aujourd'hui, donc plus compréhensible. Mais la langue des élites, elle, s'est détériorée ». Selon Mme [Denise] Bombardier, des professeurs d'université d'ici prendraient plaisir à s'exprimer dans une langue bâtarde; plusieurs jeunes avocats ne sont carrément pas capable de s'exprimer convenablement; les jeunes journalistes sont souvent plus intéressés à « plugger » des câbles partout qu'à apprendre à maîtriser leur langue. Elle dénonce en outre l'utilisation exagérée de l'adjectif, le tutoiement et une familiarité déplacée « au nom d'une quelconque idéologie égalitariste » (Paul Roy, 26/4/85).

Non seulement nos «élites» ont-elles du mal à s'exprimer convenablement, mais elles ont fortement encouragé le mauvais langage (Jean-Guy Dubuc, éditorialiste, 8/8/86).

Également, une même personne peut utiliser différents types de communication dans son quotidien, allant du langage familier au langage soutenu. Le niveau de langue peut donc être choisi iépendamment de la communication dans laquelle les gens s'engagent. Dans l'article suivant, la journaliste Lysiane Gagnon en donne un exemple:

Le pédagogue de pointe parle "français" avec le journaliste. J'en ai vus qui, avec des ouvriers, changeaient de niveau de langue, changeaient l'accent qu'ils ont naturellement, passaient du "vous" au "tu" et lançaient avec effort des sacres, histoire, semble-t-il, de se faire comprendre. [...] ..., à moins que l'on ne décide en haut lieu qu'on va produire deux classes de Québécois : les uns, les "gens bien", qui parleront français, et les autres, les pauvres, qui parleront créole [un coordonnateur pédagogique]" (Lysiane Gagnon, 11/4/75).

Afin d'établir un lien avec la norme linguistique, le capprochement avec le français écrit est très pertinent et mérite qu'on l'analyse sérieusement, car selon certaines gens, notre langue écrite ressemble au français universel:

Ce qui complique la situation linguistique au Québec, c'est l'existence de plusieurs parlers distincts de valeur bien inégale, et parfois de leur mixture. [...] Le français dans le sens de français universel, est surtout langue écrite au Québec (Gérard Picard, 6/6/75).

Ils [les enseignants] doivent se convaincre à chaque instant de leur carrière que l'enjeu fondamental d'une classe de français réside dans la pratique du langage soutenu, occasionnelle il est vrai à l'oral mais habituelle à l'écrit. [...] C'est donc le

français écrit qui véhicule le mieux la pratique du langage soutenu parce que l'écrit, du fait de son caractère public, est «standard», international, universel (Philippe Barbaud, 23/2/85).

La publicité joue un grand rôle quand on parle de qualité de la langue, car elle fait partie du quotidien et elle touche l'ensemble de la population. Le commentaire suivant illustre bien pù devrait se situer la norme servant de base à la langue publicitaire :

...: la langue de la publicité est, comme le dit M. Claude Cossette [publicitaire], miroir social» qui correspond en général à la considérée comme «correcte» opposition à la langue **élémentaire** ou populaire) par la majorité. Mme Denyse Maheux [président et directeur général de Maheux, Hill et Associés | précise quant à elle que le niveau de langue utilisé dépend de la clientèle que vise le fabricant du produit annoncé, et qu'«aussi longtemps que la lanque parlée de la population continuera de la langue de la publicité s'enrichir, québécoise deviendra plus raffinée et plus intéressante» (Lysiane Gagnon, journaliste, 2/10/79).

Pour conclure cette analyse de l'interrelation entre les iifférents niveaux de langue que l'on retrouve au Québec, on remarque que personne ne tente d'établir une corrélation directe entre la norme du français québécois et les niveaux de langue. On qualifie à l'occasion le langage de populaire, familier ou soutenu, mais sans le comparer à ce que devrait être la norme. Doit-on léceler dans cette absence l'indifférence des gens face à ce que levrait être le français québécois comparé à la norme établie?

3.0 Une langue sans norme véritable

Seulement quelques lecteurs et professionnels de la langue parlent de la norme de la langue française au Québec ou plutôt se questionnent à ce sujet. En abordant cette question, la plupart d'entre eux prétendent que la langue est sans norme véritable. Il est important de noter le petit nombre de commentaires concernant ce sujet comparativement au nombre impressionnant de commentaires traitant du joual ou des anglicismes par exemple. Les professionnels de la langue abordent majoritairement ce sujet.

Malheureusement cette langue québécoise faute de normes et de reconnaissance officielle n'a pas de statut véritable et cela crée chez les Québécois une certaine incertitude quant à leur langue propre (Mimi Beaudry-Losique, 29/6/74).

Certaines personnes font état de deux normes différentes, québécoise et internationale, et affirment que de toute façon les normes ne seront jamais établies au Québec.

Ces nouvelles manies [introduire l'équivalent féminin dans les textes] n'ont pour effet que d'alourdir une langue que nous parlons et écrivons déjà plutôt mal, d'allonger les textes et d'en rendre la lecture désagréable. Qu'on s'occupe donc plutôt de changer les réalités, plutôt que d'avoir la prétention infantile de transformer une langue dont les normes, de toute façon, ne seront jamais établies au Québec. (Si nous parlions un dialecte unique au monde, nous serions maîtres absolus de la syntaxe. Mais notre langue est une langue internationale. Il y en a qui n'aiment pas ça, moi je trouve que c'est une très grande chance.) (Lysiane Gagnon, 4/12/80)

Depuis sa création en 1961, l'Office de la langue française a subi une lente évolution qui l'a fait passer de la défense presque « académicienne » de ce qu'on appelle le « français international », à une certaine tolérance à l'égard de termes qualifiés de « canadianismes de bon aloi », puis enfin aujourd'hui à l'acceptation de ce qui portera désormais le nom de « québécismes » (Fernand Beauregard, 11/10/85).

Nous serions pris ainsi avec deux normes différentes. Telle est la logique absurde de notre état de diglossie, c'est-à-dire la situation d'un peuple aux prises avec deux traitements différents d'une même langue en fonction de deux légitimités concurrentes, la québécoise et l'internationale (Philippe Barbaud, 16/11/85).

D'autres amènent la possibilité d'une norme québécoise ou d'un français québécois standard en d'autres mots que ce ne soit pas la norme du français made in France.

Quelle sorte de langue faut-il enseigner? Au ministère de l'Éducation, la norme recommandée est maintenant «le français correct (ou standard) d'ici», encore que cette expression un peu floue reste à définir, comme le signalait hier, lors du colloque organisé par le Conseil de la langue française sur la qualité de la langue, M. Gilles Gagné, professeur au programme de perfectionnement des maîtres de français à l'Université de Montréal (3/10/79).

On a enfin découvert que le français du Québec, malgré ses particularismes, est du vrai français tout comme la langue américaine est du véritable anglais. «On s'aperçoit maintenant que le français n'est pas seulement

la Tour Eiffel. On peut leur vendre le français de Vigneault.» [M. Pierre Niedlispacher, directeur de l'école française d'été de l'Université de Montréal] (Mariane Favreau, 22/8/80)

Elle [la suggestion du Conseil de la langue française] présuppose l'existence d'«un consensus», chez les experts, sur l'existence, chez nous, d'un «français québécois standard». [...] Le président Martel a exprimé l'avis que le français québécois bien que possédant commun le un tronc avec français international, ou de France, а des caractéristiques particulières, «différences» d'un caractère patrimonial qu'il y a lieu de décrire dans un dictionnaire lexicographique (Jean-Pierre Bonhomme, 24/5/90).

Il y a quelques années (1977), ils [les enseignants] ont adopté la politique suivante : «Que la norme du français dans les écoles du Québec soit le français standard d'ici. Le français standard d'ici est la variété de français socialement valorisée...» [...] Quand il s'agit de savoir «quel utiliser français» enseigner, écrire ou publiquement, les Ouébécois sont réduits à chercher les réponses dans des ouvrages extérieurs au pays et propres aux Français (c'est ce que sont les dictionnaires du français courant comme le Petit Robert et le Petit Larousse illustré)! [...] ... ils [les Québécois] consomment et enseignent la norme du francais «made in France». Nous nous comportons comme si le français d'ici n'avait pas acquis de droits naturels et n'avait pas pris le goût du terroir après plus de trois siècles et demi d'enracinement et de vie en Amérique (Pierre Martel, 9/1/91).

D'autres, par contre, n'hésitent pas à soutenir que le Trançais québécois ne peut se qualifier d'être le vrai français :

Pendant trop longtemps, on a habitué les Québécois à se contenter de n'importe quelle sorte de français sous prétexte que cela était encore préférable à l'unilinguisme anglais. Pour ma part, je refuse catégoriquement de me livrer à pareil "choix". J'exige du français et j'exige du bon français (Pierre Beaudry, 27/11/73).

Même si plusieurs revendiquent une norme québécoise, certains sondages prouvent indubitablement que les gens veulent que leurs enfants apprennent leur langue selon la norme internationale:

Les Ouébécois utilisent beaucoup canadianismes, mais ils ne veulent pas qu'ils soient enseignés. Un exemple : 80 p. cent des répondants ont dit employer le mot canceller, mais en réponse à une autre question, 70 p. cent ont dit souhaiter que leurs enfants apprennent plutôt annuler. Quatre-vingt-huit p. cent des personnes interrogées veulent qu'on enseigne bavarder plutôt que placoter. Ces résultats, souligne la linguiste [Mme Annette Paquot], vont à l'encontre des «thèses défendues par plusieurs pédagogues voudraient voir s'instaurer dans les écoles un enseignement du français fondé essentiellement sur une norme strictement québécoise.» (André Pratte, 8/12/88)

4.0 Conclusion

Peu importe l'opinion émise, on doit reconnaître que la conception même de la norme fait face à une indifférence assez jénéralisée. La population en général commente davantage la

prononciation, le vocabulaire, la vulgarité, le joual que la norme de la langue, celle-ci étant un concept plutôt abstrait. Certaines personnes, plus directement concernées par le sujet, vont questionner afin, peut-être, d'éveiller la conscience collective du peuple québécois.

CONCLUSION

La conclusion de ce mémoire traitant de la perception de la qualité de la langue au Québec de 1960 à 1992 d'après les opinions publiées dans La Presse passera en revue chacun des sujets développés afin de répondre aux questions soulevées au début de cette recherche. Je répondrai aussi à mon hypothèse de départ qui était de voir si, au fil des ans, les Québécois demeuraient négatifs ou non dans leur propos lorsqu'ils parlaient de la qualité de leur langue.

Le premier objectif consistait à voir si l'opinion des Québécois avait changé au cours des ans. En voici un bref résumé:

```
Les commentaires négatifs :
de 1960 à 1969 = 81,7 %
```

 $de 1970 \ a 1979 = 74,6 %$

ie 1980 à 1992 = 85,5 %

Les résultats confirment une certaine continuité dans l'opinion des lecteurs et des professionnels même si on remarque une légère fluctuation au niveau des pourcentages. L'écart le plus grand se retrouve au cours des années 1970 à 1979 (74,6 %) ce qui s'explique peut-être parce que c'est la décennie où il y a eu le plus grand nombre de commentaires (457), donc possiblement plus de Québécois qui ont écrit dans La Presse à cette époque afin de défendre ou de rondamner la langue utilisée au Québec.

La conclusion que l'on peut tirer du premier chapitre intitulé l'ortrait global de la perception de la langue est à l'effet que, selon l'échantillonnage du corpus, les Québécois ont une image négative de la langue parlée et écrite au Québec. Le taux fort révélateur de 79,6 % réprouvant le langage utilisé quotidiennement constitue une preuve indéniable. Également le fait que des journalistes comme Lysiane Gagnon, André Pratte et Michèle Ouimet ecrivent des séries d'articles traitant de la piètre qualité de la Langue écrite chez les élèves témoigne d'un intérêt évident, d'une sensibilisation, voire d'un véritable signal d'alarme. Ces quelques commentaires résument bien la situation :

- des élèves qui ne lisent plus et qui écrivent en charabia
- la langue écrite au Cégep : une nouvelle langue
- on fait n'importe quoi... sauf du français
- l'élève n'aura même pas appris les règles élémentaires de la langue écrite, et aura très peu lu
- l'enseignement du français dans nos écoles est lamentable
- quand des étudiants ne peuvent conjuguer le verbe « être » à l'imparfait
- ce n'est pas un mystère que certains écrivent au son
- les professeurs aurait dû nous enseigner l'orthographe plutôt que de nous expliquer c'était quoi un poème

les quelques critiques résument bien l'ensemble de ce chapitre et rémoignent par le fait même de la perception des gens qui ont exprimé leur opinion dans La Presse au cours de ces années.

Dans le deuxième chapitre, Les caractéristiques du « mal parler québécois », les statistiques tirées du corpus révèlent quatre grandes causes expliquant ce mal parler. Le premier élément responsable a trait aux anglicismes dans une proportion de 15,3 %. Les Québécois évoquent également la vulgarité, dans une proportion moindre de 6,8 %, la pauvreté du vocabulaire, 4,1 % et la mollesse de la prononciation, 3,3 %. En ce qui a trait aux anglicismes, les gens déclarent:

- · une langue contaminée par les anglicismes
- nous préférons la désignation anglaise
- · l'anglicisation systématique dans le domaine du travail
- les anglicismes syntaxiques gonflent la proportion de fautes

Quant à la vulgarité, on relève ce qui suit :

- les Canadiens-Français sont vulgaires
- une population de sacreurs
- un orage de pornographie linguistique doublé de saloperies et de blasphèmes
- ces ordures sont propagées dans les écoles
- on sacre aussi naturellement qu'on se dit bonjour

Les commentaires concernant la pauvreté du vocabulaire sont aussi très significatifs :

- la peur du mot recherché
- l'abandon des beaux mots de la langue
- notre vocabulaire est d'une pauvreté affligeante
- on parle un français approximatif
- ils se rabattent sur des termes vagues

It enfin, voici quelques exemples de critique concernant la prononciation:

- la bouche molle
 - les prononciations à la joual
- on prononce à l'anglaise
- la paresse linguistique

Joilà donc, brièvement, ce que les lecteurs et professionnels l'hésitent pas à dénoncer afin d'expliquer le pourquoi du mal parler qui caractérise les Québécois.

Le troisième chapitre sur le joual représente un peu le coeur le ce mémoire parce qu'il livre quelques faits vraiment marquants. Jon seulement nous permet-il de constater la très grande itilisation de ce mot par les Québécois, mais on peut noter une fluctuation de son emploi au cours des décennies (1960 à 1969=36 %, 1970 à 1979=43 %, 1980 à 1992=14 %). Les lecteurs et professionnels attribuent au joual plusieurs descriptions. En voici quelquesunes :

- monstruosité
- anti-langage
- parler débraillé pour citoyens de seconde zone
- l'art de parler le français le plus mal possible
- c'est un langue plus près de l'animal que de l'homme
- du français en décomposition
 - bâtard issu du croisement du français avec l'anglais
- · le vomissement d'un peuple
- le petit-nègre des colonisés
- mixture de français et d'anglais, truffée de borborygmes et d'onomatopées

Autre fait marquant à souligner : la découverte de l'impact totable qu'a eu la pièce de théâtre Les Belles-Soeurs de Michel remblay, celle-ci entraînant un tollé général de protestations et une augmentation des articles publiés dans La Presse qui critiquent on seulement le parler joual, mais tout ce qui touche le langage québécois et ce qu'il risque de devenir au contact du joual. Durant es années 1960-69, on constate la parution de 194 articles alors que 450 articles traitant de la qualité de la langue au Québec ont été écrits durant les années 1970-79. Voici quelques exemples qui réprimandent spécifiquement l'écriture de Tremblay :

- · le mépris affiché pour notre qualité française
- le joual existe comme existent les poubelles
- le microbe cancérigène du joual

On observe également que contrairement aux années 1970, les innées 1980 enregistrent une nette diminution du pourcentage l'utilisation du vocable joual (1970 à 1979=43 %, 1980 à 1992=14 %), indiquant sans l'ombre d'un doute que le joual ne représente plus le centre d'intérêt de la langue parlée au Québecque s'est-il passé exactement afin d'expliquer cette baisse? Est-il entré dans nos habitudes? Cela pourrait sans doute faire l'objet n'une recherche ultérieure.

On peut donc conclure que l'écriture de Tremblay a marqué le lébut des années 1970 parce que la prise de conscience des Québécois face à la qualité de leur langue est allée au-delà du oual, visant tous les éléments de la langue parlée au Québec tels la prononciation, le vocabulaire, la vulgarité et la syntaxe. En voici des exemples :

- c'est vrai qu'il est difficile d'écrire une langue bâtarde
- un vocabulaire de ghetto
- vocabulaire d'esclaves et d'analphabètes
- truffé de mots étrangers (américains ou anglais)
- le joual ne connaît ni grammaire, ni syntaxe, ni stylistique, ni règle d'aucune sorte
- ce français contaminé par l'anglais ambiant et pourri de l'intérieur au niveau de la syntaxe
- ce mélange infect de sacres, d'anglicismes et de bafouillements

me joual peut donc être considéré comme l'étiquette suprême du mal

Le quatrième et dernier chapitre traitant de la norme linguistique démontre que les gens établissent une comparaison vidente avec le français utilisé en France ou le français international. Que ce soit au niveau du vocabulaire, de la

prononciation ou de la syntaxe, le référent utilisé pour juger de la qualité de ces éléments demeure le français venant de l'autre continent, établi par plusieurs comme la norme à respecter. En roici quelques exemples :

- il existe des différences de vocabulaire entre la langue parlée en France et la langue parlée au Québec
- une langue française mâtinée d'un lexique et de formes grammaticales québécoises
- · la prononciation infiniment moins molle que la nôtre
- vices de prononciation : chuintement (s pour ch), zézaiement, EN pour IN
- des prononciations propres au Québec
- une prononciation différente du français européen
- celui qui a reçu de l'instruction parle si mal sa langue avec une aussi mauvaise syntaxe
- farci de mauvaises tournures de phrases les québécismes les plus difficiles à identifier sont ceux qui affectent la syntaxe de notre langue

La seconde conclusion que l'on peut avancer a trait aux ...iveaux de langue que l'on retrouve au Québec. Les Québécois jugent que ceux-ci sont étroitement reliés au statut social des personnes. La langue est habituellement mieux parlée par les gens plus ...instruits. Une telle croyance a comme base de référence les ...ifférents éléments jugés essentiels à un bon langage établissant ...insi les différents critères sur lesquels repose la norme ...inguistique. On peut nommer par exemple, le choix des mots, la formulation des phrases, l'articulation. En voici quelques exemples :

un bon parler est toujours relié à un certain degré d'instruction

le bon usage de la langue est directement proportionnel à l'étendue de sa culture

- une langue plus riche et plus précise
- la correction et l'élégance du langage
- le vocabulaire, les qualificateurs et les formes grammaticales varient selon que l'interlocuteur est un supérieur, un égal ou un inférieur.

Après toutes ces analyses, je peux répondre à mon hypothèse de lépart et affirmer que l'opinion négative que les Québécois lecteurs et professionnels) ont de leur langue en 1960 ne l'améliore pas, mais se dégrade au fil des ans. En général, les ritiques deviennent plus sévères, plus cinglantes parfois. Des vénements comme la pièce de théâtre Les Belles-Soeurs ou encore la lérie d'articles de la journaliste Lysiane Gagnon en 1975 fournissent aux Québécois des éléments critiquables qui englobent tous les aspects de la langue au Québec. Les pourcentages relevés cans la présente recherche corroborent ces affirmations.

Après la lecture de tous les articles du journal La Presse concernant la qualité de la langue, on se rend facilement compte que l'émotivité est omniprésente dans la plupart des commentaires. Cette vision de la langue par les usagers ne fait pas seulement la critique de ce qui se lit ou de ce qui s'entend, mais aussi de ce qui touche leur culture, leur appartenance, tout cela à travers leur façon de parler et à travers leur écriture.

Je dois ajouter que les gens ne critiquent pas, ne commentent pas l'aspect linguistique dans leurs articles parus dans La Presse, non plus qu'ils ne parlent d'insécurité linguistique.

À l'instar de nombreux autres dossiers où le travail n'est pas lerminé, le dossier de la qualité de la langue au Québec devient une responsabilité sociale et il se doit de rejoindre tous les québécois. Il faut pouvoir aller au-delà des simples constatations et se tourner vers l'ensemble des actions à poser. Le chemin parcouru depuis 1960 regroupe de nombreuses observations pertinentes qui ont été mises en relief dans ce mémoire et qui ouvrent sur de nouvelles perspectives de recherche.

ANNEXE 1

CITATIONS

CHAPITRE 2 - PORTRAIT GLOBAL DE LA PERCEPTION DE LA LANGUE

- 1.0 La négativité générale des commentaires
- L'objectif de la commission de la langue i. parlée - Un langage simple et naturel : non celui d'un académicien Dans aucun domaine nous ne demandons la perfection : nous ne saurions d'ailleurs raisonnablement nous y attendre. Ce que nous prêchons, c'est un honnête et sincère effort vers amélioration progressive du langage. Nous combattons la négligence, le laisser-aller et la vulgarité du langage (Texte tiré des principes directeurs qui doivent animer la Commission permanente de la langue parlée de l'ACELF, 30/1/61).
- L'enfant qui vient d'un cours de français où l'on a tenté de lui apprendre une langue un tout petit peu correcte et qui entend, à la télévision, une espèce de patois minable utilisé par des vedettes qui prouvent qu'on peut devenir riche et populaire en parlant le plus mal possible, cet enfant-là ne peut pas avoir le goût du français (Jean-Guy Dubuc, éditorialiste, 5/2/81).
- « Nous parlons diffus, nous parlons indécis, nous parlons flou, disait M. Pierre Maranda dans la conférence d'ouverture du congrès [de la langue française]. Nous utilisons des vocables simplistes comme ceux de la communication informatique » précisait ce professeur au département d'anthropologie de l'université Laval (Mariane Favreau, 15/11/82).

- Ils [les jeunes] parlent mal et ne savent pas écrire. [...] Abîmé, meurtri, déformé, pauvre et mou, le français qu'ils croient parler résonne comme autant de borborygmes. Quelle tristesse! (Francine Montpetit, 25/9/87)
- La piètre qualité de la langue française n'est, pour M. Dumont [Fernand, sociologue], que le symptôme d'une problème bien plus grave : «Une société qui balbutie révèle son anémie dans tous les secteurs de son existence» (André Pratte, 30/1/88).
- 2.0 La perception de la langue parlée
- 2.1 Quelques commentaires positifs
- Tous les jours, des milliers de Québécois se corrigent, par respect pour leur langue. C'est là d'ailleurs la seule raison de l'amélioration qui s'est manifestée au cours des dernières années, et qui s'opère par la volonté de toutes les couches de notre société (Pierre Beaudry, 2/1/75).
- 7. ... que la langue des journaux - et la langue parlée en général s'est améliorée de beaucoup. "On oublie toujours d'où on est parti, dit-il [M. Gilles Marcotte, directeur du département françaises à l'Université d'études Montréal], on pense aux articles d'André Laurendeau, on oublie le style déplorable, journaux de d'une pauvreté inouïe, des l'époque... [...] Ce n'est pas vrai que le français s'en va. On parle français comme on ne l'a jamais parlé, mais on ne le parle plus comme des notaires (Lysiane Gagnon, 10/4/75).

... où il n'est nullement prouvé que la langue з. des Montréalais ou des Québécois soit PAUVRE. Ne pas prononcer certains segments dans "C'est pour ça que j'aime pas entrer dans les gangs" ne prouve en rien que la langue soit pauvre. Le fait d'emprunter une partie de son lexique à une langue étrangère n'en constitue pas une preuve non plus. L'utilisation de structures syntaxiques soi-disant archaïques (archaïques par rapport à quoi?) n'est pas non plus un indice de pauvreté linguistique. En fait, de telles preuves n'existent pas. [...] La lecture de ces travaux permet de voir clairement que le français du Québec est une langue cohérente, logique et structurée au même titre que n'importe quelle autre langue naturelle (Un groupe de linguistes-chercheurs de l'UQAM et de l'U de M, 11/6/76).

3.2 L'enseignement de la langue écrite

- 9. L'enseignement du français dans les écoles primaires et secondaires doit en effet être bien déficient pour que les candidats et les candidates à l'enseignement supérieur ou universitaire parlent et écrivent un français si lamentable. Il est juste de ne pas leur jeter la pierre mais de constater que les professeurs de français en général doivent être médiocres (G.G., lecteur, 4/7/69).
- **.**0. Bien sûr le professeur de français au Québec se voit malheureusement catalogué d'après les résultats que l'on constate : la dégradation du français, la recrudescence du joual et l'envahissement de l'anglicisme. Combien de parents se en entendant désolent leurs rejetons s'exprimer? Combien d'hommes d'affaires déplorent la qualité connaissances grammaticales et linguistiques des employées de leur secrétariat? Annie M. Daguet, lectrice, 8/5/73)

- 11. La majorité des professeurs interrogés dénoncent la piètre qualité de la langue écrite par leurs élèves (Paul Mercier, président, Association des commissions scolaires laurentiennes, 2/6/75).
- Dans les écoles, les deux langues sont mal enseignées et les étudiants sont incapables d'écrire correctement. [...] Ils n'ont absolument pas de vocabulaire. Ils ne savent pas s'exprimer (G. Cousineau, lecteur, 3/7/84).
- 13. J'ai trois neveux âgés entre 20 et 25 ans : ils ont tous les trois poussé leurs études jusqu'au CEGEP. Malheureusement, aucun d'eux ne possède son français. Ils ont tous trois appris par les «sons». [...] A mes reproches, il répondait : «Ça ne fait rien, les professeurs ne s'occupent pas du français, en autant que les devoirs sont faits et remis à la date désirée.» (Lise Auclair, lectrice, 31/7/84)
- _4. Aussi faut-il se féliciter du cri d'alarme que lançait récemment le Conseil supérieur de l'Éducation, qui, surmontant sa pondération habituelle, n'hésite plus, aujourd'hui, à parler de « crise » dans l'apprentissage de la langue maternelle : « Désaffection à l'égard l'écrit; difficultés qui vont l'incapacité d'orthographier jusqu'à celle de phrase: structurer correctement une lecture; désaffection à l'égard de la incapacité de lire et de comprendre un texte. » Le CSE signale que des cégépiens sont incapables de rédiger un rapport « écrit en mots, en phrases et en paragraphes », que « beaucoup n'ont jamais lu un livre entier », et que « certains sont même incapables de lire (c'est-à-dire comprendre) un plan de cours.» (Lysiane Gagnon, 9/2/85)

- 15. Les réactions n'ont pas tardé à venir après qu'une étude du M.E.Q. eut révélé que les élèves de deuxième secondaire font en moyenne une erreur d'orthographe, de syntaxe ou de ponctuation, tous les six mots et que les enfants de l'école privée s'en tirent beaucoup mieux que les écoliers du secteur public. Oui, nos élèves éprouvent des difficultés lorsqu'ils écrivent. [...] On parlait de crise du français au début du siècle, en 1940, en 1960 et en 1975. Le piètre état du français écrit chez certains élèves est imputable avant à des facteurs d'ordre social culturel. [...] Comment des enfants toujours à l'écoute de la télévision, ne voyant jamais lire leurs parents, peuvent-ils développer le goût de la lecture, activité très liée à [...] Ce qui peut être mis cause, c'est l'inertie des l'écriture? [...] davantage en enseignants des autres disciplines assez peu préoccupés de la correction du français (André Ledoux, lecteur, 30/4/85)
- Au ministère de l'Éducation du Québec, on a soudain constaté à quel point la qualité du français écrit dans nos écoles s'est dégradée. Une faute tous les dix mots dans les copies de nos finissants du secondaire! (Hélène Charles, lectrice, 11/5/87)
- On ne compte plus les enquêtes et les études qui concluent à la médiocrité parfois lamentable de la maîtrise du français au primaire et au secondaire. Le constat est partout le même : s'il est reconnu que les jeunes d'aujourd'hui s'expriment mieux que ceux d'autrefois, on déplore en revanche les faiblesses très graves de la langue écrite.

 [...] Devant l'état de la langue, le Québec doit s'inquiéter (Michel Roy, 29/9/87).
- 18. D'année en année, ces derniers [les responsables de l'enseignement du français]

enregistrent la dégradation constante et apparemment irréversible de la langue, aux divers échelons de l'enseignement. On signale même de nombreux cas d'universitaires qui se révèlent incapables d'écrire correctement leur langue (Jean Pellerin, éditorialiste, 15/3/77).

- 19. Les professeurs des cégeps et des universités se plaignent régulièrement de la piètre qualité du français écrit de leurs étudiants, note-t-on. Le patronat déplore lui aussi l'état lamentable du français écrit (André Noël, 5/2/86).
- Analphabètes? Pas tout à fait... Mais de nombreux étudiants d'université éprouvent de la difficulté à lire et à écrire correctement. Les professeurs déplorent vivement cette situation, mais bien peu insistent sur la qualité du français écrit dans les travaux des étudiants (Suzanne Colpron, 27/4/86).
- 21. J'ai lu de mes yeux et fait lire à des confrères, à l'Université de Montréal, des travaux d'étudiants à ce point mal conçus et mal rédigés qu'il fallait avoir posé soi-même la question à traiter pour deviner de quoi l'étudiant voulait parler. Des textes semés de car et de donc, au petit bonheur, sans le moindre lien logique entre ce qui précède et ce qui suit, etc. (Edmond Robillard, o.p., Académie canadienne française, lecteur, 8/10/87)

CHAPITRE 3 : LES CARACTÉRISTIQUES DE NOTRE MAL PARLER

1.0 La dégradation de la langue

- 22. On assiste d'ailleurs à une dévaluation du langage, qui est devenue un phénomène universel : c'est le siècle de l'action, on n'a pas le temps de parler correctement (Jean-Marie Laurence, 22/4/60).
- M. J.-M. [Jean-Marie] Laurence a insisté, hier, sur la cause qu'il considère comme fondamentale de la dégénérescence de notre parler français: "Si on avait la foi dans le langage, on parlerait bien", a-t-il dit (30/11/60).
- 24. Je suis d'accord avec M. Joseph Larivière pour dire que la dégénérescence de la langue est due à notre manque de culture humaniste française, à notre absence d'esprit critique, à l'invasion de l'américanisme, et au fait que dans notre enseignement la part du lion fut donnée à la religion aux dépens du français (J.A. Pilon, lecteur, 17/3/62).
- 25. La langue se dégénère et nous sommes menacés de perdre le génie français (Jean-Marc Léger, 24/5/62).
- 26. ... M. Georges-Emile Lapalme s'est demandé comment l'on pourrait parler de l'épanouissement d'une culture lorsque sa langue se dégrade à un point tel dans le Québec que l'on semble impuissant à mettre un terme à cette situation (Georges-Emile Lapalme, 26/6/62).

- A mes yeux, le Français se détériore constamment. La masse n'a jamais si mal parlé. Par contre, la langue de l'élite s'améliore tous les jours (Jean-Paul Fortin, lecteur, 8/9/62).
- M. Jean-Noël Tremblay, professeur de littérature française à l'Ecole de pédagogie et d'orientation de l'université Laval, a déclaré, lundi, que la langue des étudiants universitaires porte toujours les marques de dégénérescence et de corruption qui caractérisent le parler français au Canada (Jean-Noël Tremblay, professeur, 13/11/63).
- 29. Le bilinguisme, à sens unique, que l'on nous impose dès l'école, est la cause première de la détérioration de notre français (J.-Paul Caron, lecteur, 24/3/64).
- Oui, j'ai enseigné dans une grosse école polyvalent [sic] [...] où le français était massacré à longueur de journée et, où le mauvais exemple venait de la direction ellemême par la voie de "bulletins de service" truffés de fautes, par des messages à tout propos à l'interphone, messages bourrés eux aussi de fautes à faire pâlir de honte et d'indignation. L'administration contribuait ainsi, par sa négligence coupable, à entretenir l'appauvrissement de la langue (Jean-Pierre Hick, lecteur, 24/4/75).

:.2 Notre langue contaminée par l'anglais

Il est vrai, comme le Frère Untel l'affirme si radicalement, qu'il y a une grande amélioration à apporter à notre langage, mais

- il faut tout de même admettre que nous sommes beaucoup sous l'influence des anglicismes, qui souvent placés dans une phrase, veulent tellement mieux exprimer ce que l'on veut dire (Roger Gaudet, lecteur, 30/1/61).
- Qu'on cherche ensuite le terme français pour désigner les choses : combattre les anglicismes. Qu'on lise (plus) afin d'enrichir son vocabulaire et d'apprendre le rythme de la phrase (lecteur, 8/2/61).
- Messieurs, descendez de votre piédestal, mêlez-vous à la foule, à la masse, au peuple, donnez-nous le vocabulaire qui nous manque et ainsi les mots machin et affaire disparaîtront de notre langage, et ce sera une manière d'éviter les anglicismes (W.L., lecteur, 16/8/61).
- Je suis d'accord avec M. Joseph Larivière pour dire que la dégénérescence de la langue est due à notre manque de culture humaniste française, à notre absence d'esprit critique, à l'invasion de l'américanisme, et au fait que dans notre enseignement la part du lion fut donnée à la religion aux dépens du français (J.A. Pilon, lecteur, 17/3/62).
- A quoi cela sert-il de répéter et de répéter que notre langue est un affreux mélange de termes anglais et français, si on ne fait rien pour corriger cet état de chose? Mais encore est-ce du français? (René Noël, lecteur, 13/7/62)
- On s'imagine paraître à la mode lorsqu'on glisse dans la conversation des termes anglais. Plus ça va, plus de mots anglais

s'introduisent dans la langue : bientôt, le français n'existera plus au Québec (Gilles Richard, lecteur, 13/7/62).

- Il a avoué que le français n'a pu que se détériorer dans la province de Québec, étant donné qu'elle est encerclé par les influences américaines et anglo-saxonnes. Egalement que l'infiltration des mots anglais a augmenté (Georges-Emile Lapalme, ministre des Affaires culturelles, 17/7/62).
- Le français du Québec semble être une traduction de l'anglais, "une belle salade russe". Les mots anglais ont primé sur le français par un complexe d'infériorité (Jean Renaud, lecteur, 8/8/62).
- Notre vocabulaire est composé de milliers de mots français et anglais alors que le vocabulaire des Français est composé exclusivement de mots français (lecteur, 10/63).
- Nous, Canadiens français, nous rendons-nous compte que notre langue est un décalque de l'anglais? (Marie-Rolande Taillefer, lectrice, 9/7/66)
- Tous le reconnaissent : le français parlé est un français bâtard. Il est littéralement farci d'anglicismes : ce qui prouve notre situation de colonisé, n'est-ce pas? (Pierre Allard, lecteur, 30/7/66)
- Quand bannirons-nous les termes anglais de notre langage?...: "L'état de compte envoyé

récemment par un garagiste à un anglais se lisait comme suit : débosser et replacer "front fender left"; débosser et ajuster "hood"; poser "windshield glass"; redresser "front bumper left"; débosser et replacer "oil pan." Mais qu'attendons-nous pour faire un peu de progrès? (Claire Campbell, lectrice, 7/12/66)

- Délaisser sans aucune gêne les anglicismes comme "le truck", "le fun", "les brakes", etc. (Guy Hains, lecteur, 2/1/68)
- ..., les phrases sont de plus parsemées de mots anglais: "cash", "mop", "twist". A ceuxci s'en joignent d'autres plus désagréables en ce qu'ils sont coiffés d'une terminaison à la française: "watcher", "driller", etc... (notre vocabulaire!) (T.B., lecteur, 25/1/68)
- Notre français est truffé d'anglicismes, non seulement dans les termes, mais, ce qui est plus grave, dans la forme (Jeanne, lectrice, 29/3/68).
- 46. Ce n'est pas en isolant le Québec qu'on empêche l'infiltration progressive l'anglais; le français ne saurait maintenir. (Car, contrairement à l'opinion de M. Kent-Berber, elle est beaucoup plus avancée et plus dangereuse ici qu'en France : "zipper" au lieu de "tirette", "gas" d'"essence", "connecter" au au d'"essence", lieu "brancher", etc.) (Jurgen Pesel, lecteur, 16/10/68).
- 17. Le français de plusieurs ici est vraiment vicié. Rempli de mots anglais ou en dérivant, il est encore altéré par de nombreuses fautes

grammaticales, des mots défectueux (T.B., lecteur, 30/10/69).

- Ce que vous appelez le "français de la belle province", loin d'être du français, n'est que la pénible manifestation d'une anglicisation imposée par la conquête et, à ce titre, ne mérite guère la caution de votre journal (Pierre Beaudry, lecteur, 22/9/72).
- 49. Afin d'éviter d'angliciser le Québec, il faut apprendre un français convenable. Or, aucun peuple semble avoir plus honte de sa langue que le Québécois (Jean-Guy Dubuc, éditorialiste, 10/2/75).
- Sans doute est-ce le signe d'une très profonde anglicisation, le signe que notre langue a été transformée, bien avant les lois 22 et 101, non pas seulement dans le vocabulaire, domaine futile, ni même seulement dans la syntaxe, domaine important parce que c'est la structure d'une langue, mais aussi, ce qui est beaucoup plus important, dans l'esprit, dans ce qu'on appelle l'esprit d'une langue ou le génie de la langue (Lysiane Gagnon, 7/8/80).
- Les anglicismes du genre «définitivement», ou «une vacance», ou «une funéraille», les barbarismes et les mauvais choix du genre, abondent dans la bouche des gens qui se piquent de bien parler (Jean-Guy Dubuc, éditorialiste, 10/6/84).

3.0 La vulgarité

3.1 Sacres, jurons

- 52. Ce que nous prêchons, c'est un honnête et sincère effort vers une amélioration progressive du langage. Nous combattons la négligence, le laisser-aller et la vulgarité du langage (Texte tiré des principes directeurs de la Commission permanente de la langue parlée de l'ACELF, 30/1/61).
- De plus, ils [les Canadiens français] se complaisent dans leur vulgarité et leur ignorance, dans leur langue mal parlée, mal écrite, dans leur "joual". [...] Ils sont vulgaires et ils entendent conserver leur vulgarité de serfs (Parnasse, lecteur, 5/8/63).
- Je viens de passer deux ans à l'étranger et je reviens, bouleversée par le recul de la langue française dans notre société québécoise. Partout, la vulgarité se propage, véhiculée par nos jeunes et par nos artistes que je croyais idéalistes. [...] Jusqu'à maintenant, il y avait, bien sûr, une partie de la population qui avait un langage vraiment vulgaire, mais ce n'était pas généralisé comme aujourd'hui (Lucette Bazinet, lectrice, 16/9/72).
- Vive la langue française bien parlée, bien articulée, partout, toujours. À bas les sacres, les expressions vulgaires, les anglicismes, la facilité qui laisse dire n'importe quoi et n'importe comment (Marie-Rolande Taillefer, lectrice, 14/11/72).

- Si vous trouvez des allures bâtardes au québécois, interrogez-vous sur les parents du bâtard, sur les influences économiques de la mainmise américaine et anglaise sur nos industries, et alors vous comprendrez d'où vient ce que vous n'hésiteriez pas à appeler, j'en suis sûr, cette vulgarité, pour ne pas dire cette ordure linguistique parlée par des millions de personnes (Louis Pinard, lecteur, 12/2/73).
- Y a-t-il rien de plus désolant que de voir avec quelle complaisance la bêtise et la vulgarité sont monnaie courante chez nous? Même lorsque nous recevons les étrangers? (Pierre Beaudry, 2/12/78)
- On ne jure pas au Québec, on sacre, conclut Nancy Huston [professeure], ce qui illustre très bien poursuit-elle, la relation intrinsèque existant entre deux domaines d'où les mauvais mots prolifèrent, la misère physique et morale qu'a connue un peuple» (Jean Pellerin, journaliste, 23/8/79).
- Pas seulement les animateurs, les comédiens aussi. Souvent parce qu'ils doivent réciter un texte mal écrit; parfois parce qu'ils ne savent pas mieux parler; ou parce qu'ils croient plus drôle de parler mal; ou même parce qu'ils n'ont jamais appris à bien parler. Tout cela avec un vocabulaire de deux cents mots; pas surprenant qu'on jure à pleine bouche et qu'on se serve de jurons pour faire des verbes expressifs (Jean-Guy Dubuc, éditorialiste, 15/12/86).

1.0 La pauvreté du vocabulaire

- L'entreprise canadienne-française, si elle élevait le niveau du français qu'elle emploie, apporterait également un des plus puissants remèdes à la pauvreté de vocabulaire des nôtres, quand il s'agit de désigner les objets de la vie quotidienne et l'homme d'affaires, pris isolément, y gagnerait aussi puisque plusieurs de ceux qui parlent presque exclusivement l'anglais au bureau ont reconnu que leur français souffre probablement d'inanition (Gaston Dugas, journaliste, 17/8/60).
- Disons simplement que ce langage grossier ne sert qu'à démontrer un manque de maîtrise de ses sentiments, une pauvreté de vocabulaire et un manque d'éducation (François Desmarais, lecteur, 18/6/76).
- Je vous fais remarquer cependant qu'il y a plusieurs lacunes à combler chez nos gens : un manque de vocabulaire évident, trop de "Tabernak" et de "Câlisse"! (Professeur Théo, lecteur, 8/10/76)

5.0 La prononciation relâchée

Cependant, devant la généralisation de l'incorrection de la langue, de l'incurie du vocabulaire, de la paresse simplement musculaire, il y a lieu de réagir. [...]
Si nous nous observons bien, nous constaterons que nous avons tous à faire notre mea culpa.
Ne commettons-nous pas des fautes d'impropriété de termes, d'emplois abusifs de

mots anglais, de prononciations défectueuses? (Alfred Ayotte, éditorialiste, 27/4/60)

- Bien parler ne veut pas dire parler avec affectation, mais plutôt bannir des conversations les anglicismes et les mots mal ou à demi prononcés (Monique Leblanc, lectrice, 2/3/61).
- of. ...; car l'idiome de la majorité des Canadiens français n'a plus que de lointains rapports avec la langue française..." Et M. Léger de se livrer, à contrecoeur, à une autopsie de cet idiome : prononciation affreuse, accent souvent laid, lourdeur permanente dans le discours, ... (Jean-Marc Léger, 24/5/62)
- Quoique vous puissiez croire, nous connaissons parfaitement nos déficiences linguistiques. [...] Notre vocabulaire est d'une pauvreté affligeante, notre articulation paresseuse et notre diction ne vaut guère mieux. Tout cela, nous le savons (Jeanne, lectrice, 29/3/68).
- on des consonnes étaient à peu près éliminées et les voyelles réduites de moitié, les mots n'étant que des consonnes (Marcel Adam, journaliste, 15/12/73).

CHAPITRE 4 : LE JOUAL

2.0 Fréquence d'utilisation du mot joual au fil des ans

- Selon M. Marcel Chaput, président du RIN, le Québec est la dernière colonie d'importance au monde, où la langue française est une pièce folklorique, alors que l'anglais est la langue de communication et de travail (?, 23/1/62).
- Le Canadien français n'a pas ce qu'on appelle une langue. Il en a trois : l'anglais pour gagner sa vie, le joual pour s'exprimer, pour communiquer, et le français pour effleurer une culture oh! mais de si loin, comme une culture endimanchée, froide et empesée. [...] Nous sommes un peuple à trois têtes, ou plutôt bicéphale, puisque le joual c'est partiellement du français (Lysiane Gagnon, 23/6/69).

3.1 Plusieurs façons de décrire le joual

70. Eux aussi, semble-t-il, ont subi l'engouement du joual, principal véhicule de la vulgarité et du mauvais goût. Le gouvernement fédéral se plaît à accorder des subventions à des troupes de théâtre qui ne savent rien dire d'autre que les jurons du joual (Jean-Guy Dubuc, éditorialiste, 21/8/74).

3.2 Les gens qui sont en faveur du joual

- Il y aura toujours le parler du peuple, du terroir, et pour ma part je ne trouve rien de déshonorant de parler "joual", ... [...]

 Cessons de dénigrer notre propre langue et surtout ceux qui la parlent; nous ne sommes pas meilleurs, mais aussi pas plus mauvais que tout autre peuple de langue française... (Le Bonhomme Vandevoorde, lecteur, 29/7/66).
- 72. En somme une langue créole, pas plus qu'un créole ou qu'un métis n'a rien d'inférieur; d'ailleurs, tous tant que nous sommes, nous sommes des créoles, des métis, et tous nous parlons des langues créolisées et métissées (Louis Landry, lecteur, 15/5/71).
- 73. Allons : regardez de plus près et vous vous rendrez compte que le joual est indispensable à un auteur aujourd'hui, s'il veut montrer de façon réaliste ce qu'est notre société (Daniel Haineault, lecteur, 17/1/75).
- ..., la population a pour sa part été animée d'un sentiment de plus en plus grand de fierté pour tout ce qui est québécois, y compris son langage très distinctif. Et 1980, enfin, vit l'apparition de l'historien Léandre Bergeron et de son «Dictionnaire de la Langue Québécoise» qui confère enfin au «joual» ses lettres de crédit (Robert Winters, 23/3/81).

- 4.0 L'influence déterminante de la pièce Les Belles-Soeurs l'écriture joual de Michel Tremblay
- s'ingénie à propager la mystique du joual et la tournure d'esprit qu'il engendre. Tremblay ne manque certes pas de talent, mais on peut se demander s'il ne fait pas preuve de parti pris ridicule en ne montrant jamais que l'aspect joual de la vie montréalaise. [...]
 Tremblay et nombre d'écrivains québécois semblent s'être résignés à la "créolisation" du français au Québec (Jean Pellerin, éditorialiste, 7/5/71).
- 76. La vérité, c'est que jusqu'ici Michel Tremblay a tenu à nous prouver qu'il ignore tout de la lanque. Et il le fait sciemment avec ca, puisqu'il a déjà confié à Michel Bélair qu'il écrivait parfois en véritable français mais ... en cachette. A nous, le public, il réserve en exclusivité son joual et son mépris. Le jour où Michel Tremblay nous présentera une oeuvre (fût-ce une seule) écrite en véritable français, on pourra vite juger de son talent. [...] En tout cas, il semble bien que les Tremblay de ce monde préfèrent s'en tenir à leur amour de toute crasse, convenablement "art" cuisinée. Leur et leur "théâtre" surtout reposent sur deux ou trois obsessions : l'excrément, le blasphème, le nivellement par le bas (Jean-François Pelletier, lecteur, 9/12/72).

CHAPITRE 5 : LA NORME LINGUISTIQUE

1.4 La syntaxe

- 77. Des phrases boiteuses et inachevées, des explications généralement floues et imprécises dès qu'on aborde des questions un tant soit peu complexes et nuancées, ... (Lysiane Gagnon, 11/4/74)
- Luttez contre l'anglicisme, élevez-vous contre les fautes de syntaxe, torpillez les mauvaises constructions, fort bien! (lecteur, 14/1/77)
- 79. Or il s'agit d'un trait distinctif du français du Canada parmi les plus révélateurs, à mon point de vue, «dissidence» de notre linguistique par rapport aux parlers français d'ailleurs. Ici, on a affaire à la syntaxe et non plus, comme on nous a trop accoutumés à en discuter, au vocabulaire ou à la prononciation de notre langue. [...] Il se trouve que le parler d'ici a considérablement généralisé l'usage des locutions interrogatives «Qu'est-ce qui» et «Qu'est-ce que». [...] lieu de marquer la différence entre «QU'EST-CE QU'il faut faire?» et «Je me demande CE QU'il faut faire?» nous avons uniformisé l'usage des locutions pour avoir : "QU'EST-CE QU'il faut faire?» et «Je me demande QU'EST-CE QU'il faut Que conclure alors? faire». [...] Que nous nous acheminons vers la reconnaissance d'une norme québécoise du français dont dissidence par rapport au français international s'inscrit dans la beaucoup plus profondément qu'on a tendance à le laisser croire (Philippe Barbaud, 18/5/85).

Canadienne aussi est la tournure qui introduit une subordonnée de temps au moyen de la vieille locution conjonctive «mais que» - prononcé «mainque» - comme dans : «Je lui donnerai sa paye mais qu'il aura fini sa job» (Philippe Barbaud, 16/11/85).

1.5 Supériorité du français international

- 31. ...; sentant plus ou moins clairement que ce parler trahit ou traduit très imparfaitement leur pensée, ils envient le langage des Français de France et cela se traduit par un complexe d'infériorité (W. Martin, lecteur, 23/1/61).
- 32. Notre langue est la plus belle du monde (encore faut-il la bien parler) et on ose en faire un usage aussi exécrable! C'est inouï! Pas étonnant que la France et le reste de notre continent méprisent le français de chez nous et prétendent ne rien comprendre à ce "charabia"... [...] Pourtant ils (les touristes) viennent chez nous croyant trouver du français pur et intégral et avec l'intention de se servir du français qu'ils savent. Ils font face à l'immense déception de se voir répondre en anglais - ou dans un français si mauvais, trop souvent, qu'ils ne peuvent vraiment rien (ou si peu!) comprendre... (Michèle Hamel, lectrice, 6/7/66
- Pour ma part, dans l'état actuel des choses, je préfère entendre parler anglais ou chinois que d'écouter nos pauvres "Canayens" s'exprimer dans leur langue qui n'est qu'une vulgaire et lamentable caricature du français. Ce n'est certainement pas de ce français dont

vous voulez promulguer la Charte (C. Gauthier, lecteur, 1/7/77).

1.5.2 Constatations et comparaisons objectives

- des Canadiens français n'a jamais été celle de Molière et que c'est une erreur de lui attribuer une "pureté" particulière. La langue française du Canada est issue d'un mélange d'une foule de parlers, surtout, de l'ouest de la France, auxquels au moment de leur "exportation", le français de l'Ile de France n'avait pas encore réussi à s'imposer (Jurgen Poset, lecteur, 16/10/68).
- 35. Les gens ne parlent peut-être pas le français international mais ils savent faire la différence entre le français et le joual... (Marcel Adam, 15/12/73)

1.5.3 Comparaisons positives

Le français est très difficile à enseigner parce qu'on croit un peu partout que le français parlé au Canada n'est pas du français. On pense qu'il est tout à fait différent du français parlé en France. Quelque chose pour les chevaux... "joual". D'où vient cette erreur grossière? (Un prof., 18/10/65)

?.0 Les niveaux de langue

- Il est très certain, et nous le constatons, nous aussi, que le français de la rue est, fort souvent, très mauvais (cependant pas aussi mauvais qu'elle le dit) [Mme Evelyne Sullerot, sociologue française]. La masse du populo ne connaît pas très bien, ou néglige simplement, sa langue. Nous tous, ici au Québec, savons cela. Nous savons aussi que beaucoup de nos gens et non pas seulement l'élite parlent un excellent français. [...] Ne sait-elle pas qu'ici, au Québec, comme partout ailleurs, les ignorants parlent mal, mais que les autres parlent aussi bien qu'elle (peut-être même parfois mieux) (Andrée M., lectrice, 21/9/67).
- Les classes sociales jouissant d'une certaine culture ont aussi à se garder de ce langage abâtardi qui ne peut plus s'appeler le français. A la radio et à la télévision, les animateurs se considéreront comme faisant partie de ces classes d'élite en ce qui a trait à la langue. Les postes qui les emploient ne doivent pas oublier qu'ils sont des centres de culture et, comme tels, sont chargés de graves responsabilités en matière de langage (Yvette Merat, secrétaire, Institut de Diction française, 9/2/73).

ANNEXE 2 - SYNTHÈSES

Cette synthèse relève les opinions, citées textuellement, des lecteurs et des professionnels de la langue c'est-à-dire : les professeurs, les linguistes, les auteurs, les grammairiens, les membres du gouvernement, etc. Afin de permettre une analyse plus détaillée, lesdites opinions sont divisées en sous-groupes :

- les différentes appellations dont la langue fait l'objet
- le vocabulaire
- la syntaxe
- l'écriture
- la prononciation
- les commentaires défavorables et favorables
- la phonétique
- les niveaux de langue
- l'accent
- les opinions variées
- les commentaires spécifiques au joual

Il est important de noter que la même personne peut émettre diverses opinions, et ce, dans différents sous-groupes. Le chiffre entre parenthèses indique le nombre de fois que le commentaire a été lu dans La Presse.

SYNTHÈSE 1960-1969 - LECTEURS

Les différentes appellations :

```
- canayen (1)
- cokney-slang (1)
- dialecte (1)
- franco-canadien (1)
- franglais (9)
- galimatias affreux (1)
- jargon (7)
- joual (50)
- lointain idiome dérivé du français (1)
- mélange d'une foule de parlers (1)
- notre langue se créolise (1)
- parler régional anglicisé (1)
- parlure (1)
- patois (7)
- patois franco-anglais (1)
```

```
- petit nègre, charabia, baraguin, sabir (5)

    vieux français du terroir

Le vocabulaire :
   américanismes
                 (2)
   anglicisation (30)
- barbarismes (1)
- bilinguisme (2)
- décalque de l'anglais (1)
- emprunts linguistiques (1)
- expressions bizarres (1)
- expressions canadiennes (1)
- langage bâtard (habitant) (4)
  langage pouilleux (1)
  langage rustre (1)
- mots vulgaires (2)
- pauvreté du vocabulaire (5)
- sacreurs (5)
La syntaxe :
- anglicismes de syntaxe
  mauvaise syntaxe (2)
∴'écriture :
  accrocs à la grammaire
                          (2)
- écrit mal (2)
- fautes d'écriture (2)
- orthographe pitoyable (2)
La prononciation :
  bouches molles (9)
  prononce à l'anglaise (1)
```

Les commentaires défavorables :

```
dégénérescence (1)
   déplorable, lamentable, catastrophique
   état critique (1)
   étrange français (1)
   fautes grossières (1)
   incapables de parler français (1)
   langage déplaisant (1)
   lanque abâtardie
                    (1)
   langue « fait dur »
   le français s'appauvrit (1)
   le français se détériore (2)
   massacre de la langue française (2)
   médiocrité (1)
   misère linguistique (1)
   néglige sa langue (2)
   ne parle pas bien (mauvais français) (18)
   notre langue est malade
                          (2)
   pauvre langue française
                           (3)
  pauvre et minable (2)
   pauvreté du français enseigné
  piètre qualité
                 (1)
- pourrissement de la langue (2)

    statut d'infériorité (1)

  traduction de l'anglais (1)
- usage exécrable (1)
```

Les commentaires favorables :

```
amélioration de la langue (1)
français correct
français très correct
immenses progrès (1)
langue belle et colorée (1)
langue qui a son charme, sa chaleur, sa pittoresque éloquence,
         (2)
élégance
on ne parle pas si mal (5)
pas du joual (2)
pas impeccable (1)
pas meilleur ni plus mauvais que
                                        les
                                             autres
                                                     (langues
françaises) (1)
pas un patois
              (1)
plutôt bien que mal (1)
```

Les niveaux de langue :

- différences entre le parler d'un bûcheron [pas d'instruction] et d'un pharmacien [instruction] (1)
- français impeccable de l'élite (1)
- l'élite améliore sa langue (1)
- les ignorants parlent mal

Les opinions variées :

- difficulté à s'exprimer par la parole et par l'écrit (1)
- infériorité au français de France (1)
- langue est menacée (1)
- l'école enseigne une langue livresque, analytique, différente de la langue parlée (1)
- les universitaires responsables de la mauvaise réputation du français (1)
- n'a jamais été la langue de Molière (1)
- nécessité d'améliorer notre langue

SYNTHÈSE 1960-1969 - PROFESSIONNELS

Les différentes appellations :

- argot (3) - charabia (l) créolisée-pidginisée
- idiome désuet (1)
- jargon (2)
- joual (18)
- langue des affaires : un sabir (1)
- parler régional (4)
- parlure (2)
- patois (3)

_e vocabulaire :

- américanismes (3)
- anglicismes (12)
- archaïsmes (2)

```
- barbarismes (1)
  calques (4)
- canadianismes (1)
- emprunts (3)

    incurie du vocabulaire

   impropriétés de termes
                           (2)
- influence de l'anglais
                           (1)
- jurons (2)
- pseudo-canadianismes (1)

    vocabulaire pauvre, incorrect (4)

ia syntaxe :
- syntaxe menacée (2)
L'écriture :
  écrivons mal (1)
  pauvreté de la langue écrite (2)
da prononciation :
- empâtée (1)
  paresse musculaire (2)
  prononciations défectueuses (3)
Les commentaires défavorables :
  abâtardissement de la langue publicitaire (1)
  absence de diction (1)
  accent laid (1)
  amélioration nécessaire (2)
  connaissance de la langue pas assez approfondie (1)
  corruption (1)
  défauts indéracinables
  dégénérescence de la langue
  dévaluation du langage (2)
  faiblesses de la langue parlée (2)
  il faut purifier la langue (1)
  impuissance linguistique (1)
  incorrection de la langue (2)
```

```
langue appauvrie, repoussée (2)
   langue, pièce folklorique (1)
   langue populaire (2)
   langue de qualité inférieure (2)
   langue viciée
                 (2)
   la peur de mots recherchés (1)
   lointains rapports avec la langue française
   lourdeur permanente du discours (1)
   mal parler deux langues (1)
   maltraite la langue (1)
   manque de sens esthétique (1)

    mauvais français

                     (6)

    médiocrité

              (2)
   misère linguistique (1)
   négligence, laisser-aller (2)
   parlons mal (2)
   pauvreté langue parlée (4)
   plus de signes que de mots (1)
   prêtres, professeurs ne parlent pas mieux que les gens du
   peuple (2)
   réapprendre à parler

    s'exprimer confusément (1)

   vulgaire (3)
Les commentaires favorables :
   bon langage de l'école (1)
   expressions et intonations particulières au
                                                     Québec
                                                             sont
   précieuses
              (1)
   français endimanché

    français littéraire

                        (1)
  légère amélioration
   limpidité de notre langue (1)
   non méprisable (1)
  parler pittoresque (1)
  presse écrite et parler : français correct (1)
  un bon français : gens cultivés (2)

    □a phonétique :

  phonétique anglaise (1)
```

phonétisme menacé (1)

Les opinions variées :

```
morphologie menacée (1)
un seul français, celui de la France (1)
```

SYNTHÈSE 1970-1979 - LECTEURS

Les différentes appellations :

```
le joual
           (73)
 le joual québécois
 le joual crasseux
 le joual montréalais
                      (1)
 la langue québécoise (5)
 la parlure québécoise (5)
 le canayen (1)
 le jargon (4)
 le langage populaire (7)
 la langue populaire courante (1)
 la langue populaire québécoise (1)
 le parler populaire
                      (2)
 le français populaire
 le français frelaté
                      (1)
 le français commun
 le franglais
               (4)
 le québécois
              (20)
 le québécois populaire (1)
 le kébéjoual
               (1)
 le jargon québécois
un charabia (6)
un patois
            (1)
un patois québécois
un vulgaire patois
                    (1)
un argot inintelligible
un argot canadien
un langage pop
                (1)
un langage familier
un dialecte (7)
le franco-québécois
les parlers régionaux
un idiome canadien
des langues locales
                    (1)
un baragouin (1)
une langue plus québécoise et américaine (1)
```

```
une pseudo-langue
                          (1)
   une langue anarchique
                              (1)
   le french canadian patois
   le français soutenu de l'élite
                                   (1)
   une variante québécoise du parler français
   un langage proto-anglais (1)
Le vocabulaire :
   des anglicismes
                   (22)
   mots et tournures anglaises (1)
   à mêler l'anglais et le français, à vicier les mots
   anglicisation
                  (2)
   anglicismes malvenus (1)
   emprunts à la langue anglaise
  vocabulaire à cultiver (1)
  vocabulaire de ghetto
                          (1)
  vocabulaire d'esclaves et d'analphabètes
  vocabulaire pas assez étoffé

    vocabulaire retardataire

-- vocabulaire grossier (1)
  pauvreté du vocabulaire
  un manque de vocabulaire évident (1)
   sacres, mots vulgaires (ordures), sacre canayen
  blasphèmes
              (2)
  expressions vulgaires
                         (2)
  termes grossièrement impropres
  termes impropres (1)
  fautes qui rabaissent notre langue
  barbarisme, solécisme (1)
  barbarismes
               (1)
  mots québécois populaires (1)
  nos québécismes (1)
  mots et expressions québécois
  nouveaux mots québécois (1)
  expressions du Québec (1)
 créations langagières
néologismes
                (1)
  termes québécois
                    (1)

    régionalismes authentiques

    emprunts à des idiomes étrangers (1)

    conservation de plusieurs mots d'ancien français (1)

    canadianismes

                 (3)
  particularités régionales
```

```
La syntaxe :
   structures anglaises (1)
   syntaxe fracturée, mi-anglaise, mi-française (1)
'écriture :
   fautes d'orthographe (4)
   fautes de français
   l'orthographe a décliné (1)
   français écrit au son et rempli de fautes (1)
   on écrit plus mal dans nos écoles en 73 qu'en 60
  mauvaise qualité du français aux niveaux élémentaire et
   secondaire
              (style, syntaxe, orthographe)
                                             (1)
  incapables d'écrire en vrai français
  pauvreté de l'écrit
                      (1)
- écrit assez lourdement (1)
  le parler québécois ne s'écrit pas
  que l'écrit se perd (1)
  nos étudiants ne savent rien en français
  les élèves ignorent même l'alphabet
- détérioration du français écrit
  ne savent pas écrire correctement (1)
  le français écrit mal en point (1)
  laisse l'orthographe de côté (1)
  écrivent en charabia
                        (1)
  étudiants déficients au plan de la langue (1)
- piètre qualité de la langue écrite (1)
 les élèves ne savent ni lire ni écrire
- travaux cousus de fautes
                           (1)
- l'étiquetage est incorrect, voire incompréhensible (1)
  ne savent pas écrire deux phrases correctement sans faire une
  faute (1)
a prononciation :
  élocution à cultiver (1)
  des sons qui écorchent les oreilles (1)
  création de vocables particuliers au Québec
  si les élèves arrivaient à articuler convenablement (1)
  accent du Québec
                   (1)
- avec un accent différent
  un système phonologique québécois (1)
```

Les opinions défavorables :

```
parlent très mal
                  (1)
mal parler (7)
langue courante confuse et appauvrie
                                       (1)
détérioration de la langue (4)
langage perverti
                  (1)
langage grossier, sacres, blasphèmes
                                       (6)
vouloir-mal-parler-collectif (1)
grossière et trop pauvre (1) langue de travail bâtarde (2)
un bafouilleur (1)
anti-langage
             (1)
le petit nègre des colonisés
le français à l'état de décomposition
                                        (2)
dégradation du langage (4)
langue créolisée et métissée
          idiome du moindre effort,
joual :
                                        de la paresse et
                                                             du
relâchement
             (1)
langue incorrecte et vulgaire
                                (1)
langue infirme (1)
langue de patelin viciée et anémiée
le recul de la langue française (1)
vulgarité
           (7)
langage dégradant (2)
conversation pauvre, ennuyeuse et pénible
défécation monstre (1)
altération de notre langue
érosion linguistique (1)
« néo-barbarie » linguistique québécoise
allures bâtardes au québécois (1)
ordure linguistique
                     (1)
français châtié
                 (3)
français trop buté dans un archaïsme de bon aloi
français lourd, imprécis, obscur
                                  (1)
difficulté à s'exprimer dans un français correct
notre ignorance du « Français » est crasse
français dégénéré du Canada
                            (1)
orage de pornographie linguistique doublé de saloperies et de
blasphèmes
           (1)
               qualité
                         des connaissances grammaticales
déplorent
           la
linquistiques
               (1)
déchéance de notre langue (2)
laisser-aller de notre langage (3)
c'est de la saleté pour ne pas dire du fumier
notre méconnaissance du verbe français
ces démolisseurs de la langue française
langue bafouée
               (3)
style relâché de notre Michel national
```

```
langage des waitress
                        (1)
   sabotage de notre langue
                             (1)
   de parler et d'écrire un français corrompu
                                                (1)
   dialoque bâtardé de notre lanque nationale
   incapable de se servir correctement de sa langue maternelle (1)
   aboyer ou parler français (1)
   nous parlons plus mal que les générations précédentes
   le joual, langue très limitée
                                  (1)
   l'enseignement du français est lamentable
   on prétend qu'on parle et enseigne le français standard (1)
   notre langue n'est pas celle de l'Académie française
   nos mots et nos phrases ne sont pas du français (1)
   langue familière
                     (1)
   français défectueux
   irrespect de la grammaire française
   en massacrant le bon usage du français
   le joual n'est pas une langue, c'est du mauvais français (1)
   langage bâtard
                  (2)
  médiocrité
   langue anémiée
                   (1)
   putrescence linguistique
  mélange bâtard de jurons
                             (1)
  un galimatias farci de hennissements hybrides et sacrilèges (1)
   la mort du français (1)
   fouler aux pieds le bon parler (1)
   le français est en voie de perdition
  tristes de la qualité de la langue parlée au Québec
   pauvreté de la langue parlée (1)
  fautes grammaticales tonitruantes
  un mauvais québécois
                        (1)
  un régionalisme trop étroit
  certains travers de notre parlure
                                      (1)
  du québécois pauvre, moribond, coloré, pâle (1)
  idiome incompréhensible à l'étranger (1)
  les élèves possèdent de moins en moins leur langue (1)
  incapacité croissante chez les étudiants de s'exprimer d'une
  manière cohérente et intelligible
  français de surface
  langue bâfouée, massacrée (1)
  appauvrissement de la langue
  messages bourrés de fautes
  langue française à la dérive (1)
  précarité du français (1)
  ne savent pas s'exprimer correctement
                                          (1)
  notre langue s'effondre (1)
  ces apôtres du déclin et du babélisme
                                          (1)
  français de qualité douteuse (1)

    français tel qu'on l'ignore (1)

  régression linguistique (1)
```

```
relâchement de la langue (1)
expressions incorrectes (1)
étudiants incapables de maîtriser leur lanque (1)
les agressions contre la langue sont sans nombre (1)
langage aussi bâtard, aussi barbare et aussi bête (1)
problèmes langagiers (1)
une espèce de végétation bâtarde (1)
ramassis de baragouinage, d'hermétisme
                  (1)
langage vulgaire
langage grossier
langue affreuse
                (1)
un français déplorable (1)
massacre de la langue (1)
mauvais français (1)
ceux qui contribuent à corrompre le français
quel français abominable (1)
vulgaire et lamentable caricature du français (1)
pauvreté de langage (1)
un français pouilleux (1)
```

Les opinions favorables :

le français s'est amélioré depuis dix ans (l)
 les jeunes parlent mieux que la génération précédente (l)
 ils parlent une langue normale dont ils n'ont pas à avoir honte (l)
 un français plus académique (l)
 nette amélioration depuis l'arrivée de la télé (l)
 le français parlé était assez bien (l)
 les étudiants ont beaucoup de vocabulaire (l)
 les étudiants s'expriment facilement (l)

Les opinions variées :

- les Canadiens français de notre âge parlent un meilleur français
 [1930] (1)
- nous continuerons de penser, d'écrire et de parler avec des à peu près (1)
- deviendra de plus en plus différente de la langue européenne (1)
- juste valeur du joual : grande valeur expressive, très riche et très spontanée (1)
- dans son langage et non dans un jargon de dictionnaire (1)
- le français québécois différent du français tout court (1)

- le joual se retrouve surtout dans la masse des gens pas trop instruits (1)
- le bon « perlé » français se concentre chez les professionnels et les politiciens (1)

SYNTHÈSE 1970-1979 - PROFESSIONNELS

Les différentes appellations :

```
joual (93)
  joual le plus dégradant
  joual québécois (4)
  sous-joual (1)
  joual néo-fasciste (1)
  mauvais joual - bon joual
  joual montréalais (1)
  joual épuré (1)
  franglais (7)
  parlure (7)
  sabir (1)
  sabir indigne et incompréhensible (1)
  créole québécois
                    (1)
  lanque créolisée
  créole
         (1)
  créolisation (1)
  le côté créolisé du langage québécois (1)
  français canadien populaire
  français canadien soigné
  langue québécoise (17)
  français québécois
  français normal
                  (1)
  charabia (5)
  jargon (2)
  jargon québécois (1)
  jargon infect
                (1)
  jargon informe (1)
  French Canadian patois (1)
  le même incroyable patois (1)
  patois joual (1)
  patois (3)
  patois canadien-français
  langue folklorique (1)
- langue populaire (10)
  charogne (1)
```

```
parlure canadienne honorable
argot à la québécoise
argot (1)
parler populaire (6)
langage soutenu - cadres et bourgeoisie
langage familier - petits bourgeois (1)
langage populaire - classes populaires (1)
langage familier (4)
langue familière populaire (1)
parlure québécoise (1)
français « québécisé » (1)
plusieurs niveaux de langue
                            (populaire, paysanne, familière,
etc.)
       (1)
niveaux de langue (celle qu'on parle avec des proches, avec des
aînés, etc.) (1)
dialecte du Québec (1)
dialecte tribal (1)
multiplicité des dialectes
dialecte québécois
le français des Québécois
parler paysan
              (1)
le langage de Tremblay (1)
langue populaire de la publicité
une langue de chez nous (1)
français archaïque (1)
une langue québécoise sans cesse en devenir
français provincial (1)
   langue du peuple c'est le québécois et non
                                                     pas
                                                           le
français (1)
les parlers régionaux (1)
bilingue : connaissant le « français » et le « québécois » (1)
lanque ordinaire des Québécois (1)
variété régionale de la langue française
le régionalisme
                (1)
un régionalisme incompréhensible (1)
parler populaire qui n'est pas créolisé (1)
la langue de Tremblay, de Deschamps ou de J.J. Richard (1)
lanque normalisée (1)
le fragile idiome régional
du québécois mauvais genre
français standard
                  (1)
français standard québécois
                            (1)
une sorte de langue qui correspond à la langue parlée de la
génération montante formée à même la télé, la bande dessinée et
peu habituée à la lecture suivie
                                (1)
lanque élémentaire ou populaire
langue française à saveur québécoise (1)
```

Le vocabulaire :

```
pauvreté du vocabulaire (1)
  expressions anglaises
  dégradation du vocabulaire
  tournures dialectales
  archaïsmes
              (5)
  anglicisation
                 (14)
  anglicismes (15)
  vocabulaire technique est inadéquat
  vocabulaire traduit de l'américain (1)
  de gros mots
  jurons énormes
                  (1)
  sacres, jurons, blasphèmes
  termes excrémentiels
  vocabulaire sacré
                     (1)
  grivoiseries de bas étage
  interjections blasphématoires
  langage sans vocabulaire arrêté (1)
  truffé de mots étrangers (américains ou anglais)
  créations déformatrices (1)
  termes étrangers
                    (1)

    différences de vocabulaire (France-Québec)

 les Québécois ont adopté des mots nouveaux
  canadianismes
                (3)
  pauvreté de son verbe
                         (1)
  avec les mots du père, et quelques autres ramassés ça et là (1)
 envahissement des signifiants anglais (1)
  une mer de mots étrangers
                             (1)
  influence anglaise - vocabulaire (1)
  ces supposés canadianismes (1)
  vocabulaire d'une pauvreté pitoyable
                                        (1)
  de bonnes « traductions »
                            (1)
  quelle
           couleur,
                      quelle
                               saveur
                                        dans
                                               des
                                                     expressions
  entendues
            (1)
  français contaminé par l'anglais ambiant (1)
  faite d'un vocabulaire emprunté au joual, mais appliqué sur une
  syntaxe française
  les pires anglicismes (1)
  mots américains et français déformés
  nos expressions
                   (1)
  néologismes
               (1)
  particularismes nord américain
  barbarismes
               (5)
  la difficulté ou l'impossibilité de nommer les choses les plus
  concrètes (1)
  extrême pauvreté du vocabulaire
  expressions québécoises
  termes anglais (1)
```

```
vocabulaire américain de l'automobile
   solécismes (1)
   nombre de mots et d'expressions désuètes en France (1)
   emprunts à l'anglais (1)
   emprunts acceptés (1)
   c'est dans le domaine des sports que la langue française est la
   plus « contaminée » par les mots anglais (1)
   mots américains
                   (1)
  des nouveaux mots québécois (1)
   expressions inspirées de l'anglais ou du franglais, soit du
   français archaïque ou de la lanque populaire (1)
  régionalismes
                 (3)
  tournures particulières (1)
   particularismes linguistiques
   des fautes de vocabulaire (1)
  calques de l'anglais (1)
  mots trop souvent incorrects
  néologismes du terroir (1)
   anglicismes de sens (1)
  de tout simplement traduire les mots anglais (1)
   emprunts lexicaux
                     (1)
  mots régionaux (1)
  emprunter une partie de son lexique à une langue étrangère (1)
  termes orduriers (1)
  minable canadianisme
  canadianismes de bon aloi
                             (1)
   le vocabulaire, les qualificateurs et les formes grammaticales
   varient selon que l'interlocuteur est un supérieur, un égal ou
   un inférieur (1)
  plus grand nombre d'anglicismes injustifiés
                                                    (information
            (1)
   sportive)
  traduction
              (1)

    particularismes empruntés à la langue populaire

- mauvais mots prolifèrent (1)
  sacres primaires, secondaires, tertiaires (1)
  expressions joualisantes (1)
  utilisent des mots français dans une acception anglaise (1)
La syntaxe :
  dégradation de la structure même de la langue parlée (1)
 anglicisation de la structure (1)
  structures erronées
                       (1)
  un langage sans syntaxe (1)
```

les Québécois n'ont jamais modifié un seul trait de la morpho-

syntaxe du français (1)

la structure de leur langue est française

```
pourri de l'intérieur au niveau de la syntaxe
  fautes de syntaxe (1)
   phrases boîteuses et inachevées
  l'ignorance de la syntaxe (2)
⊿'écriture :
  mal écrit (3)
  ne peut plus écrire deux lignes en français cohérent
  français incroyablement infect - écriture (1)
  ne savent ni écrire ni parler leur propre langue (1)
  n'arrivent pas à apprendre à écrire et à parler (1)
  écrire en français ou en québécois (1)
  pullulent les fautes de français (1)
  le joual c'est très difficile à écrire
  écrire en français « français » (1)
  si tu n'écris pas en joual (1)
  charabia de nos textes législatifs
  pauvreté de l'écrit (2)
  les enfants ne savent pas écrire leur langue (1)
  les enfants ne savent ni lire ni écrire
  à n'écrire que de façon inintelligible (1)
  journaux pas écrits en joual
                                (1)
  des élèves qui écrivent en charabia
  l'ignorance de l'orthographe et des règles élémentaires de la
  grammaire (2)
  les élèves sont incapables d'exprimer leur pensée par écrit avec
  un minimum de correction et de clarté (1)
  la majorité de ces textes ont dû être corrigés, réécrits (1)
  il y a des problèmes de confusion : on ne comprend pas ce que
  l'étudiant veut dire (1)
  leur enfant est incapable, à la fin de l'élémentaire, d'écrire
  trois lignes sans faute (1)
  faute à tous les trois mots (1)
  Cégep : d'énormes carences en orthographe
  ils écrivent « au son » (1)
  davantage de gens qui sont « mauvais » en français (1)
  destruction de l'écrit
                         (1)
  français écrit - lamentable (1)
  comme conséquence d'affaiblir l'écrit (1)
  un étudiant peut faire quatre ans d'études collégiales sans
  qu'on puisse savoir s'il peut écrire clairement (1)
  la crise de l'orthographe? On en parle depuis 1880!
- écrit en mauvais français (1)
  affichage : grossièrement fautif
  piètre qualité du français écrit
```

- le français dans le sens de français universel, est surtout langue écrite au Québec (1)
- nous écrivons en québécois (1)
- pour que les Québécois parviennent à écrire correctement (1)
- littérature tient plus du patois que du français (1)
- ils ne peuvent écrire une lettre sans commettre une trentaine de fautes (1)
- des copies bourrées de fautes (1)
- une série de mesure d'urgence pour améliorer la qualité de notre langue écrite (1)
- ces épouvantables fautes (1)
- pauvreté de la langue écrite (1)
- diminution de la qualité du français écrit (1)

La prononciation :

- vices de prononciation (1)
- prononciation molle (1)
- prononciation différente du français européen (1)
- la prononciation de plusieurs mots tire son origine du 17° siècle (1)
- syllabes escamotées (1)
- mâchaient tellement les mots que les consonnes étaient à peu près éliminées et les voyelles réduites de moitié, les mots n'étant que des onomatopées (1)
- quasi incompréhensibles à cause d'une diction, plutôt d'une prononciation totalement dégénérée (1)
- mais la majorité s'efforçait de mieux articuler (1)
- prononcent aussi mal (1)
- articulation moins relâchée que le joual (1)
- débraillé phonétique (1)
- · prononciations archaïques (1)
- prononciations à l'anglaise (1)
- les plus déplorables au point de vue de la prononciation (informations sur la météo) (1)
- diction québécoise (moé chu bin tanné câlisse) (1)

les opinions défavorables :

- appauvrissement général (langage enseignants-élèves) (1)
- moins élégante et précise que le français de France (1)
- français dévalué, humilié, mal parlé (1)
- la langue est pauvre (1)
- la langue est pitoyable (1)

```
les stations de télévision devraient nettoyer le langage des
émissions pour enfants (1)
mauvais parlé des élèves (1)
les filles peuvent aussi mal parler (1)
mal parler (9)
ce vouloir-mal-parler-collectif (1)
« créolisation » et de dégradation de la langue française
créolisation (2)
mauvaise qualité du français enseigné dans les écoles
une espèce de créole abâtardi
dégradation du français (5)
lanque populaire farcie de particularismes de bon aloi
parler très marginal (1)
le français incorrect (1)
détérioration du français
                           (4)
langue de l'enseignement tordue, déracinée, anémiée, privée de
chair et de sang (1)
phrases entières mal traduites de l'américain
mauvais français (5)
langue pauvre, américanisée, prétentieuse (1)
dégénérescence du français (1)
la vulgarité, la niaiserie, le blasphématoire
langue incohérente (1)
semblable corruption est inadmissible
déclin du français
vulgarité
          (5)
nous abâtardissons le français (3)
du bas-fond montréalais qu'on tente de faire passer pour du
québécois
          (1)
le français se contamine avec ce genre d'emprunt (1)
métissage de notre français (1)
déformations de notre langue (2)
ils ne parlent pas; ils ahanent (1)
phrases inaudibles (1)
hideuse détérioration de notre idiome
                                       (1)
langue bâtarde
               (2)
langage de bas niveau (1)
langue lourde, empêtrée et même trop longue
français obscur, interminable, ennuyeux
une servile imitation de l'anglais
le pourrissement du français
manque de tenue linguistique
la profondeur de notre déchéance
une langue grossièrement corrompue (1)
pauvres linguistiquement
                         (2)
langue limitée mais éminemment expressive (1)
l'une des deux ou trois langues parlées au Québec (l'anglais en
plus)
     (1)
lanque de « semaine »
```

```
un certain relâchement
                       (1)
état déplorable de notre français (2)
influence de l'anglais (1)
langue d'humiliation (1)
langue dépendante de l'anglais a déformé le français (1)
pourriture
           (1)
un français de décolonisé (1)
l'expression de notre dérive et de notre dérapage
elles sont mal embouchées (1)
la pauvreté et les carences de la langue de notre publicité (1)
mauvaise habitude langagière (1)
nos plus grossières fautes
les
     quelque
              trois mille fautes
                                      qui
                                            étaient
                                                     autrefois
courantes
           (1)
ils baragouinent l'anglais et jargonnent le français
une langue de colonisé (1)
qualité minable
                (1)
n'importe quelle sorte de français
le français : langue morte? (1)
dégradation du parler canadien (1)
ce n'est pas du français, mais un patois incompréhensible hors
du Québec
           (1)
la qualité du français doit être améliorée (1)
parlait plus ou moins mal (1)
un laisser-faire linguistique (1)
le Canada français n'a guère pu suivre l'évolution de la langue
française
          (1)
on fait campagne pour le bon parler français avec des résultats
plus ou moins heureux (1)
la déformation de la langue (1)
importante érosion du français
dialecte à consonnance vulgaire (1)
cacophonie insupportable
                         (1)
français saccagé, incommunicable (1)
comme c'est difficile de parler et d'écrire proprement le
français
          (1)
le courant le plus régionaliste, folklorique et défaitiste (1)
le français sera devenu une langue étrangère (1)
qu'on confondait mauvais français et langage populaire (1)
le français en manches de chemise (1)
dans un français fort ordinaire, il se scandalise de la lanque
parlée dans les écoles (1)
les Québécois parlent en français comme si leur langue était
l'anglais
          (1)
le bilinquisme met une lanque en état d'infériorité
qu'ils parlent une langue paralysée
on les comprend mal
                    (1)
langage bâtard et déséguilibré (1)
lorsqu'un peuple a presque perdu sa langue (1)
```

```
le Québécois parle aujourd'hui comme il y a vingt ans et parlera
dans vingt ans tout comme il parle aujourd'hui
dans le seul but de légitimer nos pires fautes
le français est assailli de toutes parts par des influences
étrangères (1)
celui que les gens moins intelligents que nos linguistes
appellent le français (1)
plus d'espèces de français chez nous qu'il n'en existe en
France
       (1)
une langue française mal apprise (1)
mauvaise connaissance du français
notre aliénation linguistique (1)
décadence de la langue française (1)
nous ne connaissons pas la langue (1)
patois bâtard et arriéré
langage ordurier
                  (1)
lanque malmenée, souffrante et parfois moribonde (1)
tutoiement en public : négation de notre qualité française (1)
langue bâtarde et dégénérée (1)
l'état souvent lamentable de la lanque française et des parlants
français
         (1)
notre langue esclave de l'anglais
mal parler à la fois l'anglais et le français
nos anglicisés (1)
métissage linguistique
mépris de leur langue (2) les blasphémateurs et les scatophiles (1)
français dans une situation pénible
à perdre leur langue
                     (1)
langue mal connue et méprisée (1)
    enfants de quatrième année
                                    qui parlent un
incompréhensible (1)
français bâtard, lamentable
langue corrompue (1)
ignorance de la langue (1)
médiocrité de leurs « créations » dans une lanque (1)
tant de difficultés à nous exprimer correctement et à nous
comprendre (1)
des fautes absolument inexcusables (1)
tu devrais voir le style des directions internes rédigées par
l'administration (1)
propos confus, truffés de fautes de divers ordres (1)
des erreurs, j'en trouve même dans la formulation des questions
de l'examen (de l'institutrice)
lanque médiocre (1)
la mauvaise langue devrait purifier la langue populaire (1)
la plupart des élèves auraient besoin de cours de « rattrapage »
```

de niveau presque élémentaire (1)

```
ils sont incapables [les élèves du Cégep] de faire la différence
 entre la langue écrite et la langue parlée
 la langue écrite au Cégep : une nouvelle langue
 l'état
        du français chez les étudiants s'est grandement
 détérioré (1)
 on ne vit pas en français au Québec (1)
 langue déchue (1)
 appauvrissement du français
                             (1)
 la redondance et l'imprécision du langage parlé ordinaire
 il n'y a que des gens qui connaissent plus ou moins bien leur
 langue
        (1)
 beaucoup de membres des classes dirigeantes s'expriment comme
 des ignorants
 s'ils la laissent dégénérer... [la langue]
 des idiomes de primaires pour exprimer des pensées de sous-
 développés
            (1)
 était incroyablement infect
 ignorance de la langue (1)
 la langue française est plutôt « maganée » au Québec (1)
 plusieurs parlers distincts de valeur bien inégale, et parfois
 de leur mixture (1)
 le « franglais » est un parler bâtard, un mélange de français et
 d'anglais (1)
 notre avilissement linguistique (1)
 grossièreté des publicitaires
 mauvaises traductions (1)
 s'écarter du bon usage (1)
 laisser-aller (1)
un français calqué sur l'anglais
                                  (1)
 des abcès dans notre lanque (1)
 notre refrancisation (1)
 le domaine des sports, probablement le plus anglicisé (1)
 il faut qu'elle soit internationalement présentable, c'est-à-
 dire qu'elle soit du vrai français (1)
de redonner à notre langue une qualité (1)
 la facilité que nous avons à imiter l'anglais sans même le
 parler
       (1)
 les carences de la langue (1)
 pour que les Québécois parviennent à parler correctement
il faut parler patois, le français est mal vu (1)
le patois que l'on parle dans les séries télévisées
le patois glorifié par toute une société (1)
leur langue subit l'influence de l'anglais
                                           (1)
pitoyablement dépourvus de la plus élémentaire connaissance du
français
          (1)
des fautes grossières (1)
extrême pauvreté de la langue (1)
         Québécois
                   moyen avait
                                   pu
                                        apprendre
                                                        langue
convenablement (1)
```

```
mauvais usage (1)
une lanque de basse-cour (1)
des élèves qui ont mal à leur français (1)
les difficultés qu'éprouvent la langue française chez nous
elle est malmenée à tous les niveaux
                                     (1)
la langue soit si impunément bafouée
                                      (1)
le plus souverain mépris de la langue française
grossière familiarité (1)
ils perdent d'autant leur qualité française (1)
français épouvantable (1)
pas du bon français
                    (1)
vous ne parlez pas le vrai français
la dégradation constante et apparemment irréversible de la
une partie importante de l'élite québécoise semble se faire une
sorte de coquetterie de déformer et d'avilir le plus possible la
langue française
                 (1)
jugeant sans doute perdu le combat en faveur de la correction et
de l'élégance du langage (1)
ce laisser-aller contagieux crée un climat défavorable à la
rigueur et à la bonne tenue en matière linguistique
au débraillé linguistique le plus provocant
                français ou nous resterons une curiosité
nous parlerons
folklorique pas très attachante
                                (1)
les usages les plus étrangers à leur langue (1)
nos pires fautes
                 (1)
à la fragmentation du français (1)
pauvreté de la langue parlée (2)
plusieurs failles
                  (1)
le plus haut taux d'incorrections ou simplement de vulgarité
[annonces publicitaires] (1)
un relâché quasi-permanent et une conscience linquistique
défaitiste (1)
la qualité est en effet si basse (1)
améliorer la qualité de la langue parlée
ne maîtrise pas la lanque
langue très emberlificotée
assez cavalièrement malmenée (1)
nos faiblesses
                (1)
la plupart se croient obligés de parler mal (1)
langue hermétique, intelligible à tout au plus cinq millions de
personnes
          (1)
infect baragouinage
langue indigène (1)
la plus minable médiocrité
                           (1)
la qualité du français dans les médias laisse à désirer; elle a
stagné chez les journalistes (1)
ce processus d'appauvrissement de la langue
rétrécissement du langage (1)
```

Les opinions favorables :

- le français, surtout parlé, a connu des progrès considérables (1)
- français canadien soigné (1)
- écrivent un français fort convenable (1)
- énorme progrès accompli au cours des dernières années (1)
- la patois, le joual, le franco-québécois, le franco-canadien sont choses du passé (1)
- les Québécois sont parfaitement capables de parler un français correct (1)
- la langue parlée à la télévision qui paraît être la plus soignée (1)
- en dehors de Montréal : français régionaliste, très archaïque et souvent très beau (1)
- un parler acceptable (1)
- ce qui ne veut pas dire que tous parlent mal (1)
- le langage neuf des Québécois (1)
- les chances d'avenir du français sont très bonnes (1)
- la qualité du français parlé dans le domaine de l'automobile s'est beaucoup améliorée (1)
- la spectaculaire amélioration qui, tous les jours, nous rapproche du français (1)
- amélioration qui en quinze ans a presque rattrapé deux siècles de retard (1)
- chacun de « nos » français vaut amplement le français de France (1)
- français de bon aloi (1)
- absence de formes archaïques (1)
- emprunts moins nombreux à l'anglais (1)
- vocabulaire français plus riche (1)
- syntaxe plus complexe et plus conforme au français international (1)
- langue vivante des Québécois (1)
- le joual est en régression au Québec (1)
- langue riche, colorée, imagée, vivante (1)
- c'est une langue qui a ses lettres de noblesse (1)
- nos gens parlent une langue qui demeure foncièrement française (1)
- un français correct, précis [dans le métro] (1)
- rédacteurs sportifs si soucieux de parler une langue correcte et même élégante (1)
- l'amélioration qui s'est manifestée au cours des dernières années (1)
- les Québécois cherchent à corriger leur français (1)
- la langue parlée en général s'est améliorée de beaucoup (1)
- on parle français comme on ne l'a jamais parlé, mais on ne le parle plus comme des notaires (1)
- du français correct à Radio-Québec (1)

- dans la région du Saguenay où tout le monde s'accorde à dire que le français a gardé beaucoup de pureté (1)
- plusieurs reporters de Radio-Canada utilisent un langage correct (1)
- grande amélioration de la langue parlée (1)
- notre français s'améliore de jour en jour (1)
- on ne peut qualifier de joualisante l'évolution de la langue depuis quinze ans (1)
- il n'est nullement prouvé que la langue des Montréalais ou des Québécois soit PAUVRE (1)
- le français du Québec est une langue cohérente, logique et structurée (1)
- langue française apprise à l'école (1)
- des améliorations qui se sont fait sentir ces quelques dernières années (1)
- la tendance à la correction (1)
- on assistera à un rapprochement de plus en plus accéléré du français au Québec et du français universel (1)
- les Québécois ont trop clairement montré leur désir d'améliorer leur langue (1)
- les informations sur la circulation sont de qualité (1)
- la qualité de leur langue parlée [animateurs de radio] (1)
- la langue publicitaire s'est améliorée dans la mesure où la langue parlée des Québécois s'améliorait (1)
- aussi longtemps que la langue parlée de la population continuera de s'enrichir, la langue de la publicité québécoise deviendra plus raffinée et plus intéressante (1)
- la qualité du français a connu des progrès remarquables chez le pompiste et le garagiste (1)
- la langue parlée du grand public s'est considérablement améliorée (1)
- émissions dramatiques qui sont écrites en bon français (1)
- c'est dans le domaine du sport que l'amélioration du langage se ferait le plus sentir (1)
- l'ouvrier ne parle pas le français selon une norme proustienne,
 mais il s'exprime en français efficace (1)

L'accent :

- notre accent propre (2)
- accents populistes (1)
- accent québécois (1)
- accent assez prononcé (1)
- quel drôle d'accent (1)
- accent de chez nous (1)
- accentuation et intonations les plus joualisantes (1)
- accents particuliers (2)

- les variétés régionales s'accompagnent fréquemment d'accents particuliers (1)

les opinions variées :

- Ce sont les femmes qui ont le souci du langage correct (1)
- les Québécois ont développé un langage bien à eux (1)
- trois niveaux de langage parlé : le langage familier, soutenu, populaire (1)
- langue propre aux Québécois (1)
- la langue est normalement parlée avec plus de pureté par les gens plus instruits (1)
- différence entre le français et le joual (1)
- les étudiants ont deux langages distincts, l'un à l'intérieur des cours, l'autre à l'extérieur (1)
- un bon parler est toujours relié à un certain degré d'instruction, donc à certaines classes sociales (1)
- parler français autrement que les Français, c'est parler tout seul (1)
- pas de frontière entre les deux niveaux de français au Québec (1)
- · les deux niveaux du français québécois sont utilisés par les gens du peuple (1)
- système phonétique propre (1)
- un rythme plus lent (1)
- notre langue devient de plus en plus québécoise (1)
- une langue différente du français (1)
- deux langues françaises au Québec : celle qui appartient en propre aux Québécois et celle qu'on entend à la radiotélévision d'État (1)
- langue prônée par M. Beaudry : rigide, codée, aseptisée (1)
- il existe des milliers de langage québécois (1)
- le français québécois a plusieurs caractéristiques du joual (1)
- bien parler, bien écrire, c'est appartenir à la classe dominante (1)
- c'est celle des journaux qui se rapproche plus de la langue parlée (1)
- les gens bien qui parleront français et les pauvres qui parleront créole (1)
- détérioration de l'enseignement du français (1)
- état lamentable de l'enseignement du français (1)
- les étudiants africains qui tous parlent mieux que la plupart des nôtres en français (1)
- la familiarité du langage n'a pas sa place en public (1)
- les bourgeois soi-disant bien parlants (1)
- enseigner c'est traduire du français au joual (1)

- les classes favorisées utiliseraient la langue de façon plus « créative » que les moins favorisés (1)
- · c'est ici qu'a débuté la francisation à outrance (1)
- un fort courant souhaite le retour à l'enseignement rigoureux de la grammaire et la transmission d'un français standard au niveau collégial (1)
- enseigner divers régistres de langue (1)
- plusieurs niveaux d'expression (1)

Le joual :

- une langue peut-être plus belle que l'argot parisien (1)
- une langue désarticulée, incompréhensible (1)
- la langue des petites gens du Québec (1)
- la vraie langue des Canadiens français (1)
- le parler débraillé pour citoyens de seconde zone (1)
- un rajeunissement du français (1)
- ni grammaire, ni syntaxe, ni stylistique, ni règle d'aucune sorte (2)
- riche idiome plein d'idiosyncrasie (1)
- vigoureux parler du terroir des Québécois (1)
- l'art de parler le français le plus mal possible (1)
- le plus grand cancérogène (1)
- conduit fatalement aux écuries américaines (1)
- langage fleuri (1)
- est l'expression adéquate de l'aphasie culturelle et politique d'un peuple (1)
- expression de mépris, symbole d'une langue blessée (1)
- possède toutes les caractéristiques d'une langue (1)
- a ses règles de grammaire, ses lois stylistiques (1)
- un mélange d'anglais et de français largement farci de jurons ou d'expressions ordurières (1)
- un jargon pour initiés, d'un dialecte tribal quelconque (1)
- un langage plus près de l'animal que de l'homme (1)
- serait un français « québécisé » (1)
- n'est pas la langue des Québécois (1
- devient alors une sorte de patois (1)
- le gouffre qui sépare le français international du joual est si grand (1)
- une drôle de façon de parler le français (1)
- une autre langue qui fonctionne sur un autre mode logique et qui a sa vérité propre (1)
- français en décomposition (1)
- langue estropiée (1)
- une montée du joual en littérature (1
- c'est toute, y compris le français (2)

- la véritable contre-culture au Québec au niveau de la langue se fait en joual (1)
- n'est pas un patois montréalais savoureux et coloré (1)
- est une langue différentielle (1)
- presque plus de différences entre le joual de la ville et celui de la campagne (1)
- c'est dans les quartiers défavorisés de Montréal qu'on trouve le vrai joual (1)
- ce n'est même pas du français déformé, mais un sous-produit du slang américain (1)
- ce bâtard issu du croisement du français avec l'anglais (1) est utilisé davantage dans les milieux ouvriers et dans les campagnes que par la bourgeoisie (1)
- n'est pas le véhicule principal des communications au Québec (1)
- est utilisé dans le secteur populaire (1)
- très peu de gens dont on puisse dire qu'ils parlent uniquement joual (1)
- dans la bourgeoisie, on parle aussi joual
- est une langue de tous les jours (1)
- = langue populaire (1)
- langue essentiellement populaire et surtout de caractère familial (1)
- les anglicismes qu'il emprunte à une cadence de plus en plus rapide (1)
- est le langage qui correspond au Québec (1)
- n'est pas véritablement le véhicule de la culture québécoise (1)
- principal véhicule de la vulgarité et du mauvais goût (1)
- les jurons du joual, langue bâtarde, l'abêtissement du joual (1)
- langue du peuple (1)
- crachait le joual quand il écrivait pour son fun à lui (1)
- accents français archaïques, langage aux envahi l'anglais (1)
- s'anglicise de plus en plus (1)
- toujours une sorte de français (1)
- parler mal langue libre de toute règle (1)
- engouement pour le joual (1)
- moi j'appelle ça du fumier
- des textes en joual (1) je parle joual parfaitement (1)
- ceux qui font l'apologie du joual le font en français correct et même recherché (1)
- cette mixture de français et d'anglais, truffée de borboryqmes et d'onomatopées (1)
- mélange infect de sacres, d'anglicismes et de bafouillement (1)
- ce n'est pas une langue (1)
- le joual dénoncé a été glorifié (1)
- n'est qu'un signe de décadence et d'assimilation (1)
- une insulte au peuple québécois et à tous les francophones du Canada (1)

```
le joual ou l'expression incorrecte (1)
pourtant si hermétique à l'oreille étrangère (1)
est exportable et contribue à l'évolution d'autres civilisations (1)
les mots obscènes en joual en sont encore à un stade primitif, cependant que les blasphèmes se sont développés comme nulle part ailleurs (1)
stie, si essentiel au joual bien parlé (1)
le joual est mort, le purisme aussi (1)
les vertus et misères du joual (1)
```

SYNTHÈSE 1980-1992 - LECTEURS

n'intéresse plus qu'un petit nombre d'intellectuels (1)

Les différentes appellations :

```
- franglais (9)
- langue québécoise (4)
- joual (9)
- super joual (1)
- franco-joual (1)
- le gros joual (1)
- joual savoureux (1)
- dialecte (2)
- français québécois (1)
- français standard (1)
- sabir (1)
- sabir maternel (1)
- charabia familier (1)
- charabia (1)
- patois (1)
```

Le vocabulaire :

```
anglicismes (8)
anglicismes tenaces (1)
anglicismes (sémantiques) (1)
anglicisation galopante (1)
solécismes québécois (1)
l'abandon des beaux mots de la langue française (1
les étudiants n'ont pas de vocabulaire (1)
des calques de l'anglais (1)
```

```
expressions et termes anglais (1)
emprunts répétés (1)
emprunts à l'anglais (1)
horreurs inqualifiables (1)
ces néologismes en « o » (info, mono, condo, loto) (1)
barbarismes (2)
```

L'écriture :

- état pitoyable du français chez les jeunes (1)
- l'état lamentable du français dans nos écoles (1)
- ils [les étudiants] ne savent pas lire, comment voulez-vous qu'ils sachent écrire (1)
- les jeunes Québécois s'acheminent vers un état d'ignorance encyclopédique en matière de langue française (1)
- même les professeurs ne peuvent écrire une phrase sans fautes d'orthographe (1)
- que les jeunes écrivent mal (2)
- style boiteux (1)
- erreurs grotesques qui relèvent de l'ignorance crasse des règles de la langue française (1)
- dont le texte est une véritable honte (1)
- cet écrit lamentable (1)
- les phrases de certains textes sont interminables et tarabiscotées (1)
- souvent illisible, criblé de fautes (1)
- étudiants incapables d'écrire correctement (3)
- d'innombrables fautes d'orthographe (5)
- cette génération ne sait plus écrire (1)
- une faute d'orthographe ou de grammaire ou de syntaxe par mot (1)
- ceux qui ne savent pas écrire (2)
- il commence à écrire presque au son (1)
- certains écrivent au son (1)
- nos élèves éprouvent des difficultés lorsqu'ils écrivent (1)
- piètre état du français écrit (2)
- la langue française écrite souffre de graves problèmes : nos étudiants ne savent plus écrire trois mots sans faire de fautes (1)
- combien de commerçants ne savent plus écrire les simples mots « employé demandé » (1)
- avis aux « barbouilleux » (1)
- celles-ci [les phrases] souffrent d'une structure grammaticale si outrageusement tordue que ça n'est plus du français (1)
- l'orthographe du français est en train de se perdre (1)
- le français qui se perd dans les méandres de la mauvaise orthographe (1)

- le français écrit par les élèves est mal en point (1)
- le français mal écrit constitue un problème (1)
- pourquoi nos étudiants à différents stages de leur formation ne savent pas encore écrire correctement (1)
- les résultats en français sont peu reluisants (1)
- faiblesses en français (1)
- la syntaxe et la ponctuation, ils ne savent pas ce que c'est (1)
- les médias ne font rien pour maintenir la fierté de la langue française (1)
- des résultats plus mauvais encore (2)
- fautes d'orthographe (1)
- la Charte de la langue française est bourrée de fautes (1)
- fautes de syntaxe (1)
- la qualité du français écrit de nos écoliers est plus inquiétante encore que ne le révèlent les enquêtes et cris d'alarme (1)
- leurs infériorités [aux écoliers] (1)
- des copies dont vous pouvez difficilement soupçonner la misère (1)
- la situation s'est détériorée (1)
- piètre état du français dans nos écoles (1)
- quatorze fautes de français dans une épreuve ministérielle (1)
- les élèves ignorent la grammaire, ils font de plus en plus de fautes d'orthographe et de syntaxe (1)
- ils rédigent des compositions françaises boîteuses, souvent avec une ponctuation défectueuse et sans un équilibre normal entre les différentes parties d'une phrase (1)
- une seule petite faute par dix mots (1)
- la qualité du français écrit dans nos écoles s'est dégradée (l)
- des messages avec des fautes de français (1)
- dégénérescence de la langue écrite chez les étudiants (1)
- ne pas savoir écrire en français (1)
- fort pauvre la qualité des textes en français (1)
- les incorrections de langue sont si nombreuses, certaines fautes sont si énormes (1)
- soit rédigé dans une langue si médiocre (1)
- en plus des fautes d'orthographe et de grammaire (1)
- traduction expédiée à la hâte (1)
- des travaux d'étudiants [de l'université] à ce point mal conçus et mal rédigés (1)
- sans le moindre lien logique entre ce qui précède et ce qui suit (1)
- pauvreté du français chez les jeunes (1)

La prononciation :

- prononciation vers l'anglais (1)
- une certaine mollesse d'articulation (1)
- l'élocution et la prononciation se révèlent soient incompréhensibles ou fautives (1)
- prononciations erronées (1)
- on mange les syllabes (1)
- on souriait à mon accent [en France], j'ai fait l'effort de bien articuler (1)

Les opinions défavorables :

- une langue parlée dénaturée et médiocre (1)
- des massacreurs de français (1)
- du mauvais français (1)
- un français aussi pitoyable est inadmissible (1)
- la qualité du français est tellement pauvre (2)
- l'écorchement du français (1)
- déformation de notre langue (1)
- · un parler aussi peu clair (1)
- les étudiants ne savent pas s'exprimer (1)
- aucun d'eux ne possède son français (1)
- ils ont appris par les « sons » (1)
- une langue mutilée (1)
- les déficiences de notre langue française (1)
- fatras touffu de généralités déguisées sous un jargon compliqué (1)
- la langue française parlée souffre de graves problèmes (1)
- la dégénérescence de la langue française au Québec (1)
- notre tendance à fourcher de la langue (1)
- ne pensons pas que nous maîtrisons la langue, la preuve, à lire et à entendre toutes ces fautes (1)
- la mauvaise qualité du français (1)
- la pauvreté du français (2)
- si ni la mère ni le père ne savent parler convenablement leur langue (1)
- la très grande majorité des enfants qui entrent à l'école n'ont jamais prononcé ni même entendu la déclinaison du verbe être non plus que du verbe avoir au présent (1)
- je vérifie l'impuissance des enfants à s'exprimer correctement d'une manière élémentaire (1)
- on peut dire que la langue que l'on tente de leur apprendre à lire et à écrire est une langue qui leur est étrangère (1)
- nous baragouinons une langue (1)

- nous serions un de ces rares peuples où l'on doive apprendre à lire et à écrire sa langue maternelle sans jamais avoir appris à la parler (1)
- psalmodiaient une sorte de marmonnage incompréhensible (1)
- le français ordinaire dans le quotidien des écoles francophones est encore plus mal en point (1)
- le français sous toutes ces formes devient de plus en plus insignifiant et accessoire (1)
- le langage parlé de l'avant dernier échelon du bas étage pour eux (1)
- la piètre qualité du français des Québécois (1)
- nous sommes en train de perdre notre langue (1)
- ce français soit à la dérive, que le niveau ait baissé (1)
- un francophone d'ailleurs qui y met les pieds [au Québec] peut fort bien ne pas comprendre un traître mot de ce qu'il entend (1)
- ce lynchage quotidien de la langue héritée (1)
- il est l'expression de la grossièreté (1)
- la langue française est malade (1)
- mal parler (1)
- à quel âge un enfant est~il « assez vieux » pour qu'on puisse lui parler « vraiment français » (1)
- cette curieuse langue « made in Québec » gagnait du terrain (1)
- cette langue parallèle (1)
- la langue française est malade (1)
- elle prend un peu plus de plomb dans une aile déjà bien déplumée (1)
- · la langue est négligée, méprisée, rabrouée (1)
- des incorrections de toute nature (1)
- en formation professionnelle, la terminologie anglaise est employée plus couramment que la terminologie française (1)
- perdent la faculté de nommer des réalités dans notre langue (1)
- la forme et le mot français s'en trouvent graduellement dévalorisés, relégués au second plan, remplacés, ignorés (1)
- et vive l'évolution du français... vers l'anglais (1)
- qualité laisse à désirer (1)
- la pauvreté de la langue française de notre élite (1)
- nous maltraitons assez comme cela notre langue (1)
- sans structure aucune, sans règle ni syntaxe, ni grammaire, et encore moins de conjugaison (1)
- l'abâtardissement de notre langue déjà menacée par nombre d'ennemis (1)
- la pauvre qualité que parle la majorité de nos hommes politiques (1)
- la dégénérescence de notre langue (3)
- l'exemple du français écorché, débité par les gens de la télé, radio, presse écrite (1)
- nous appauvrissons notre langue (1)

- entorses au code grammatical de notre langue (participes passés non accordés (1)
- les fautes de français commises au cours d'une seule émission (1)
- puisque personne ne nous comprendra (1)

Les opinions favorables :

- une très belle langue qu'on peut appeler le québécois (1)
- il serait plus que douteux que le français se soit détérioré (1)
- le joual a incontestablement diminué (1)
- la qualité du français de la télévision a aussi fait des progrès (1)
- même le français, langue de travail, a progressé (1)
- mes enfants et vos neveux et nièces seraient mieux compris en France actuellement que vous et moi il y a trente ou quarante ans (1)
- mes camarades et moi savons écrire notre français : il est vrai que des lacunes malheureuses existent, mais pourquoi généraliser (1)

mes opinions variées :

- la télévision pourrait être utilisée pour améliorer la qualité du français (1)
- nous serions un de ces rares peuples où l'on doive apprendre à lire et à écrire sa langue maternelle sans jamais avoir appris à la parler (1)

⊸e joual :

- il n'est pas un accent, mais un français dégénéré mêlé d'archaïsmes et de mauvaises traductions de l'anglais (1)
- il représente encore aux yeux de beaucoup de gens, l'appartenance à une classe sociale inculte et sous développée (1)

SYNTHÈSE 1980-1992 - PROFESSIONNELS

Les différentes appellations :

```
français standard
  le français de Vigneault
  une langue internationale (1)
  parlure
           (1)
  langue française mâtinée d'un lexique et de formes grammaticales
  québécoises (1)
  langage local (1)
  patois minable (1)
  français québécois
                      (12)
  parler québécois (1)
  langue québécoise (1)
  joual (19)
  dialecte inférieur (1)
  jargon (1)
  français régional (4)
  le parler d'ici
  créole
         (1)
  parler ordinaire
  parler populaire
                    (4)
  jargon snob (1)
  parler canadien français
                           (3)
  notre parler commun (1)
  la langue du ghetto
  notre variété de français
                             (1)
  charabia difficile à comprendre (1)
- charabia
            (2)
  langue familière (1)
  français d'ici (1)
  langue régionalisée et marginalisée (1)
  langue indigène (1)
  langage de taverne (1)
  la langue du quotidien
  en français moderne standard
  québécois standard (1)
  français parlé « tel quel » (1)
  notre parler outrageusement montréalais (1)
  le parler quotidien des travailleurs (1)
  des patois de ghetto (1)
  franglais
            (1)
  lousy French (1)
```

Le vocabulaire :

```
anglicisation (4)
 anglicismes (16)
 mots empruntés à l'anglais
 parsemé de mots anglais (2)
 anglicismes trop barbares
termes empruntés à l'anglais
mots anglais traduits (1)
 expressions anglaises (1)
 calques de l'anglais (1)
 anglicismes laurentiens (1)
une méconnaissance du vocabulaire de notre langue et l'esprit de
 l'anglais
           (1)
 emprunt du terme américain (1)
anglicisation de l'environnement
mon vocabulaire de Québécois (2)
surchargé d'expressions rurales désuètes
mots québécois (1)
vocabulaire rachitique (1)
vocables simplistes (1)
mots longs comme le bras
termes vagues, approximatifs
                               (1)
n'atteint pas 200 mots y compris les jurons
barbarismes (3)
simili-barbarisme (1)
mots impropres ou de barbarismes
archaïsmes (3)
tournures trop locales
                         (1)
tournures défectueuses
                        (1)
régionalismes
               (3)
régionalisme acceptable
                         (1)
régionalisme étroit (1)
un joli ramassis de régionalismes des plus discutables (1)
impropriétés
              (1)
québécismes et canadianismes de bon aloi
                                          (1)
canadianismes (5)
canadianismes incompréhensibles ailleurs qu'ici
canadianismes prétendument de bon aloi (1)
canadianisme de « bon aloi »
                              (1)
mauvais canadianisme
                      (I)
                                       créations
                                                  langagières,
nos
     expressions
                   soient
                           de pures
d'authentiques canadianismes
québécismes
             (6)
québécismes acceptés des inacceptables
                                        (1)
expressions québécoises (1)
lexique québécois (1)
toutes les fautes de vocabulaire
variations linguistiques
```

```
solécismes
              (1)
  les mots perdent la précision
  idiotismes acceptables (1)
   sacres
           (1)
   jurons, sacres, blasphèmes, aux trivialités langagières et
   autres expressions de leur médiocrité linquistique
   sacres, jurons et obscénités (1)
  on jure à pleine bouche et on se sert de jurons pour faire des
   verbes expressifs
                     (1)
  double vocabulaire
                      (1)
  le québécois est un parler riche sur le plan lexical (1)
  on appauvrit le vocabulaire (1)
  vocabulaire canadien (1)
  vocabulaire de 200 mots
  langage imprécis, pauvre (1)

    mots anti-maux (1)

  on invente les mots (2)
La syntaxe :
   syntaxe fautive (1)
  syntaxe boîteuse (1)
  syntaxe déficiente (1)
  comment on charcute une proposition relative (1)
  phrases incomplètes, on les résume avec « Tsé veux dire? »
  incapacité de structurer correctement une phrase (1)
 transgressions des règles de la syntaxe à l'écrit légitimées,
  alors qu'à l'oral cela reste sans grande conséquence (1)
  tournures de phrases empruntées à l'anglais
  anglicismes syntaxiques (1)
 phrase mal construite
                        (1)
  syntaxe et ponctuation, ils ne savent pas ce que c'est (1)
  les élèves continuent à écrire des phrases qui ne tiennent pas
  debout
           (1)
  les structures de phrases sont tellement incorrectes qu'on ne
  comprend plus leurs textes (1)
  nombreuses erreurs de structures de phrases qui sont des calques
  de l'anglais (1)
  manque de connaissances en syntaxe et en ponctuation (1)
  éprouvent de la difficulté à rédiger en français
  ne savent pas rédiger
                         (1)
  incapables de constituer un texte lisible, clair (1)
  lacunes importantes en syntaxe et en ponctuation [finissants du
  Cégep] (1)
      étudiants ont des problèmes
  les
                                        avec
                                              la
                                                  structure
  phrases (1)
  tours syntaxiques archaïques ou tout simplement fautifs (1)
```

- texte incohérent (1)
- québécisme grammatical qui affecte la tournure des phrases (la syntaxe de notre langue) (l)
- canadienne est la tournure « mainque » (1)
- on appauvrit la syntaxe et la morphologie (1)
- des constructions tellement abracadabrantes (1)
- la syntaxe n'est guère plus brillante que la grammaire et l'orthographe (1)
- du manque de structure et d'articulation suit une pensée floue et si évasive (1)
- notre dissidence linguistique par rapport aux parlers français d'ailleurs s'inscrit dans la syntaxe (1)

L'écriture :

- une langue que nous écrivons plutôt mal (1)
- on ne sait même pas comment rédiger correctement une simple adresse, on sait encore moins réussir l'accord d'un participe passé (1)
- orthographe « québécoise » (2)
- charabia qu'ils y lisaient (1)
- peut écrire dans une langue déformée (1)
- farcie de fautes de français (1)
- déficience du français écrit (1)
- le français écrit laisserait à désirer (1)
- rares sont les étudiants qui arrivent à s'exprimer correctement à l'écrit (1)
- grammaire déficiente (1)
- pauvreté du français écrit (1)
- abaissement de l'expression écrite (1)
- ils écrivent mal (2)
- la qualité de notre expression écrite n'est nullement en progrès (1)
- plus lamentable, c'est le triomphe de l'orthographe phonétique (1)
- beaucoup de gens écrivent au son (1)
- a-t-on idée de se préoccuper de la concordance des temps et de l'accord des participes (1)
- 37 façons d'écrire le mot « cueilli » (1)
- écrivent le dialecte (1)
- l'écrit de nature véhiculaire (1)
- ils massacraient davantage l'orthographe grammaticale (1)
- une vingtaine de fautes d'orthographe par page (1)
- sans même posséder une orthographe potable (1)
- la majorité des Québécois ne maîtrise même plus l'orthographe de sa langue maternelle (1)
- de plus en plus mal écrite (1)

- désaffection à l'égard de l'écrit (1) incapacité d'orthographier (1) l'école moderne échoue à inculquer aux écoliers la capacité d'écrire en français (1)le niveau de performance linguistique du jeune adulte québécois plafonne à celui qui correspond au niveau de secondaire II (1) 80% des étudiants de première année d'université en sont restés au niveau de connaissance grammaticale de secondaire III (1) l faute à tous les 6 mots (1) le français écrit dans un état lamentable la piètre qualité de l'écrit (2) détérioration de l'écrit chez les jeunes (1) importantes lacunes sur le plan de la langue écrite l faute à tous les 10 mots (1)ne savent plus écrire convenablement leur langue orthographe et grammaire mal enseignées dégradation de la qualité du français écrit charabia de certains communiqués de nos administrateurs faiblesse de l'orthographe chez plusieurs étudiants (1) fautes grossières, indécentes (1) le français en crise, situation dramatique les employeurs s'inquiètent de la qualité du français écrit chez les jeunes (1) incapables d'écrire un texte en français correct (1) beaucoup de fautes d'orthographe (1) les étudiants écrivent tellement mal les étudiants du secondaire continuent à faire beaucoup de fautes d'orthographe et de grammaire (1) foisonnement des fautes est attribué à la l'enseignement du français écrit (1)bourrés de fautes (3) faiblesses en orthographe et grammaire (1) la grande majorité des erreurs de grammaire recensées viennent d'une mauvaise application de règles générales la qualité du français laisse à désirer à l'université (1) 40% des nouveaux étudiants de l'U de M échouent au test de français (1)l'écrivent très mal et sont incapables de lire convenablement (1)les élèves arrivent en sixième année avec de grosses faiblesses en écrit (1)
- beaucoup d'élèves écrivent des textes incohérents et bourrés de
- fautes de tout genre (1)
- les jeunes Montréalais sont particulièrement faibles en français écrit (1)
- piètres performances des jeunes Québécois en langue écrite (1)
- nombre étonnant de maladresses de style (1)
- tous les travers : pédanterie, manque de riqueur, redondance (1)
- impropriétés dans les écrits (1)

- écrit dans une langue à faire pleurer... un véritable morceau d'anthologie (1)
- l'incroyable charabia de nos lois (1)
- cette épouvantable injure à la langue prétendument officielle du Québec (1)
- les textes sont remplis de fautes d'orthographe (1)
- les jeunes ne savent pas écrire (2)
- textes truffés de fautes d'orthographe (1)
- incompétence flagrante en français (1)
- à inventer des fautes d'orthographe qui laisseraient pantois les cancres les plus convaincus (1)
- les résultats sont toujours catastrophiques (1)
- l'ignorance des élèves est abyssale (1)
- des problèmes en français : de gros problèmes (1)
- incompétence flagrante en français (1)
- ils ne savent même pas écrire deux mots (1)
- incompétence des étudiants (1)
- beaucoup de fautes d'orthographe (2)
- trop d'élèves sont incapables d'écrire un français correct (1)
- la dégradation des connaissances de base en français (1)
- dévalorisation de la culture lettrée et de l'écrit (1)
- piètre qualité du français des écoliers (1)
- notre formation en français est insuffisante (1)
- connaissance du français insuffisante (1)
- on peut obtenir au Québec un doctorat en sciences de l'éducation, sans avoir maîtrisé l'orthographe (1)
- cette écriture universitaire, maintes fois truffée d'un jargon prétentieux et hautement ridicule (1)
- mauvais usage de la langue (1)
- ignorance de la langue chez les jeunes (1)
- écrivent mal avec une habituelle négligence (1)
- textes français qui sont souvent d'une désolante indigence littéraire (1)
- il faut relever la qualité du français écrit et parlé (l)
- résultats des élèves de cinquième secondaire sont catastrophiques (1)
- un manque de connaissances et d'habilités de base en orthographe, en grammaire (1)
- les carences dans la maîtrise du français : en orthographe d'usage et grammaticale (1)
- une pauvre maîtrise du français écrit (1)
- le niveau de connaissance du français est lamentable (1)
- à peine plus de 50% de la population québécoise maîtrise suffisamment la langue française (1)
- les finissants du secondaire maîtrisent mal leur langue maternelle (1)
- la transposition intégrale du verbal à l'écrit [publicité] (1)
- pauvreté du français écrit chez les jeunes (1)

- langue des médias électroniques est loin d'être irréprochable (1)
- le niveau baisse (1)
- élèves qui ont d'énormes difficultés d'écriture (1)
- plus de la moitié échoue royalement [test de français écrit à l'université] (1)
- système d'enseignement du français presque médiocre (1)
- les jeunes qui veulent entrer à l'université ne maîtrisent pas encore suffisamment leur langue écrite (1)
- des cégépiens sont incapables de rédiger un rapport écrit en mots, en phrases et en paragraphes (1)
- les élèves du collégial ont une maîtrise de leur langue dont auraient probablement rougi leur mère (1)
- la langue que propagent les médias écrits est loin d'être irréprochable (1)
- on peut obtenir un diplôme d'enseignement sans savoir lire, ni écrire (1)
- les lacunes en français sont graves (1)
- des milliers de jeunes Québécois éprouvent de sérieux problèmes à lire et à écrire (1)
- mal écrire le français public (1)
- la piètre orthographe des enseignants et des « apprenants » (1)
- la situation de l'écrit chez les jeunes « devient de plus en plus socialement inacceptable » (1)
- au nombre élevé de fautes (3)
- piètre qualité du français écrit de leurs étudiants (3)
- état lamentable du français écrit (1)
- · carences évidentes des élèves du secondaire (1)
- une faute sur deux mots qu'ils [les enfants de sixième année] écrivent (1)
- nombreux étudiants d'université éprouvent de la difficulté à lire et à écrire correctement (1)
- fautes d'orthographe (3)
- plus de 25% des étudiants [université] doivent suivre des cours de rattrapage de français (1)
- alarmant le français des étudiants à l'université (1)
- pauvreté du français écrit (1)
- détérioration du français d'année en année (1)
- ceux qui ont de la difficulté à écrire correctement parviennent mal à exprimer leur pensée de façon cohérente (1)
- les professeurs se trouveraient très heureux d'avoir en face d'eux des élèves qui sauraient lire, écrire et compter (1)
- une faute de grammaire, de syntaxe ou d'orthographe tous les dix mots (1)
- les finissants du secondaire écrivent comme s'ils n'avaient jamais étudié la grammaire et la syntaxe (2)
- la pauvreté de la langue écrite n'est pas un phénomène exclusivement guébécois (1)
- le mauvais français des étudiants (1)

- plus de la moitié des étudiants admis cette année en Sciences de l'éducation à l'U. de M. avaient échoué à une dictée de niveau de 6e année (1)
- leur faiblesse en français (1)
- -- texte mal écrit (1)
- nos jeunes maîtrisent très mal les règles concernant l'usage des verbes, l'usage des genres, l'emploi du temps et des modes, etc. (1)
- les jeunes maîtrisent un peu mieux l'orthographe que la grammaire et la syntaxe (1)
- le grand nombre de fautes attribuables à une culture qui n'a pas su faire le passage de l'oral à l'écrit (1)
- une ignorance inquiétante de la structure des mots et des phrases (1)
- les fautes de ponctuation sont très nombreuses (1)
- textes valables quant au fond, mais de facture très lourde et de lecture fort difficile (1)
- il abuse de la culture parlée qui prédomine aujourd'hui (1)
- quand un élève de l'ordre collégial réussit à faire 80 fautes dans un texte de deux pages qu'il a lui-même composé (1)
- des 38 mots qu'ils ont eu à écrire dans la dictée, les jeunes Québécois en ont mal écrit 17 en moyenne (1)
- la moitié des finissants du secondaire ont échoué à l'examen de composition française administrée en mai par le ministre (1)
- les étudiants de cinquième secondaire ont commis en moyenne une faute de grammaire, de syntaxe ou d'orthographe à tous les dix mots (1)
- aux petites fautes les plus fréquentes comme la virgule, l'orthographe des abréviations, les majuscules aux noms communs (1)
- finissants du secondaire : 31 fautes de grammaire, de syntaxe ou d'orthographe par page d'écriture (1)
- il n'est pas réaliste de penser que les jeunes puissent apprendre à écrire correctement (1)
- les jeunes qui sortent des écoles secondaires ne savent ni bien parler ni bien écrire (3)
- · ils [les jeunes] ne savent pas écrire (2)
- les jeunes Québécois connaissent mal leur langue maternelle (1)
- les élèves sont généralement incapables « d'organiser un texte », de faire un plan et d'agencer leur idées, de synthétiser leur pensée par écrit (l)
- l'élève moyen est loin de maîtriser les règles de la ponctuation et de l'orthographe lexicale et grammaticale (1)
- le laisser-aller des élèves québécois voire des enseignants euxmêmes à l'égard du français (1)
- la médiocrité parfois lamentable de la maîtrise du français au primaire et au secondaire (1)
- leurs jeunes écrivent moins bien qu'eux [les parents] lorsqu'ils avaient leur âge (1)

- beaucoup de choses à améliorer (1)
- 5% des étudiants maîtrisent bien la langue écrite, c'était vrai il y a 30 ans, c'est vrai aujourd'hui (1)
- que la qualité du français des étudiants québécois est loin d'être satisfaisante (1)
- · le français de certains professeurs laissent à désirer (1)
- la qualité du français de quelque 20 p.cent des élèves qui nous arrivent [au Cégep] est abominable (1)
- si les jeunes n'apprennent pas mieux leur français au primaire et au secondaire (1)
- une cinquantaine de fautes [trouvées dans les examens d'étudiants de l'université] (1)
- 70% des postulants échouent le test de français [formation des maîtres] (1)
- · la pauvreté du français à l'école primaire, aux niveaux secondaire et collégial (1)
- c'est toujours la forme (grammaire, ponctuation, orthographe, syntaxe) qui pose le plus de problèmes, en moyenne une faute tous les dix mots et la moitié d'entre eux ont échoué l'examen (1)
- la piètre maîtrise de la langue française par les jeunes (1)

_a prononciation :

- des prononciations propres au Québec (1)
- accent de bouche molle (1)
- mauvaise prononciation (1)
- la langue floue, molle (1)
- · accent québécois (1)
- · langage mou (1)
- accent varie d'une région à l'autre (1)

Les opinions défavorables :

- notre langue a été transformée non pas seulement dans le vocabulaire, domaine futile ni même seulement dans la syntaxe, mais aussi dans l'esprit de la langue (1)
- le Québec qui a si longtemps eu mal à sa langue française (1)
- la langue journalistique est périlleuse (1)
- · une langue que nous parlons plutôt mal (1)
- le français est aussi massacré (1)
- la piètre qualité du français (3)
- les tenants de la langue relâchée (1)
- · un français passable (1)
- en parlant le plus mal possible (1)

```
le mépris du français
leur français est pauvre
n'ont pas la bonne façon de s'exprimer (1)
mauvais français
                  (1)
déficience du français oral (1)
              les
                                      arrivent
                                               à
                                                   s'exprimer
rares
        sont
                   étudiants qui
correctement (1)
les jeunes ne connaissent pas vraiment le français à leur sortie
de l'école
            (1)
on trouve toujours que les jeunes parlent plus mal
langue des téléromans insipide, artificielle et banale, une
sorte de bouillie mentale
                           (1)
nous parlons diffus, indécis, flou
                                    (1)
échange verbal « inexact, imprécis, flou, inconsistant » (1)
mauvais goût linguistique
                           (1)
abaissement de l'expression orale
innovations d'inspiration douteuse
appauvrissement déplorable
                            (1)
la qualité de notre expression parlée n'est nullement en
progrès (1)
ne trouvent pas les mots adéquats pour exposer leur point de
vue (1)
ils hésitent, ils bafouillent
maîtrise insuffisante de la lanque
                                   (1)
le langage transmis par les mass média est du même niveau que
celui des enfants (1)
parlent avec des fautes énormes
                                (1)
parlent mal
             (1)
une dialectalisation de plus en plus marquée (1)
formes dialectales privilégiées (1)
la langue française se dégrade
                                (1)
la désaffection à l'égard de la langue française
français bâtard qui est la lanque courante de la majorité des
Montréalais peu scolarisés (1)
s'efforçait de mal parler pour se rapprocher des gens (1)
un créole peaufiné par les temps (1)
détérioration de la langue chez les élites (2)
le Québec sera louisianisé
                            (1)
incapacité de lire et de comprendre un texte
l'école échoue à inculquer aux écoliers la capacité de lire, de
le parler correctement (1)
enseigner le français consiste à délivrer l'élève de sa langue
maternelle
           (1)
l'écart grandissant qui se creuse entre le parler régional d'ici
et le français public
                      (1)
un niveau de langage encore plus incorrect et plus vulgaire que
celui dont se servent nos gens les plus mal embouchés (1)
le mauvais usage (1)
ses lacunes en français (1)
```

- ramollissement linguistique (1)
- un langage grossier (1)
- français « approximatif » (1)
- un niveau de langue très direct et parfois « vulgaire » (1)
- lacunes langagières (1)
- des professeurs d'université prendraient plaisir à s'exprimer dans une langue bâtarde (1)
- plusieurs jeunes avocats ne sont pas capables de s'exprimer convenablement (1)
- utilisation exagérée de l'adjectif, le tutoiement et une familiarité déplacée (1)
- des diplômés incapables de s'exprimer dans une langue claire (1)
- la situation du français se dégrade en France et ailleurs (1)
- une société qui balbutie (1)
- les Québécois francophones ne savent plus parler (1)
- langage vulgaire (1)
- difficultés qu'ont nos diplômés à s'exprimer (1)
- les jeunes ne savent pas leur français (1)
- piètre qualité du français à la radio et à la télévision (1)
- les employeurs s'inquiètent de la qualité du français parlé chez les jeunes (1)
- l'état lamentable de la langue des collégiens (1)
- un certain nombre d'enseignants n'ont pas une maîtrise suffisante de la langue française (1)
- langue bâtarde (1)
- cette anglomanie (1)
- la situation du français, en 27 ans, se serait en toute vraisemblance si considérablement détériorée (1)
- les étudiants qui nous arrivent ont de la difficulté à s'exprimer (1)
- du côté de la langue, nous n'avons pas réussi (1)
- la qualité de la langue parlée dans les écoles primaires est plutôt décevante (1)
- exposé incohérent, langue trop familière (1)
- ils [les Québécois] ne parlent pas plus mal que les agriculteurs du marché Atwater (1)
- massacrage quotidien, constant et inconscient de notre langue (1)
- langue pédante, pseudo-savante et souvent incorrecte (1)
- leur français soit tellement mauvais (1)
- même les gens les plus instruits connaissent très mal leur langue maternelle (1)
- le pourrissement de notre langue (1)
- combattre la douce illusion que le français s'améliore chez nous (1)
- le mauvais français de ces définitions (1)
- l'une des plus pitoyables démonstrations d'ignorance jamais affichées au Québec (1)

- ne s'occupent pas de la bien parler, cette langue qu'ils disent défendre (1)
- n'a même pas amélioré la qualité du français (1)
- le français n'est plus cette belle langue riche et multiple (1)
- un ensemble de codes saugrenus et répressifs (1)
- massacre du français (1)
- · le manque d'harmonisation de notre langue d'aujourd'hui (1)
- la faillite de notre enseignement de la langue par un trop grand nombre de gens qui ne la connaissent pas (1)
- l'incroyable pourrissement de notre enseignement et de tout le milieu dans lequel notre langue est bafouée (1)
- mauvaise qualité du français (1)
- dévalorisation du français standard (1)
- les Québécois « pure laine » ne bénéficient pas de l'aisance linguistique (1)
- le français est une langue que nous avons apprise dans les livres : ce n'est pas la langue que nous parlons dans la vie (1)
- multiplication des liaisons fautives (1)
- dégradation de la qualité du français (1)
- comment pourront-ils enseigner le français alors qu'ils ne possèdent même pas les rudiments de cette langue (1)
- connaissance de la langue qui fait défaut à une bonne partie des professeurs (1)
- il est rare qu'un professeur qui a reçu sa formation au Québec maîtrise parfaitement le français (1)
- situation devenue grave (1)
- pauvreté de la langue de nos jeunes (2)
- faiblesses marquées dans les stations radiophoniques privées et dans les dépliants promotionnels distribués à domicile (1)
- les écarts de langage (1)
- on parle un français approximatif (1)
- le plus bas niveau de notre langue (1)
- la sotte prétention qui veut que le québécois soit une langue en soi (1)
- le plus bas commun dénominateur de la langue parlée : c'est la langue du dernier Bye Bye, que l'on n'entend pas dans la bouche de la plupart des gens que l'on croise au Québec (1)
- niveau de langue relâché : pogner (1)
- nivellement par le bas de la qualité de la langue française au Québec (1)
- le cinéma québécois doit soigner son langage (1)
- la langue est malmenée dans les spectacles d'humour facile et à la télévision (1)
- les jeunes qui veulent entrer à l'université ne maîtrisent pas encore suffisamment leur langue parlée (1)
- · ces tournures extrêmement incorrectes (1)
- détérioration de notre langue (2)
- qu'en se « louisianisant » (1)
- lacunes « langagières » des enfants du peuple (1)

- on « lacanise » son langage (1)
- notre état de diglossie : la langue québécoise et internationale (1)
- fléchissement de la qualité du français dans la présentation des produits (1)
- les incorrections langagières (1)
- langue française et « misérabilisme » (1)
- les textes administratifs qui n'ont de français que l'apparence (1)
- soignons un peu notre langue (1)
- la radio-télévision popularise beaucoup d'autres horreurs linguistiques (1)
- l'indifférence ou le mépris à l'égard de la sémantique (1)
- la dégénérescence à laquelle il semble voué chez nous (2)
- on la massacre et la maltraite de toutes les façons (1)
- nos élites ont du mal à s'exprimer convenablement, mais elles ont fortement encouragé le mauvais langage (1)
- auteurs, films, pièces, spectacles où l'on parlait un langage qui n'avait rien du français (1)
- notre laideur (1)
- -- le mépris de la langue (1)
- aggraver la désaffection au regard de la langue française (1)
- de parler sa langue à peu près n'importe comment (1)
- parle mal français (2)
- notre peuple québécois n'a pas le souci de la qualité de sa langue (1)
- ils doivent prendre un accent étranger quand ils veulent parler un français correct (1)
- ils [les étudiants] ne savent pas mieux parler ou parce qu'ils n'ont jamais appris à bien parler (l)
- on parle moins bien français que dans certains pays pauvres (1)
- · il y a lieu de s'inquiéter, en contrepartie, de la forme de la langue dans laquelle ils s'expriment (1)
- -- il [Victor Goldbloom] parle mieux français que bien des Québécois soi-disant « pure-laine » (1)
- le message ne passe pas, c'est l'obscurité (1)
- beaucoup de signes, beaucoup d'enquêtes sont inquiétantes (1)
- il est gênant de parler français et de ne pas être compris en dehors du Québec (1)
- combien parmi eux [les « comiques »] parlent un français correct (1)
- les fautes, les horreurs, les bêtises et les sottises : vous dépasserez souvent la faute par dix mots (1)
- les erreurs mille fois répétées sous forme de slogans publicitaires (1)
- les Français qui ne comprennent supposément rien de ce que l'on raconte (1)
- épouvantable le style d'une lettre de Mme Bacon [ministre des affaires culturelles] (1)

- le français est bien malade (1)
- piètre qualité du français des animatrices (1)
- s'exprimait dans un français tolérable (1)
- · la façon dont plusieurs le parlent est loin de faire la preuve d'un amour de la langue (1)
- abîmé, meurtri, déformé, pauvre et mou, le français qu'ils croient parler résonne comme autant de borborygmes (1)
- caractère pitoyable de la langue (1)
- devant l'état de la langue, le Québec doit s'inquiéter (1)
- la dégradation de la langue au Québec quand ils n'exaltaient pas les vertus émancipatrices du joual (1)
- notre français dégueulasse (1)
- · notre français indiscutablement lamentable trop souvent (1)
- toutes les agressions que subit notre langue (1)
- un laisser-aller (1)
- les horreurs qu'ils nous infligent (1)
- pour la cause du français que ses publicitaires [à Radio-Québec] écorchent si allègrement (1)

Les opinions favorables :

- le français du Québec, malgré ses particularismes, est du vrai français (1)
- le Québécois moyen a plus de facilité qu'auparavant à s'exprimer oralement (1)
- le joual est mort (1)
- les jeunes estiment avoir une bonne maîtrise du français (1)
- à la maîtrise d'une pratique honorable de la langue française tant à l'oral, qu'à l'écrit (1)
- notre parler se distingue par le réalisme de ses tournures (1)
- la qualité du français parlé dans l'ensemble de la société semble s'être améliorée (1)
- français intéressant, riche, solide, entendu dans nos campagnes depuis toujours (1)
- la maîtrise de l'expression orale est en progrès (1)
- la langue populaire (québécoise) est moins accentuée, aujourd'hui, donc plus compréhensible (1)
- la qualité du français s'améliore dans les messages publicitaires parce que la langue des Québécois est meilleure (1)
- les élèves d'aujourd'hui expriment plus facilement leurs idées par écrit que ceux d'autrefois (1)
- le Québec parle mieux français qu'il y a 25 ans (1)
- une faute à tous les 15 mots : les finissants du secondaire écrivent un peu mieux (1)
- 89% des jeunes croient qu'ils écrivent bien (1)

- le québécois n'est pas une langue mal parlée, mais une particularité régionale, une couleur locale, l'expression d'un peuple (1)
- toute personne scolarisée peut écrire dans un français correct, (1)
- 15 à 20% des jeunes qui sortent du secondaire écrivent bien le français (1)
- la qualité de la langue parlée de nos élèves est bien meilleure aujourd'hui qu'elle ne l'était autrefois (1)
- usent pour eux-mêmes à l'oral et à l'écrit un français d'ici que je qualifierais de « correct » (1)
- le français de bon nombre de Québécois « traduit au niveau soutenu tout à fait acceptable » (1)
- la qualité du français de l'ensemble des jeunes s'est légèrement améliorée au cours des vingt dernières années (1)
- une légère amélioration (1)
- publicité: la qualité du français s'améliore globalement depuis une quinzaine d'années (1)
- l'abandon d'un certain nombre d'anglicismes, une plus grande précision et une « plus grande variété du vocabulaire » (1)
- un « certain souci » de la qualité de la langue française dans les messages (1)
- · les Québécois n'ont pas à rougir de leur langue : le français parlé ici est tout aussi valable que celui des Parisiens (1)
- un français québécois qui n'est pas une variété dégradée du français (1)
- les habitants de nos campagnes seront toujours des locuteurs français exemplaires (1)
- leur langue maternelle demeurera l'échantillon le plus typiquement québécois de notre parler (1)
- une école où les enfants ne font presque plus de fautes dès la deuxième année (1)
- vocabulaire suffisamment précis et varié (1)
- les élèves maintenant s'expriment beaucoup mieux (1)
- le bon choix du vocabulaire [épreuve français écrit cinquième année secondaire] (1)
- nos jeunes écrivent une langue directe, concrète, spontanée, vivante et vraie (1)
- ils emploient pour s'exprimer, des mots qui traduisent directement ce qu'ils veulent dire (1)
- les jeunes Québécois ont démontré dans la composition qu'ils savaient exprimer leur opinion de façon cohérente (1)
- les fonctionnaires écrivent relativement bien le français (1)
- le français écrit quotidiennement dans l'Administration publique, avant révision, est généralement bien (1)
- les émissions qui s'adressent aux petits sont en grande majorité de grande qualité [forme parlée] (1)
- les jeunes d'aujourd'hui s'expriment mieux que ceux d'autrefois (1)

- plus d'aptitude à s'exprimer oralement qu'à écrire correctement (1)
- il n'est pas vrai de dire que notre société vit dans la nuit du sous-développement linguistique (1)
- la qualité du français écrit des étudiants s'est beaucoup améliorée depuis deux ans (1)
- croit déceler des signes d'amélioration chez les élèves du primaire (1)
- les élèves de sixième année semblent moins faibles en grammaire et en orthographe que leurs aînés de cinquième secondaire (1)

Les opinions variées :

- il faut améliorer la qualité de la langue dans nos médias (1)
- il n'existe pas de langue québécoise (1)
- langage très distinctif (1)
- leur propre langage (1)
- la langue française, pas plus que n'importe quelle autre, n'est absolument pas organisée et ne fonctionne pas du tout en niveau de langue (1)
- le mal-parler comme le mal-écrire me semble un fait de « civilisation » (1)
- les canadianismes appartiennent au bon français (1)
- le français standard d'ici est la variété de français socialement valorisée (1)
- un certain particularisme linguistique (1)
- il existe d'une part un français écrit, précis, d'autre part un français parlé (1)
- le québécois n'a jamais été reconnu en tant que langue (1)
- usages proprement québécois (1)
- la langue québécoise existe parce que les Québécois ne parlent plus le même français que les Français (1)
- la langue québécoise existe parce que les Français ne comprennent pas ce que les Québécois disent (1)

Le joual :

- véhicule de la sous-culture (1)
- n'est quand même pas notre langue officielle (1)
- le « parler québécois » des milieux populaires, caractérisé par certains traits (surtout phonétique et lexicaux) considéré comme s'écartant de l'usage correct ou normatif et souvent empruntés à l'anglais (1)

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1.0 : Tableau des commentaires - chapitre 2	22
Tableau 2.0 : mal parler - chapitre 4	73
Tableau 3.0: joual - chapitre 5	76

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CONSULTÉS

- ALEYRAC, Jean-Baptiste d'. 1935. Aventures militaires au XVIII' siècle d'après les Mémoires de Jean-Baptiste d'Aleyrac, Paris, Berger-Levvrault, 134 p.
- BARBEAU, Victor. 1939. Le ramage de mon pays, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 222 p.
- BÉLANGER, Henri. 1972. Place à l'homme, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, Ltée, 254 p.
- SLAIN DE SAINT-AUBIN, Emmanuel. 1867. Passé, présent et avenir probable de la langue française au Canada, Lecture (sic) prononcée à l'Institut canadien-français d'Ottawa, le 11 janvier 1867. Dans le Journal de l'Instruction publique, Montréal, février et mars 1867, v. 11, nos 2 et 3, pp. 17-19; avril, no 4, pp. 41-43.
- BOULANGER, Jean-Claude. 1993. Dictionnaire Québécois d'aujourd'hui, Montréal, Dicorobert Inc., 1616 p.
- BOUTHILLETTE, Jean. 1961. Le français que nous parlons, (Perspectives), Le Soleil, v. 3, no 19, 13 mai 1961, pp. 6 et suivantes.
- BRUNEAU, Charles. 1952. Une enquête au pays de Maria Chapdelaine. Le français tel qu'on le parle au Canada, Vie et Langage, no 1, avril 1952, pp. 11-15, ill.
- BRUNOT, Ferdinand. 1967. Histoire de la langue française, 2°-3° partie, VIII, Libr. A. Colin, (Le français hors de France au XVIII° siècle), p. 1054 à 1058.

- BUIES, Arthur. 1888. Anglicismes et Canadianismes, Dans l'Électeur, Québec, passim; en volume, Québec, Darveau, in-12, 106 p.
- CAJOLET-LAGANIÈRE, Hélène et Pierre MARTEL. 1995. La qualité de la langue au Québec, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 167 p.
- CAZES, Paul de. 1887. La langue que nous parlons, Dans Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada, v. 5, section lre, pp. 129-141.
- CHAUVEAU, Pierre J.-O. 1853. Charles Guérin, Roman de moeurs canadiennes, Montréal, Cherrier, in-8, VII, 359 p.
- CORBEIL, Jean-Claude. 1981. Théorie et pratique de la planification linguistique, Actes du V° Congrès de l'Association internationale de linguistique appliquée, Montréal, PUL, p. 56 à 64.
- CORBEIL, Jean-Claude. 1989. « Quinze ans de politique terminologique au Québec » dans *Terminologie diachronique*, Paris, Conseil international de la langue française, p.186-192.
- DAOUST, Paul. 1974. Vues et aperçus sur le français au Canada, Département de linguistique et philologie, Université de Montréal, 109 p.
- DESBIENS, Jean-Paul. 1960. Les insolences du Frère Untel, Ottawa, Les Éditions de l'Homme, 154 p.

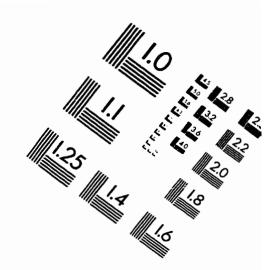
- FORTIN, Alphonse. 1931. Survivances de la syntaxe du XVIIe siècle dans notre parler populaire, Le Canada français, v. 18, pp. 461-470, 545-558.
- LAJEUNESSE, Lyse, 1992. La perception de la qualité de la langue au Québec, Sherbrooke, 103 p.
- LEGENDRE, Napoléon, 1884. La province de Québec et la langue française, Dans les Mémoires et Comptes rendus de la Société royale du Canada, v.2, section lre, pp.15-24.
- Le quotidien La Presse, Montréal. De 1960 à 1992.
- LORTIE, Abbé S.-A. et Adjutor Rivard. 1903. L'Origine et le Parlerr des Canadiens français, Paris, Champion, in-8, 37 p. Tirage à part d'articles parus dans Bulletin du parler français au Canada, v. 1, p. 160, et 2, pp. 15, 38 et 65.
- MARCEL, Jean. 1973. Le joual de Troie, Montréal, Éditions Du Jour, 263 p.
- HARMIER, Xavier. Lettres sur l'Amérique, lre édit., Paris, Bertrand, 1851, Nouv. éd. Paris, Plon & Cie, 1881, 2 vol., in-16, 455 et 463 p.
- MARTIN, Ernest. 1934. Le français des Canadiens est-il un patois, Québec, Liaison, l'Action catholique, 143 p.
- MICHEL, A. L'accent français au Canada, Montréal, Dans les Nouvelles Soirées canadiennes, v. 1, pp. 386-391.

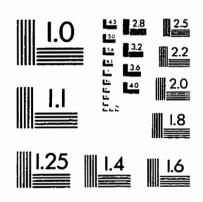
- MONTAL, Lionel. 1906. Le parler canadien, Montréal, Dans l'Album universel, 17 avril, 22° année, no 1147, p. 1548; 5 mai, 23° année, no 1149, p. 11; 12 mai, no 1150, p. 44; 19 mai, no 1151, p. 72; 26 mai, no 1152, p. 99; 2 juin, no 1153, p. 131; 9 juin, no 1154, p. 163; 15 juin, no 1155, p. 200; etc.
- MONTIGNY, Louvigny Testard De. 1916. La langue française au Canada: son état actuel, Ottawa, Étude canadienne, l'Auteur, XXXIII-187, 4 p.
- MEVERS, Edmond de, dit Boisvert. 1893. L'Avenir du peuple canadienfrançais, Paris, Henri Jouve, in-12, 441 p.
- PAVIE, Théodore. 1850. L'Amérique anglaise en 1850 Les Anglais et les Américains sur les bords du Saint-Laurent Les Canadiens-Français Scènes de la vie coloniale et de la vie nomade, Dans la Revue des Deux Mondes, 15 décembre, v. 8, pp. 965-1007.
- POIRIER, Claude. 1988. Dictionnaire du français Plus, Paris, Centre Éducatif et Culturel Inc., 1856 p.
- RÉVEILLAUD, Eugène. Histoire du Canada et des Canadiens français, Paris, Grassard, s.d., in-8, 551 p.
- RIVARD, Adjutor, Caractères du parler franco-canadien, Premier congrès de la langue française au Canada, pp. 179-196.
- RIVARD, Adjutor. Parler et degré d'instruction des premiers colons canadiens-français, Premier congrès de la langue française au Canada, pp. 10-15.
- RIVARD, Adjutor. 1914. Études sur les parlers de France au Canada, Québec, 280 p.

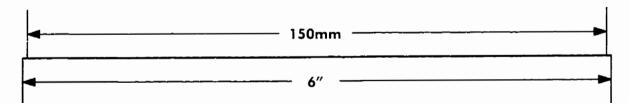
- ROBERT, Paul. 1994. Le nouveau petit Robert, Paris, Dictionnaire Le Robert, 2467 p.
- ROY, Monseigneur Joseph Élias. 1919. Comment parlent nos élèves Le Canada français, v. 2, pp. 298-306.
- Société du parler français au Canada. 1955. Études sur le parler français au Canada, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 221 p.
- STATISTIQUE CANADA. Janvier 1993. Langue parlée à la maison et langue maternelle, Ottawa, catalogue 93-317.
- SULTE, Benjamin. 1873. Le Canada en Europe, Chroniques, dans la Revue canadienne, v. 10, pp. 198, 279, 348 et suiv.
- SULTE, Benjamin. 1882-1884. Histoire des canadiens-français, Montréal, in 40, 8 vol.
- SULTE, Benjamin. 1885. Situation de la langue française au Canada: origine, modifications, accent, histoire, situation présente, avenir, Montréal, Imprimerie générale, in-8, 26 p.
- SULTE, Benjamin. 1898. La langue française en Canada, Lévis, P.-G. Roy, in-8, 107 p.
- TALBOT, Lucien. 1946. Situation de la langue française au Canada, Le Canada français, v. 33, pp. 461-472, 544-550.

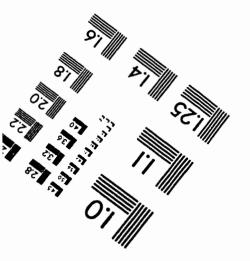
- TARDIVEL, Jules-Paul. 1879. L'Anglicisme, voilà l'ennemil, Québec, Imprimerie du Canadien, Causerie faite au Cercle catholique de Québec, le 17 décembre, in-8, 28 p.
- Fravaux du XI° congrès de l'Association canadienne des éducateurs de langue française sur le français parlé au Canada. 1958. La langue parlée, Québec, Éditions L'ACELF, 194 p.
- /ALIN, Roch. 1955. Le français canadien, Vie et langage, no 36, mars, pp. 104-110.
- JOLNEY, C.-F. De. 1803. Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique, suivi d'éclaircissements sur la Floride, sur la Colonie française au Scioto, sur quelques Colonies canadiennes et sur les Sauvages, Paris, 2 vol., in-8.

TEST TARGET (QA-3)











• 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

